



VOLTAIRE ET

TSI KIUN-TSIANG

ETUDE SUR

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

PAR

FAN JEN.

I N T R O D U C T I O N .

§ I. LE XVIII^e SIECLE FRANCAIS ET LA CHINE.

Jamais le cosmopolisme ne fut plus développé qu'au XVIII^e siècle, ^{siècle} des encyclopédistes. Il régnait alors un malaise général. Les philosophes s'avisèrent à critiquer toutes les anciennes institutions; et pour y réussir, ils cherchaient à s'appuyer sur des exemples tirés des pays étrangers. Assez timides au début, ils vantaient les splendeurs du passé, ils louaient les avantages des institutions étrangères. Peu à peu, ils s'enhardirent. Ils ne se contentaient plus de constater la misère sociale et de la critiquer, ils tâchaient de dégager de leurs études cosmopolites une raison universelle, et d'ériger d'après cette raison de grands systèmes politiques et philosophiques. Ce rationalisme leur interdisant les préjugés de couleur et de race, ils s'adressaient à tous les peuples du monde, au Chinois et à l'Américain comme à l'Anglais et à l'Allemand.

Dans le domaine littéraire, le même besoin se manifesta. Il n'était plus possible de continuer le culte de l'Antiquité dans cette débâcle générale des traditions autoritaires. La mine des grecs et des romains semblait épuisée, il en fallait chercher de nouvelles, et pour cela encore on devait s'adresser à l'étranger. Seulement,

l'éducation classique subsistait, et la littérature cède toujours le pas à la philosophie dans les réformes. Si on savait déjà comprendre les traités d'un Mahomet ou d'un Confucius, on n'avait pas encore l'habitude de goûter les oeuvres "monstrueuses" d'un Shakespeare ou d'un Lope de Véga.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques
Ces vers d'André Chénier caractérise assez bien la littérature du siècle.

Parmi les pays qui apportèrent des idées nouvelles à la France, l'historien classe dans l'ordre d'importance l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, et ignore trop souvent la Chine. Or, la Chine a influencé sur l'élite française plus qu'on ne croit, elle était l'objet d'un véritable engouement, et son influence sur les idées philosophiques du XVIII^e siècle n'est point à négliger.

La révélation de la Chine en France est un phénomène des plus curieux à observer dans l'histoire des relations intellectuelles du monde. Brusque et éblouissante, elle semble due à un heureux hasard, à des discussions religieuses. Ces querelles, qui portent sur les rites chinois, remontaient à la fin de la dynastie des Ming (1368-1643) Ricci, le grand Ricci, intime des célèbres lettrés et ministres chinois pensa que les cérémonies, à Confucius et aux ancêtres, étaient purement civiles, elles pouvaient donc être tolérées. Mais à sa mort, son successeur Longo-

bardi fut pris des scrupules religieux; ne s'y mêlait-il pas des superstitions, de l'idolâtrie? se demanda-t-il. A ce moment, seuls les Jésuites en toute charité, se divisèrent en deux camps; mais tout resta en secret pendant quelque temps : on cherchait sérieusement la vérité. Avec l'intervention des Franciscains, des Dominicains et des Missions étrangères de Paris, la question s'envenima.

La plupart des Jésuites, quelques Franciscains, et quelques Dominicains tinrent toujours avec la Chine, avec Ricci et avec Kang-Hi, empereur de la Chine; les autres, en général moins sinologues et plus timorés de conscience voyaient la superstition et l'idolâtrie dans ces rites déclarés civils par le célèbre Kang-Hi. Dès lors, lettres, mémoires, traductions, traités, pamphlets, firent irruption en Chine et en Europe. Laissant à de plus compétents la question religieuse, nous remarquons que la révélation de la Chine fut le plus heureux résultat.

Les principaux ouvrages publiés sur la Chine à cette époque sont les Mémoires sur l'Etat présent de la Chine (1696) et les Cérémonies de la Chine (1700) du P. Le Comte les Lettres édifiantes et curieuses (1702) écrites par les Missionnaires de la Compagnie de Jésus, les Descriptions de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise (1736) du P. Du Halde, l'Histoire Générale de la Chine du P. de Mailla, dont un extrait fut publié en 1754 par le P. Jouve, etc.

La Chine y est dépeinte sous tous les aspects, avec plus ou moins de détails : histoire, géographie, sciences, arts, coutumes, moeurs, mais surtout la morale et la politique qui vont exercer une influence considérable sur les philosophes français.

La Chine apparut avec son antiquité vingt fois millénaire, avec son territoire, sa population et sa prospérité d'une grandeur fabuleuse. Cet ensemble fournit aux encyclopédistes un exemple des plus imposants.

Toutes les institutions confucianistes leur semblaient à l'antipode de celles de la France du XVIII^e siècle.

Les institutions françaises étaient mauvaises, donc les institutions chinoises étaient bonnes. En France, l'absolutisme de Louis XIV avait abouti au despotisme; les dépenses folles de la cour écrasaient le peuple, et les guerres malheureuses avaient ruiné le pays. Or, en Chine, au contraire, l'Empereur régnait en bon père de famille, il était économe, diligent, juste, et gardait une "paix profonde" avec ses voisins. Dans le domaine religieux, opposition plus nette encore : les jansénistes et les Jésuites en dispute perpétuelle, les cadets de familles nobles bien placés, bien rentés, travaillaient au discrédit du christianisme; on n'avait plus la vraie dévotion, c'était l'intolérance et l'hypocrisie. Or, en Chine, le Confucianisme sans clergé est une doctrine morale simple et pratique, et les confucianistes à cette époque toléreraient même le bouddhisme. Dans le domaine social, même

contraste. D'un côté, la noblesse héréditaire, devenue inutile, s'avilissait et se rendit d'autant plus odieuse qu'elle fuyait taxes et impôts; de l'autre côté, pas de noblesse héréditaire, pas de privilège contre le peuple : le mérite seul conduisait au mandarinat, et les grands assumaient plus de charges que les petits. Enfin, dernier point, certes, le plus important pour ces messieurs, quoiqu'ils en aient : en France, les écrivains méprisés maltraités et persécutés étaient à la merci des grands, tandis qu'en Chine leurs confrères jouissaient du plus grand honneur, gouvernaient l'empire et osaient braver cent rois ! L'état de la Chine, tel qu'ils se représentaient, était donc celui qu'ils rêvaient pour la France. Faut-il s'étonner qu'ils aient exploité à l'envi une trouvaille si précieuse et une arme si tranchante ?

Presque tous les philosophes ont traité de la Chine, devenue l'inspiratrice d'idées nouvelles et l'appui de leurs thèses. Ils disent plus ou moins du bien de ce monde à la fois si vieux et si nouveau, selon le fond de leurs théories et la connaissance plus ou moins vaste qu'ils en ont acquise.

Rousseau, le grand ennemi des sciences et des arts, le blasphémateur de la civilisation humaine, est peut-être le seul qui ait fait une critique sévère et sérieuse de mon pays. D'après le Discours sur les sciences et les Arts, la Chine serait l'exemple le plus probant des

pays où les arts et les lettres ont causé la ruine(1)
Il renchérit encore dans la Nouvelle Héloïse, où les
termes employés sont fort injurieux à l'égard du Chinois:

"Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours
en proie au premier venu, et le sera jusqu'à la fin des
siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas
même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et
charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plain d'esprit
sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées;
poli, complimenteur, adroit, fourbe et fripon; qui met
tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en sima-
grées, et ne connaît d'autre humanité que les salutations
et les révérences".

. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ces absurdités.
Son excuse est le besoin qu'il a de ce portrait fantai-
siste pour soutenir sa thèse. Il se réfute d'ailleurs
lui-même; dans le Discours sur l'Economie Politique, il
fait le plus bel éloge de l'administration et de la jus-
tice chinoises.

A la Chine, dit-il, le Prince a pour maxime constante
de donner le tort à ses officiers dans toutes les alter-
cations qui s'élèvent entre eux et le peuple. Le pain
est-il cher dans une province, l'intendant est mis en
prison. Se fait-il dans une autre une émeute, le Gouver-
neur est cassé et chaque mandarin répond sur sa tête de
tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas
qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès particu-

(1) Voir pp 188-189

lier; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer et l'Empereur, persuadé que la clameur publique ne s'élève jamais sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse. "

Montesquieu, à des connaissances plus vastes, joint un jugement plus solide. De nombreux chapitres de l'Esprit des Lois sont consacrés à la Chine. Montesquieu n'est ni un admirateur ni un dénigreur de parti pris; à l'opinion favorable des missionnaires jésuites, il oppose les renseignements des commerçants ou des marins comme Lord Anson; il admire la fête du labourage et il a la sagesse de ne pas se lancer dans les lieux communs ordinaires sur la cruauté des Chinois dans un pays qui assistera impassible au supplice inoui de Damiens (1) Pour nous, Montesquieu a tâché de garder l'impartialité d'un philosophe, contrôlé les rapports sur la Chine, les uns par les autres, mais cette précaution est souvent son faible, parce qu'il emploie trop sa raison personnelle pour prononcer sur les désaccords des rapporteurs.

Diderot a moins parlé de la Chine. On trouve quelques passages dans sa Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme, et un article dans le Dictionnaire Ency-

(1) Henri Cordier : La Chine en France au XVIII^e siècle Paris, 1910, p. 123.

clopédique. Mais pour peu qu'il en parle, ses jugements ne manquent pas de vérité. "Ces peuples, dit-il dans son article de l'Encyclopédie, qui sont d'un consentement unanime, supérieurs à toutes les nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les arts, leur sagesse, leur politique, leur goût pour la philosophie, le députent même dans tous ces points, au jugement de quelques auteurs, aux contrées de l'Europe, les plus éclairées."

Après les philosophes, voyons les littérateurs.

Regnard donna en 1692 une comédie en cinq actes intitulé Les Chinois. Lesage, en collaboration avec d'Orneval, donna en 1723 Arlequin Barbet, Pagode et Médecin, "Pièce chinoise de deux actes en Monologue" et en 1729 La princesse de Chine, pièce en trois actes. D'autres oeuvres dramatiques moins connues ont encore été écrites sur la Chine, par exemple, les Chinois (1756) Le Chinois de retour, etc. Comme romans, on a l'Espion Chinois en Europe (1745), par Victor de la Cassagne; l'Espion Chinois ou l'Envoyé secret de la Cour de Pékin pour examiner l'Etat de; l'Europe (1765), 1768, 1774) attribué par H. Cordier à Frédéric II; Les Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire de la Cour de Pékin (1746) par Antoine Pecquet, etc. etc. Mais toutes ces oeuvres ne sont chinoises que de nom. La Chine dont la révélation brusque semblait un éclair, éblouissait le regard du public français; elles

s'introduisit dans tous les domaines de la société, dans l'atelier des artistes comme dans le cabinet des savants, au palais royal comme au salon des mondains. La soie, la porcelaine, le verni, le bibelot, étaient extrêmement recherchés et se vendaient au poids d'or.

Rien qu'avec le mot : chinois, un objet pouvait avoir un air chic et attirer plus d'attention. Les dramaturges et les romanciers qui écrivirent des œuvres soi-disant chinoises ^{ou} ~~qui~~ faisaient que suivre cette vogue : c'était toujours pour intéresser le public et souvent pour lancer des invectives contre la société du temps, et peut être aucun d'entre eux n'avait la moindre idée de la Chine.

§ 2. La Chine chez Voltaire.

Parmi tous les philosophes et tous les littérateurs du XVIII^e siècle, Voltaire mérite une place à part, parce qu'il avait une connaissance plus étendue et moins erronée sur la Chine; même à défaut de tous les autres, lui seul eût suffi pour la rendre célèbre en Europe, ^{tant} ~~tant~~ il en a parlé dans ses œuvres.

Il paraît avoir suivi quatre règles dans ses études sur le vaste empire asiatique :

1^o Considérer la Chine objectivement. — Les sinologues du XVIII^e siècle et même certains modernes d'aujourd'hui semblent poser l'Europe et quelquefois la France seule

comme le centre de l'univers et le berceau de la civilisation humaine, et s'étonnent grandement de voir que la Chine autrefois se nommant l'Empire du Milieu, dispute cet honneur aux pays occidentaux. Ils jugent tout du haut de leur raison française ou européenne et ridiculisent la Chine. Le Comte a déjà expliqué cette mésentente dans ses Mémoires (1) C'est Voltaire qui comprit le premier la sagacité du prêtre, et il a conçu une idée juste de la politique générale du monde. A propos de la publication par Jean-Jacques Rousseau de son Extrait de Projet de Paix perpétuelle de M. l'abbé de Saint -Pierre, il invente un Rescrit de l'Empereur de la Chine, dans lequel on note ce passage intéressant :

"Nous avons été sensiblement affligé que dans le dit extrait rédigé par notre ami Jean Jacques, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'univers, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes ses brochures. Nous avons connu que la monarchie de France, qui est la première des monarchies; l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne; la Suède, qui sont suivant leurs historiens chacune en son genre, la première puissance de l'univers, sont toutes requises d'accéder au traité de Jean-Jacques. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'Impératrice

(1) Le Comte, Nouveaux Mémoires sur l'Etat Présent de la Chine, T.I, pp. 174-175.

de toute Russie e était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proche voisin de notre chère cousine, nous devions être nommé avec elle, que le Grand Turc, voisin de la Hongrie et de Naples, le roi de Perse, voisin du Grand Turc, le Grand Mongol voisin du roi de Perse, ont également les mêmes droits et que ce serait faire au Japon une injustice criante de l'oublier dans la confédération générale. (1)

2° Etudier la civilisation chinoise dans son cadre géographique, c'est à dire ne pas l'isoler de ses voisins les Tartares. Ceci a une importance capitale pour la compréhension de la Chine, car, c'est seulement dans cette condition qu'on pourra s'expliquer certains traits caractéristiques du Confucianisme et une partie des qualités et des défauts du peuple chinois. Par exemple, ^{pourquoi} le confucianisme est-il si pacifiste? D'où vient cet orgueil insupportable du peuple chinois vis à vis de l'étranger? Comment se fait-il que les Tartares ont pu vaincre deux fois la Chine et qu'ils ont toujours fini par se soumettre aux lois chinoises? Ce sont autant de miracles ou d'absurdités pour celui qui aura négligé la situation de la Chine. Voltaire prend constamment ce soin dans ses études sinologiques. Dans l'Essai sur les Mœurs, dans

(1) "Voltaire, XXIV, Mélanges, III, pp. 231/3 "cité par Cordier dans La Chine en France au XVIII^e siècle pp. 110-119;

l'Orphelin de la Chine, par exemple, il pose toujours le Chinois et le Tartare X l'un à côté de l'autre.

3° Accorder une attention particulière au confucianisme. —

La Société humaine est un organisme, elle évolue comme un être vivant : elle a sa santé et ses maladies, sa dégénération et sa régénération. Mais à travers ces divers états qui déconcertent les observateurs, il y a une âme qui ne change pas. Et l'âme de l'ancienne civilisation chinoise, c'est le Confucianisme. Les voyageurs européens qui rapportaient sur la Chine au XVIII^e siècle avaient examiné ce vaste empire plusieurs fois millénaire, tantôt pendant sa décadence, tantôt pendant sa prospérité, et souvent dans un petit coin ou dans un seul domaine de la société; aussi leurs rapports étaient-ils souvent contradictoires. A l'encontre de ces voyageurs Voltaire s'attaque directement à la doctrine de Confucius. Cette méthode ne lui procure pas une connaissance complète de la Chine, mais elle lui permet de saisir l'essentiel et de se tromper moins.

4° Chercher la Chine dans sa littérature. — La littérature est une expression des plus intéressantes et souvent des plus exactes de la société d'un pays. Elle dit quelquefois plus que les faits proprement sociaux ou politiques. Les sociologues contemporains attachent une importance de plus en plus grande aux oeuvres littéraires dans leurs études, et ils ont raison. Les Missionnaires

du XVIII^e siècle qui faisaient leurs récits sur la Chine en avaient souvent négligé la littérature, et pour le peu d'oeuvres littéraires qu'ils avaient traduit en français, les philosophes le négligèrent encore à leur tour.

Voltaire était le seul qui sût étudier la Chine dans ses oeuvres d'art.

Que résulte-t-il des études faites selon ces quatre règles? C'est une admiration sans bornes et un enthousiasme bruyant. Dans ses oeuvres philosophiques, dans ses oeuvres littéraires, dans ses pamphlets politiques, dans sa correspondance, partout on rencontre des termes élogieux à propos de la civilisation chinoise.

Il s'émerveille de l'antiquité de la Chine. "Nous n'avons aucune maison en Europe, dit-il, dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'Empire de la Chine" (1) Comme ses contemporains mettaient cette antiquité en doute, il consacra des chapitres entiers à la défendre dans son Essai sur les Moeurs (2)

Il adore Confucius, c'est, selon lui, le plus sage des sages :

De la seule raison salutaire interprète,
Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète;
Dependant on le crut, et même en son pays. (3)

(1) Article sur la Chine inséré dans le Dictionnaire Encyclopédique.

(2) Essai sur les Moeurs, introd. chap. XVIII, De la Chine; chap. I, de la Chine, de son antiquité, etc.

(3) Vers inscrits au bas du portrait de Confucius, gravé par Helman, insérés dans le Dict. Encyclop.

Il admire la religion naturelle des Chinois et la défend contre ceux qui l'accusent d'athéisme (1) Il s'étonne de la voir à la fois si ancienne et si pure. "Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition et de toute barbarie, quand nous n'avions pas même encore des Tentatès, à qui des druides sacrifiaient les enfants de nos ancêtres, dans de grandes mannes d'osier. (2)

Enfin, il estime hautement le Gouvernement : c'est le mieux formé, le plus sage du monde, parce que l'empereur gouvernait en bon père de famille. " La loi fondamentale était donc que l'empire est une famille, on y a regardé plus qu'ailleurs, le bien public comme le premier devoir.

De là vient l'attention continuelle de l'empereur et des tribunaux à réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser les canaux à favoriser la culture des terres et les manufactures" (3)

Quelles sont les principales opinions de Voltaire sur la Chine. Malgré son air compétent et son ton convaincu, on ne doit pas toujours s'y fier. On pourrait y relever une série d'erreurs ou de faussetés.

Certaines de ses erreurs viennent de son ignorance de la Chine. Il constate des faits particuliers à ce pays et impose sa propre raison pour les expliquer; défaut

(1) Essai, chap.II, De la Religion de la Chine, etc.

(2) Ibidem, introd. ch. XVIII.

(3) ibidem. chap.I, voir aussi chap.II, L'Orphelin etc.

d'ailleurs commun à tous les philosophes de son temps. Par exemple, dans son Essai, il se demande "pourquoi tant d'arts et de sciences, cultivés sans interruption depuis si longtemps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès." Il examine, il cherche, et il en trouve deux raisons : "l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, et qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien; l'autre est la nature de leur langue, le premier principe de toutes les connaissances"(1) Or la véritable cause qui entrave l'essor des sciences et des arts en Chine, n'est point dans les deux faits qu'il a signalés. Ce qui crée cette entrave, c'est le confucianisme même. Confucius et ses disciples ont tâché de concentrer toute l'activité de la société sur les études et la pratique de la morale; ils estiment fort peu les artisans et les artistes dont les oeuvres, croient-ils, contribuent plus à développer le sensualisme que le spiritualisme. C'est une erreur dont la Chine a éprouvé la plus fâcheuse conséquence. Dès qu'il considère le confucianisme comme une doctrine parfaite, Voltaire n'a pu en concevoir ce côté si faible. Il s' imagine que le confucianisme favorise toujours les arts, et il serait marri si l'on lui représente que le confucianiste chinois condamne comme

(1) Essai sur les Moeurs, chapitre I.

la dernière des canailles, de la gent lettrée un auteur qui aurait écrit des romans et des contes comme lui!

D'autres erreurs résultent de son admiration outrée. Il donne comme ce qui est en Chine, ce qu'il croit devoir être en Europe, et cette sorte d'idéalisation ne plaît pas toujours au Chinois : elle rappelle le coup de massue de l'ours du fabuliste. Notre étude en fournira un exemple dans le rôle d'Idané (1)

Mais la plupart du temps, il force les faits pour servir à son but de polémiste ou de littérateur : Voici un passage typique que nous relevons dans La Princesse de Babylone:

"Dès que l'Empereur de la Chine eut appris que la Princesse de Babylone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins, en robe de cérémonie; tous se prosternèrent devant elle et lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soie pourpre... Ils la conduisirent respectueusement chez l'Empereur".

Quelle réception pompeuse pour une Princesse étrangère! L'auteur pille et défigure Le Comte (2) sans le dire. Heureusement il n'a pas mis l'Empereur en personne parmi les mandarins posternés.

"C'était, continue-t-il le monarque de la terre le plus

(1) Voir p 152

(2) Voir Le Comte, Nouveaux Mémoires, T.I, pp.48-76.

juste, le plus poli et le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains impériales pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier, des prix pour la vertu. Les lois partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet empereur venait de chasser de ses Etats une troupe de bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, et qui, sous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déjà des richesses et des honneurs. Il leur avait dit en les chassant, les propres paroles enregistrées dans les annales de l'Empire :

" Vous pourriez faire ici aut ant de mal que vous en avez fait ailleurs : vous êtes venus prêcher des dogmes d'intolérance chez la nation la plus tolérante de la terre. Je vous renvoie pour n'être jamais forcé de vous punir. Vous serez reconduits honoralement sur mes frontières; on vous fournira tout pour retourner aux bornes de l'hémisphère dont vous êtes partis. Allez en paix si vous pouvez être en paix, et ne revenez plus".

Ici, le romancier exploite l'histoire! Le portrait de l'empereur quoique trop flatteur, conforme assez bien à l'idéal chinois, et l'expulsion des missionnaires étrangers est encore un fait historique. Mais combien d'imagination il a déployée pour attaquer le clergé et l'intolérance! Il invente, il approuve. Voici ce qu'il dit du

sentiment de la Princesse :

"La Princesse de Babylone apprit avec joie ce jugement et ce discours, elle en était plus sûre d'être bien reçue à la cour, puisqu'elle était très éloignée d'avoir des dogmes intolérants. L'empereur de la Chine, en dinant avec elle en tête à tête, eut la politesse de bannir l'embarras de toute enquette gênante; elle lui présenta le phénix, qui fut très caressé de l'empereur, et qui se percha sur son fauteuil."

Quelle familiarité après tant de cérémonies! Voilà comment le romanier philosophe accomode son empereur de la Chine!

Ces sortes de récits sur la Chine, faits de bonne foi ou de mauvaise foi, mêlés de vérités et de mensonges, abondent dans l'oeuvre de Voltaire.

Il serait intéressant et instructif de les relever tous et d'en faire un examen général. Mais c'est un travail trop vaste. Notre modeste étude se bornera donc à un seul ouvrage, l'Orphelin de la Chine, tragédie inspirée par un drame chinois, lequel est un de ces rares échantillons de la littérature chinoise qu'on a introduits en Europe. Voltaire a considérablement modifié le vieux thème; mais en le modifiant, il a ajouté de nombreux éléments puisés dans les écrits sinologiques, entre autres, un épisode tragique qui est une page des plus importantes de l'histoire ^{de la Chine} chinoise. Le tableau qu'il y a tracé des moeurs

chinoises et tartares est peut-être le plus complet et le plus sérieux qu'on ait jamais fait au XVIII^e siècle. En plus, même au point de vue purement littéraire, la tragédie contient encore de belles choses qu'on n'a pas assez remarquées jusqu'ici. Elle mérite donc une étude à part.

Ces causes qui ont déterminé notre choix, déterminent en même temps le plan de notre travail. Il se répartit en quatre chapitres :

Chapitre premier : le sujet - l'Orphelin de Tchao.

Chapitre II. Genèse de la Tragédie.

Chapitre III. Les Caractères et les Mœurs.

Chapitre IV. Thèse philosophique et valeur littéraire.

Conclusion.

CHAPITRE I .

LE SUJET .

L'EPISODE DE L'ORPHELIN DANS LA LITTERATURE CHINOISE.

Dans l'épître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine, Voltaire déclare que l'idée de sa tragédie lui est venue à la lecture de l'Orphelin de Tchao, pièce chinoise traduite par le Père de Prémare (1) Cependant, plus loin dans la même épître, il soutient que le sujet de sa tragédie n'a rien de commun avec son prototype et ne lui ressemble que par le nom (2) Ces deux affirmations contradictoires au moins en apparence, ont entraîné une grande diversité d'opinions. Pour certains il se serait inspiré de l'Orphelin de Tchao autant que Corneille du Cid espagnol. Ainsi, Cordier, dans sa Bibliotheca Sinica range la pièce de Voltaire parmi les traductions des drames chinois (3) et Stanislas Julien, auteur d'une nouvelle traduction, lui a donné le titre du drame français (4) D'autres, moins au courant, méconnaissent jusqu'aux rap-

(1) "L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le P. de Prémare, qu'on trouve dans le recueil que le P. Du Malde a donnée au public" - Epître dédicatoire au Duc de Richelieu (oeuvres complètes de Voltaire - Paris, chez Baudoin, 1825, Théâtre T.IV, p.460)

(2) "La Tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est un tout autre sujet (que l'Eroïe Cinese de Metastasio) j'en ai choisi un tout différent des deux autres, et qui ne leur

ports des deux oeuvres, tel M. v. Pinot, qui en énumérant les sources de l'Orphelin de la Chine, parle à peine de l'ouvrage où Voltaire a puisé (1) Pour élucider cette question, après avoir étudié la pièce chinoise, nous indiquerons les éléments qui ont passé dans l'auteur français.

§ I. Faits historiques.

L'Orphelin, de son vrai nom Tchao Ou a réellement existé. Il naquit en 597 av. J.C., dans un des petits Etats de l'Empire Chinois appelé Tsin, duché érigé en royaume. Les malheurs de sa famille, la persécution dont il fut victime et le dévouement héroïque de ses sauveurs, sont restés très populaires, et constituent les traits caractéristiques des moeurs de son temps.

C'était l'époque féodale de la Chine (722-481). (2) L'Empereur ayant perdu le pouvoir souverain, les vassaux devenus indépendants luttèrent les uns contre les autres.

ressemble que par le nom" - Ibidem..

(3) Cordier : Bibliotheca Sinica, 2^e éd. 1908. p.1287.

(4) Stanislas Julien : Tchao-Chi-Kou-Eul ou l'Orphelin de La Chine, Paris, 1834.

(1) V.Pinot: Les Sources de l'Orphelin de Chine (in Revue d'Histoire littéraire, 1907.)

(2) Cette longue période est appelée Tchoen-t'siou, du nom des chroniques que Confucius a rédigées sur ces temps troublés.

Duchés, Marquisats, Comtés, s'érigèrent en une poussière d'états dont chacun possédait une armée, des ministères, un gouvernement autonome. Si tous convoitaient l'hégémonie de l'Empire, aucun n'était assez fort pour y parvenir. C'était donc une suite de guerres interminables. Dans chacun des petits royaumes c'était le même désordre: il n'y avait pas jusqu'à un simple ministre, un simple fonctionnaire, qui n'eût ses créatures, et ses organes, ses satellites et ses partisans.

Tandis que les grands guerroyaient, les peuples, corrompus par suite de l'abondance de l'âge précédent, démoralisés et exploités par les roitelets, se révoltaient et émigraient d'un royaume à l'autre, vivant dans la misère matérielle et morale; d'autre part, les peuplades voisines, les ~~barbares~~ bari, tranquilles jusque là devant la puissance de la monarchie, pensant pêcher en eau trouble, dirigèrent plus d'une fois leurs armées contre l'Empire du Milieu. Ainsi au désordre politique s'ajoutait le désordre social et aux troubles intérieurs se joignaient des troubles extérieurs.

Cependant, la période chaotique de ces temps féodaux, ne fut que transitoire. Dans cette nuit lugubre pointait une nouvelle aurore. Lorsque les forces brutales tourbillonnaient pour se détruire les unes les autres, des pensées philosophiques, de idées - forces germaient,

couvaient, luttèrent et perçurent les ténèbres des misères et des crimes, pour triompher définitivement au II^e siècle avant J.C. C'était Lotse, c'était Confucius, c'était Motse, d'autres encore.

Tous pensaient remédier aux maux dont souffrait la société, mais chacun présentait sa doctrine philosophique et formait une secte militante. A côté de la lutte des forces brutales, se déchainait donc la lutte philosophique^{l'on eut} et des partisans fanatiques pour la vertu et les idées philosophiques à côtés des scélérats zélés pour le vice et les crimes. Le bien, encore mal déterminé, était aux prises avec le mal ; la morale se débattait en proie aux forces matérielles ; les lumières d'une nouvelle aurore encore indécise tournaient sur la mer furieuse des ténèbres. Jamais l'on ne vit triompher tant de crimes, ni périr tant d'innocents/

Mais au plus fort de la tourmente, l'héroïsme se mettait parfois au service de la vertu, comme dans l'épisode de l'Orphelin de Tchao.

L'Orphelin de Tchao était d'une des plus anciennes familles nobles de la Chine. Au 3^e quart du VII^e siècle, Tchao Tsoei, arrière grand-père de l'Orphelin, était un des grands ministres qui contribuèrent au relèvement du royaume Tsing. Son fils, Tchao Tuen, lui succéda comme premier ministre et devint un des trois maréchaux du royaume. Droit, dévoué, puissant, Tchao Tuen sut con-

tinuer l'effort de son père, et maintint l'hégémonie du Royaume Tsin/ pendant quelques dizaines d'années. A la mort du duc Siang (les rois de Tsin/ conservent toujours leur titre de Duc dans les Annales) en 621 av. J.C., il mit sur le trône le Duc Ling, âgé de 7 ans et administra le Royaume avec les autres ministres. Tout alla fort bien pendant quelque temps. Mais le petit Duc, à mesure qu'il grandissait, s'écarta de plus en plus de la bonne voie et finit par s'adonner à la débauche. Il tourna le dos à Tchao et se confia à Tou Ngan Kou qu'il s'attacha comme conseiller personnel. Celui-ci l'entraînait à commettre toutes sortes de crimes sur ses sujets tandis que Tchao Tuen lui faisait sans cesse des remontrances amères. Dès lors la Cour Ducale se partagea en 2 camps, et une lutte clandestine se prépara entre les bons courtisans, amis de Tchao, et les mauvais sujets, amis de Tou; le Duc, poussé par son favori pensa sans cesse à se débarrasser de Tchao Tuen son premier ministre.

Voici ce qui nous dit Tscuo Tsiou-ming, commentateur des Chroniques de Confucius :

"Le Duc Ling, manquant à ses devoirs de souverain, ramassa de grosses sommes pour faire sculpter les murs de son palais. Il monta sur la terrasse du Palais et tira sur les passants, pour se donner le plaisir de les voir éviter la balle. Un beau jour, son cuisinier n'ayant pas fait bien cuire la patte d'ours qu'il lui servit, il or-

donna la mort, fit mettre le cadavre dans un grand panier et fit transporter sournoisement par des servantes à travers la salle d'audience. Malheureusement Tchao Tuen aperçut la main de la victime sortant du panier, s'en étonna,il réitéra ses remontrances si bien que le duc finit par s'emporter, et envoya un jour un certain Tsou Ni pour assassiner son premier ministre si sévère. L'assassin se rendit chez Tchao Tuen à l'Aube. La porte de la Chambre à coucher était déjà ouverte et le ministre, vêtu de ses costumes de cérémonie, était sur le point d'aller assister au lever du Duc. Comme il était encore trop tôt, il profita de l'attente pour faire un léger sommeil tout en restant habillé et assis. Tsou Ni à cette vue recula et poussa un soupir : "Il n'oublie jamais son attitude respectueuse celui-là, se dit-il, c'est un véritable patriarche du peuple. Assassiner le patriarche du peuple, c'est trahir la patrie; cependant, si je ne l'assassine pas, c'est désobéir à mon Seigneur, c'est manquer à ma promesse. Dans l'un et l'autre cas, mieux vaut que je meure moi-même." La-dessus, il se brisa la tête contre un ormeau et en mourut.

En automne à la neuvième lune (607) le Duc invita Tchao-Tuen à boire, pendant le faire tuer pendant le festin par les gardes embusqués aux environs. Timi-ming un des suivants du ministre s'en aperçut et courant dans

la salle , et dit "Tout sujet qui accompagne son souverain à boire, ne doit pas dépasser trois coupes, la règle du cérémonial le défend." Sur ce, il tire Tchao Tuen, le soutient, et lui fait quitter la table. Le Duc se siffler son gros dogue, appelé Ngao, à la poursuite du fugitif, et Timiming de saisir l'animal et de le tuer. "Tu préfères le chien à un ministre! s'écria Tchao Tuen au Duc, mais à quoi sert l'animal, tout féroce qu'il soit!"

Un combat s'engagea, le ministre battit en retraite et Timiming succomba. Jadis le ministre étant allé chasser (1) à Chou Chan, et ayant fait halte dans le Plateau des Muriers, il y rencontra un homme appelé Lin-tché, étendu , mourant sous les Muriers.

Interrogé sur la cause de sa maladie, Lin-tché lui dit qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours. Le ministre lui offrit un repas, mais l'affamé en prit seulement la moitié et en réserva l'autre. "J'ai été depuis trois ans dans ^{de} pays lointains, occupant un poste de fonctionnaire, dit notre homme au ministre émerveillé, et je ne sais pas si ma mère est encore en vie. Me voilà bien près d'elle, je voudrais réserver pour elle la moitié de ce repas". Le ministre touché de ces paroles, lui dit de tout manger et lui fit donner un bol d'aliment et de la viande, le tout contenu dans un panier.

"Cet affamé, ainsi secouru par Tchao Tuen, se trouvait justement parmi les gardes du Duc. Au moment critique,

il renversa sa lance, et barrant la route aux attaquants
il sauva son bienfaiteur.

"Tchao, intrigué de cette action, lui demanda pourquoi;
"Mais je suis, Monseigneur, l'affamé qui était étendu
"au Hameau des Mûriers;" dit-il, Tchao voulut savoir son
nom et son adresse, il ne répondit pas, car il voulait
se sauver, lui aussi.

Quelques jours après, Tchao Tchoan (neveu de Tchao Tuen)
attaqua et tua le Duc Ling dans le Jardin de Péchers;
Tchao Tuen, s'exilant alors, rentra à la Cour ducale avant
de franchir la frontière du Royaume. L'historien d'Etat
marqua ^{dan} sa chronique cette sent ence :

"Tchao Tuen fit mourir son souverain" et la montra à
tous les Courtisans. Tchao Tuen protesta. "Vous êtes pre-
mier ministre, lui répliqua l'historien, vous vous exilez
"et vous ne franchissez pas la frontière; vous rentrez
"et vous ne punissez pas le meurtrier. Sur qui donc in-
"combe le régicide si ce n'est sur vous?" (T choen Tsiou,
avec commentaires par Tsouo Tsiou-ming. Liv. X, commen-
taires).

Malgré ces péripéties, les Tchao n'en restèrent pas
moins puissants et prospères.

Ce n'est que dix ans plus tard que leur étoile pâlit.

Pendant ces dix années, bien des vicissitudes furent ac-
complis. Le Duc Tcheng succéda au Duc Ling et le Duc Tsing
au Duc Tcheng. Tchao Tuen mourut en 604 av. J.C. sous le
règne du Duc Tsing. Son fils Tchao Chouo, père de l'Or-

phelin, lui succéda dans son poste de premier ministre. Il jouit encore de quelques années de fortune et eut même la faveur d'épouser la soeur du Feu duc Tcheng.

Or pour le malheur des Tchao, Tou Ngan-kou devint ministre sous le Duc Tsing. Ayant sans doute essuyé quelque insulte de la part du Sévère Tchao-Tuen il pensa se venger sur ses enfants ; dès lors, notre Orphelin entra en scène.

Voici cette série de vengeances sanglantes que nous décrit Sema-ts'ien (1)

"L'an III du règne du Duc Tsing (593) le ministre Tou Ngan-kou pensa exterminer les Tchao... Pour exécuter son projet criminel, il se proposa de poursuivre les traîtres qui avaient assassiné le Duc Ling, croyant pouvoir ^{aussi} rendre coupable l'ancien premier ministre Tchao Tuen. Quoiqu'en Tchao Tuen ignorât le projet du régicide, déclara-t-il aux généraux, il était néanmoins le chef des criminels. Donc, il est aussi un régicide. Comment pour rait-on punir les crimes si on laissait les descendants d'un régicide prospérer à la Cour? Qu'on les mette tous à mort, ces résidus du crime!"

"Cependant, Han Kiué, un des généraux objecta : "Lors- que le Duc Ling était assassiné, dit-il, Tchao Tuen

(1) Sema ts'ien, historien chinois, (4 145-85 avant J.C.) auteur de célèbres Mémoires Historiques en 130 fascicules chef-d'oeuvre, depuis jusqu'à l'année de l'empereur Wender Han. Qui couvre vingt-six siècles, depuis Hoang-ti (2697-2596) jusqu'à l'empereur Wou (140-87) des Han.

«était en exil. S'il n'était pas puni de son vivant, c'est
«précisément parce que notre Seigneur le feu duc Tchong
«le tenait pour innocent. Vous voulez maintenant faire
«mourrir ses descendants, mais c'est agir contre le gré
«du feu duc. C'est faire couler le sang innocent! Faire
«couler le sang innocent c'est agir en traître...Et d'ail-
«leurs, vous voulez exécuter une oeuvre d'une si grande
«importance, et vous n'en informez pas notre seigneur le
«Duc! Reconnaissez-vous encore le Duc notre souverain?"

Voyant que Tou Ngan Kou ne l'écoutait pas, le géné-
ral s'en fut trouver Tchao Thouo, l'informa du danger et
le pressa à s'enfuir. Celui-ci refusa : Je n'aurai aucun
«regret à mourir, lui dit-il, si tu m'assure de conserver
«un héritier de la famille Tchao pour ne pas la laisser
«éteindre." Han Kiué, là-dessus, lui donna sa parole
d'honneur, feignit la maladie pour ne pas aller assister
au crime. Tou Ngan Kou, sans avoir demandé l'ordre du Duc
rassembla les généraux de sa propre autorité, fit cer-
ner les Tchao dans le Palais Inférieur, tua Tchao Chouo,
Tchao Kong, Tchao Kouo, Tchao Ying-Tsi, et massacra tous
les membres de leur famille, hommes ou femmes, vieillards
ou enfants. Cependant, la femme de Tchao Chouo, soeur du
feu Duc Tchong, s'échappa, et se réfugia dans le Palais
Ducal..

Tandis que le carnage se poursuivait, Kong-Suen Tchou
Tsion (1) partisan et protégé des Tchao, dit à Tchen Ying,
(1) Ce nom est abrégé et altéré par JM Halde, en Kong-Lun

ami de Tchao Chouo: "Que ne mourions-nous pas pour notre maître et ami! — Mais voyons, répondit Tchong Ying, Madame Tchao Chouo est enceinte; si elle donne un fils, ce sera notre petit maître et je le servirai. Si c'est une fille, c'est fini, je mourrai alors, et ce n'est qu'une question de temps."

Peu de temps après, la femme de Tchao Chouo accoucha d'un fils! La nouvelle ne tarda pas à parvenir à l'oreille de Tou Ngan Kou. Pour exterminer tout à fait la famille Tchao, il fit faire une perquisition dans le Palais. La mère, prise de terreur, cacha l'enfant sous sa jupe, et fit une prière à voix basse: "O mon chéri, si tu veux que ta famille soit exterminée, pleure alors! — Si tu ne le veux pas, garde le silence!..." O merveille! le bébé ne fit aucun bruit pendant la perquisition, échappant ainsi à la main du traître.

Cependant; Tchong Ying s'en fut trouver Kong-Suen Tchoutisou :

"La première perquisition n'ayant pas amené de résultat, dit-il, on en fera faire sans doute une autre. Que faire?..."

"Laquelle des deux tâches est plus difficile, interrompit

"Kong Suen, d'élever l'orphelin ou de mourir?

"— Surement, c'est élever l'orphelin, car mourir s'est si facile!

"— Alors mon ami, dit Kong-Suen, assume la tâche diffi-

"cile, toi, que les Tchao ont si bien traité, je ferai ce

"qui est plus facile, que je meure le premier!"

Là-dessus, ils délibérèrent et décidèrent.

Ils prirent un enfant du peuple, l'enveloppèrent de riches broderies, et le cachèrent dans une montagne. Cela fait, Tcheng-Ying rentré en ville, répandit ces bruits parmi les généraux :

"La vertu ne me tente pas, moi ! murmura-t-il, que puis-je faire pour élever l'Orphelin de Tchao? -- Ah ! si on me donnait mille pièces d'or.... j'indiquerais l'endroit où l'orphelin est caché...."

Les généraux, à ces bruits, furent transportés de joie. Ils lui promirent la récompense désirée, levèrent une armée qui suivait le dénonciateur, ^{fit} Kong Suen. Celui-ci se mit à jouer son rôle.

"Ah ! traître que tu es, Tcheng Ying ! Apostropha-t-il. « Lors du massacre au Palais inférieur, tu ne pouvais mourir pour tes maîtres et tu me proposais de soustraire l'orphelin de la main persécutrice, et te voilà venant me trahir ! Si tu n'as pas le courage d'élever l'enfant est-il possible que tu sois si lâche pour le faire périr !.. « O ciel ! cria-t-il en embrassant l'enfant. O ciel ! quel crime a-t-il commis, ce tendre rejeton de la famille de Tchao ! // // . Epargnez-lui donc la vie, Messieurs, je vous en supplie, fit-il en se tournant vers les Généraux. « Tuez-moi, que je meure tout seul...."

Les généraux, sans l'écouter, les tuèrent tous deux, et l'enfant et son protecteur. Ils s'en réjouirent fort

croyant que l'Orphelin de Tchao avait vraiment péri sous leurs coups. Or, le véritable orphelin était sain et sauf chez Tcheng-Ying. Celui-ci l'emporta dès lors dans les montagnes où ils se cachèrent.

Quinze ans se passèrent. Le duc Tsing, gravement malade, fit venir un jour le devin pour consulter les sorts, et il apprit que cette maladie lui était infligée comme châtiment par les mânes des ministres méritants dont on avait injustement persécuté les descendants. Il en informa Han Kiué. Celui-ci, sachant que l'orphelin de Tchao était toujours en vie, parla en sa faveur.

"Les ministres méritants dont les descendants ont été
"injustement persécutés, ce sont sans doute les Tchao,
"Monseigneur... Depuis que Chou-tai, un des ancêtres des
"Tchao a quitté la Cour Impériale, Tchou, pour venir s'
"établir dans votre royaume, depuis le règne du Duc Oueng
"que Chou-tai servait fidèlement, jusqu'au règne du Duc
"Tcheng,, les Tchao, de génération en génération, n'ont
"cessé d'illustrer votre Royaume par les exploits les plus
"éclatants, et il ne leur a jamais manqué d'héritier pour
"offrir le sacrifice à leurs mânes ? Ce n'est que vous,
"Monseigneur, qui avez laissé exterminer les Tchao, ce dont
"tous les sujets du Royaume sont indignés. Voilà la raison
"pourquoi, je pense, la carapace de la tortue vous en aver-
"tit, et je vous prie Monseigneur, de bien vouloir réfléchir.

"— Il ne reste donc plus aucun rejeton de la famille des Tchao?" demanda le Duc. Han Kiué profita de cette question et lui dit toute la vérité. Alors le Duc et le général délibérèrent et se mirent d'accord pour rétablir l'Orphelin de Tchao. Ils le firent venir dans le Palais où ils le cachèrent. Puis, lorsque les généraux vinrent prendre des nouvelles de sa maladie, le souverain, se sentant fort de l'appui que lui prêtaient les soldats de Han Kiué, s'imposa aux généraux, fit sortir l'Orphelin et le leur présenta sous le nom de Tchao Ou. Les Généraux, interdits et contraints, déclarèrent que Tou Ngan Kou était seul responsable du massacre du Palais Inférieur, et que pour eux, ils n'avaient fait qu'obéir à l'ordre du Duc, inventé par le traître. "Sans cela, dirent-ils, qui aurait osé commettre un tel crime? Même si vous n'aviez pas l'intention de faire revivre la souche des Tchao, Monseigneur, nous vous l'aurions demandé. Maintenant que de vous-même vous nous l'ordonnez, n'est-ce pas notre propre intention que vous nous ordonnez de réaliser?"

La-dessus, le Duc ~~lui~~ dit à Tchao OU et à Tcheng ^{Yng} son sauveur venu avec lui, de saluer et de remercier les généraux, puis il les envoya, Tcheng ^{Yng} et Tchao-Ou, à la tête, attaquer Tou Ngan Kou dont ils exterminèrent toute la famille. Tchao Ou recouvra dès lors les champs et le fief de ses ancêtres.

Quelques années après, lorsque Tchao Ou atteignait sa majorité, Tcheng Ying allant un jour dire adieu aux ministres, parla ainsi à Tchao Ou :

Lors du massacre du Palais Inférieur, tous les partisans de votre famille eurent le courage de mourir pour leurs maîtres. Si je ne mourus pas, ce n'est pas manque de force d'âme, mais parce que je voulais rallumer votre famille, en rétablissant un de ses rejetons. Maintenant que vous êtes majeur, et que vous avez recouvré vos champs et vos domaines, je vais descendre dans le "Royaume des âmes" pour ~~par~~ annoncer cette nouvelle à votre grand-père et à Kong Suen".

A ces mots Tchao Ou fondit en larmes et se prosternant aux pieds de son sauveur, fit tout son possible pour l'empêcher d'accomplir ce geste d'héroïsme aussi tragique que peu nécessaire : Père, je compte te faire "goûter le fruit de ton bienfait jusqu'à ^{la fin} ~~matin~~, dussé-je "épuiser toutes mes forces et briser tous mes muscles "pour te récompenser. Et toi, tu aurais le coeur de m' "abandonner! " ...Mais Tcheng Ying, tenace dans sa décision de répondre : "Si Kong Suen a consenti à mourir "le premier, mon enfant, c'est parce qu'il me croyait "capable d'accomplir la tâche difficile d'élever l'orphelin. Si la tâche accomplie, je n'allais pas lui annoncer la bonne nouvelle, ses mânes souffriraient et croiraient que j'ai échoué...." Cela dit, il se suicida.

Tchao Ou porta le deuil pendant trois ans, lui éleva un temple et destina une partie de ses champs au culte perpétuel à ses mânes au printemps et à l'automne." (Mémoires Historiques, chap. XLIII).

Telle est l'histoire de l'Orphelin de la Maison de Tchéao. Plus tard, de cette souche ranimée par Tchong Ying et Kong Suen, devait sortir une nombreuse suite de rois. Les petits-fils de Tchao Ou fondèrent le puissant Royaume des Tchao (409-228) qui infligea de sévères défaites aux Tartares; ce sont encore ses descendants qui régnèrent sous le nom célèbre de Song (960-1279) dynastie fameuse par ses philosophes et ses littérateurs.

§ 2. Le Drame de Tsi -Kiun-tsiang. *L'Orphelin de Tchao*

Une histoire si dramatique où brillent de si beaux traits, ne devait pas rester ignorée des gens de lettres. Après avoir dormi dans l'obscurité pendant plus de mille ans elle eut enfin les honneurs de la scène au XIII^e siècle et inspira par la suite plus d'une oeuvre littéraire.(1)

C'était sous la dynastie des Mongols.

D'une part, la poussée destructive des Tartares attaquait

(1) Citons entre autre le drame anonyme : Tableau des 8 héros, qui semble dérivé du drame de Tsi Kiun-Tsiang et qui se joue encore de nos jours.

la morale sévère des Confucianistes, pour lesquels tout art d'agrément corrompt les mœurs, et qui entravaient ainsi le théâtre et le roman. D'autre part des hommes de lettres refusant le mandarinat pour ne pas servir une race étrangère consacrerent
1 leurs loisirs à la culture des arts libéraux pour se distraire et pour ~~se~~ divertir le public. De là un épanouissement extraordinaire de l'art dramatique qui a doué notre littérature de nombreux chefs-d'oeuvres. Cette période d'un siècle et quart (1229-1367) forme l'âge d'or du théâtre chinois : elle compte 115 poètes dramatiques dont quelques-uns rivalisent avec les auteurs espagnols pour la fécondité (1)

Ces poètes puisent leurs matières dans toutes les sources imaginables. Tantôt ils amusent leur public de quelque intrigue amoureuse, tantôt ils chantent leurs rêves dans quelque royaume féerique, tantôt ils exhalent leur haine contre les usurpateurs dans quelque épisode héroïque de l'histoire. De ce dernier point de vue, l'histoire de l'orphelin se prête admirablement à l'intention secrète du chinois opprimé : il est donc tout naturel de voir un poète patriote s'en emparer pour agir sur ses compatriotes.

L'Orphelin de Tchao proprement intitulé : La Vengeance de l'Orphelin de la Maison de Tchao fut écrit par Tsi Kiun-tsiang dans le dernier quart du XIII^e siècle.

Nous ne savons rien sur l'auteur, sinon qu'il est né à Tatou (plus tard Pékin, aujourd'hui Peiping) au premier quart du XIII^e siècle, et qu'il écrivit six pièces dont une seule nous reste (2)

(1) Ainsi, Kouang Han tsing, auteur de 63 pièces; Kao Men-Siou, de 34; Tchong-Ting-yu de 24.

(2) (voir à la page suivante)

reste. (1) Mais ici la vie de l'auteur nous importe peu. Nous allons examiner l'oeuvre et en faire une analyse.

PROLOGUE.

1) Dans le Palais de Tou Ngan-Kou.

Tou Ngan-Kou, ministre de l'armée, expose sa haine contre Tchao Tuen, Gouverneur civil, donnant pour cause la rivalité entre mandarins civils et mandarins militaires. Il raconte comment il a essayé de l'assassiner, mais sans succès, comment il l'a fait dans la suite disgracier par le roi moyennant un dogue qu'il avait dressé, et comment enfin il l'a mis en fuite. Profitant de l'exil de Tchao Tuen, il vient d'exterminer les Tchao au nombre de trois cents personnes. Reste seul maintenant Tchao Chouo, fils de son ennemi et gendre du roi. Il a contrefait un ordre royal pour lui ordonner le suicide et il attend des nouvelles.

2) Dans le Palais de Tchao Chouo.

Tchao Chouo et la Princesse sa femme déplorent les malheurs de leur famille. Certain de sa mort prochaine, le mari recommande à sa femme enceinte, de nommer l'enfant, si c'est un garçon, "l'Orphelin de la Maison de Tchao" et de bien l'élever pour la vengeance.

- (4) ~~Des~~ Des ~~soixante~~ milliers de pièces composées sous la dynastie Yuan 115 seulement sont restées.

Arrive un envoyé du roi, qui, avec le soi-disant ordre royal présente au malheureux jeune homme un poignard, une corde et du poison. Après avoir encore chanté son malheur et réitéré sa recommandation à sa jeune femme, Tchao choisit le poignard et se tue.

ACTE I.

1) Dans le Palais de Tou Ngan-Kou.

Tou Ngan-Kou apprend que la princesse a mis au monde un garçon et se décide à le faire garder par le général Han Kiué pour le faire périr sous peu.

2) Dans un appartement du Palais Royal.

La princesse déplore les malheurs des Tchao, s'exalte contre Tou-Ngan-Kou et désespère de sauver l'Orphelin. Enfin elle se souvient de Tchong-Yng, médecin des Tchao, seul échappé au massacre.

3) Même lieu.

Sur l'appel de la Princesse, Tchong Yng se présente chargé d'un panier de remèdes.

La princesse, dans les termes les plus attendrissants, le supplie de sauver l'enfant. Emu, et prêt à accepter la charge périlleuse, il refuse cependant, car il se sacrifierait inutilement, puisque la Princesse interrogée par le traître, ne manquerait pas de dévoiler le secret. La princesse renouvelle

sa prière, et pour le rassurer sur le secret à garder, s'étrangle avec sa ceinture. Tcheng Yng cache l'enfant dans son panier et prend la fuite.

4) A la porte du Palais.

Han Kiué, général sous l'ordre de T'hou Ngan-Kou, fait la garde avec une troupe de soldats. Il plaint la décadence du Royaume de Tsin et s'exaspère contre le scélérat. (1)

Monologue chanté (1)

De tous les royaumes de l'Empire agités (par le tumulte
des armes)
Aucun n'est plus puissant que Tsin,

Helas! A peine a-t-il commencé à goûter la paix

qu'il se voit troublé par le traître Tou Ngan-Kou,
qui fait mourir tous les ministres modèles de loyauté
et de piété filiale (2)

C'est lui maintenant qui inflige les supplices et dis-
tribue les faveurs;

qu'on ne dise plus que l'autorité est partagée entre
le roi et ses ministres;

Il remplit tout le palais de ses créatures,

Et tous ceux qui osent seulement lui désobéir sont ex-
terminés, les uns après les autres, jusqu'au dernier.
Vrai fléau du ciel pour l'humanité que cet individu.

Peut-on l'appeler un simple maréchal (lui qui commet
tant de cruautés?) (3)

(O cruel que tu es, Tou Ngan-Kou)

Le jour viendra où tes crimes attireront la colère du ciel.

Et la révolte du peuple...

(1) Traduit directement du texte original. Nous mettons entre parenthèses les mots qui sont en prose ou que le contexte nous suggère. Pour les vers mis en italique, les notes indiquent la traduction erronée de St/ Julien.

(2) Julien p.25 - "et bientôt ils (les Etats de l'Empire) demanderont à goûter la paix et le repos. Est-il possible qu'il existe au monde un homme aussi barbare que Tou-Ngan-Kou, qui..."

(Ne crains-tu pas ces paroles haineuses qui bouillonnent
dans dix-mille bouches?

(Ne vois-tu pas) le visage du ciel bleu de colère, de ce
ciel qui n'épargne jamais personne?

Tcheng Yng arrive avec son panier, et d'un air effaré, cherche à sortir. Han Kiué l'arrête, l'interroge, le laisse deux fois partir et le rappelle deux fois. Voyant le fugitif courant à la sortie et se traînant au retour, il surprend son secret, renvoie les soldats, et découvre l'enfant.

Tcheng Yng se sentant perdu, implore la pitié du général. Celui-ci le laisse aller, après lui avoir exposé sa % sympathie pour les Tchao. Mais se méfiant de la parole du bienfaiteur, Tcheng-Yng revient deux fois sur ses pas, Han Kiué lui reproche sa poltronnerie :

"Si tu n'es pas le courage personnifié (1)

qui donc te force d'être le sauveur de l'Orphelin?

Ne dit-on pas : ~~un~~ sujet fidèle ne craint pas la mort,
qui craint la mort n'est pas sujet fidèle?

Son interlocuteur lui expose son inquiétude : A quoi bon fuir?
Le général ne manquera pas de déceler le secret à Tou Ngan-kou.
Là dessus, Han Kiué s'exaspère :

(3) Julien, p.25 : "Il remplit tout le Palais de sa cruelle puissance, tous ceux qui osent lui désobéir sont exterminés jusqu'au dernier. Tout le monde vante mon courage intrépide, Si je ne m'en sers pas aujourd'hui, si je suis pas digne de commander à des hommes! "

(1) Premare traduit librement mais correctement : "Si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie" (Du Halde T.III, p.433)
St. Julien lui reproche d'avoir fait un contresens et traduit :
Si tu n'as pas le courage de te sauver toi-même .." (Julien p?37).

Si tu veux conserver le dernier rejeton de la Maison de Tchao,
Est-ce que moi j'aurais de la sympathie pour le traître?
Suis-je homme à vous faire trahir par mes soldats,
Après avoir acheté votre reconnaissance par des paroles hypo-
crites?
Allons! Si tu es fidèle à ton maître, moi aussi, je suis
fidèle à mon ami;
Si tu veux bien sacrifier le reste de tes jours, je sacri-
fierai volontiers aussi cette tête...
Helas! Mon coeur ne peut se vider en si peu de mots.
Tu as des yeux, mais tu ne vois pas qui je suis.
Va cacher l'enfant au fond des montagnes.
Là, élève-le, forme-le,
Instruis-le dans l'art militaire et dans les lettres,
qu'il reprenne les trois armées du royaume,
qu'il saisisse le traître et le mette en pièces,
Apaisant ainsi les mânes (des persécutés)....
Sur ce, il se poignarde. Ennè jusqu'au fond de l'âme, le bébé
dans les bras, Tcheng-Yng, s'en va.

ACTE II.

1) Dans le Palais de Tou Ngan-Kou.

Tou Ngan-Kou raconte l'ordre donné de faire mourir jusqu'
aux parents du 9° degré (1) quiconque oserait cacher l'orphelin
de Tchao. Un soldat vient lui annoncer la mort de la princesse
et du Général Han Kiué. L'enfant est sans doute parti! Il fronce
les sourcils Il se fera apporter tous les enfants du royaume âgés
de plus d'un mois et de moins de six. Il les percera de "trois".

(1) Les 9 degrés de parenté sont : trisaïeul, bisaïeul,
grand'père, père, fils, petit-fils, arrière-petit-fils.

coups d'épée" et l'orphelin sera certainement parmi les victimes.

2) Dans un appartement du Village de la Paix.

Monologue chanté. Kong Suen(1) ancien ministre, expose les raisons de sa retraite. Il est trop vieux et ne veut pas prendre part aux crimes de Tou-Ngan-Kou. Il s'exalte contre le roi Ling Kong :

"Il comble de faveurs les mauvais sujets

Et réduit les bons aux misères.

et contre le ministre traître :

Devant les injustices, il a des yeux et il ne voit pas

Devant les malédictions, il a des oreilles et il n'entend pas!

Tcheng Yng arrive effaré. Il a appris l'ordre de Tou-Ngan-Kou et compte confier son petit maître à Kong-Suen. Après avoir caché l'enfant sous les arbustes il entre pour sonder le vieux ministre. Celui-ci s'émporte au nom du traître :

"Oui, l'histoire montre de mauvais ministres qui abusèrent du pouvoir;

Oui, même sous les Saints- Empereurs, on eut les quatre Grands Scélérats,

Mais lequel ressemble à celui-ci qui s'attire la haine de tout l'Empire,

Qui soulève l'exécration du monde entier,

Et qui, ne s'ébranle pas, enivré de sa puissance (2)

Il est dépourvu de justice, d'intégrité, de piété filiale,

Tout son savoir consiste à exterminer la souche des Tchao jusqu'à la dernière racine.

(1) Du Halde écrit Kong Lun (T.III, p.435).

(2) Julien, p.52 "Vous dites que, de tout temps beaucoup de sages de l'antiquité ont été le jouet des hommes dépravés. Ne sait-on pas que sous le règne des Saints Empereurs il existe quatre grands scélérats? Mais vit-on jamais un seul homme s'attirer comme lui (Tou Ngan-Kou) la haine et l'exécration de tout l'empire? Il est dépourvu de justice, etc.....

Tcheng Yng lui fait entrevoir qu'il reste encore un dernier rejeton de la maison persécutée. "Mais ce dernier rejeton, où est-il? Savez-vous si quelqu'un l'a sauvé?" demande le vieillard, impatient. Alors Tcheng Yng, voyant sa compassion chaleureuse et sincère, lui dévoile tout, et le dépôt qu'il a reçu de la princesse, et l'ordre barbare de Tou Ngan-Kou. Puis il lui fait voir l'Orphelin et lui confie son projet.

"Je songe à cacher chez vous l'enfant : je m'acquitte ainsi de toutes les obligations que j'ai de son père et de sa mère, et je sauve la vie à tous les petits innocents du Royaume. Je suis dans ma quarante-cinquième année et j'ai un fils de l'âge de l'orphelin; je le ferai passer pour le petit Tcheo: vous irez en donner avis à Tou-Ngan-Kou, et vous m'accuserez de cacher chez moi l'orphelin qu'il cherche. Il me tuera avec mon fils, mais vous, vous éleverez le véritable orphelin jusqu'à ce qu'il venge ses parents?"

Cependant le vieux ministre ne le cède pas en générosité. Il a fait des calculs : pour élever l'orphelin jusqu'à la vengeance, il faut vingt ans. Dans vingt ans, Tcheng Yng, n'aura encore que soixante-cinq ans, tandis que lui il en aura quatre-vingt-dix. Comment espérer parvenir à cet âge avancé? Non, il vaut mieux que le plus jeune assume la charge d'élever l'enfant. Tcheng Yng sacrifiera son fils, c'est entendu, mais lui, vieux ministre, il donnera sa vie. C'est Tcheng Yng qui fera la dénonciation et lui mourra avec le faux orphelin.

"De quel front se présenterait-il devant les mânes de ses bienfaiteurs, celui qui ne répond pas au bienfait reçu?"

"Est-il brave celui qui recule devant le sacrifice exigé par le devoir?"

Donc il mourra pour les Tchao.

Tcheng Yng s'y oppose. Car il ne veut pas lui "apporter ce malheur" et puis, torturé inévitablement par Tou-Ngan-Kou, le vieillard confesserait tout et tout serait perdu. Mais Kong-Suen tient ferme. Il ne craint rien, il défie la mort et l'attend de pied ferme. Du reste il recevra la mort sans regret: il est si vieux et il est sûr du succès:

Puisque la maison de Tchao a connu une floraison millénaire ,
Et que le Royaume de Tsin est entouré de montagnes et de fleuves formant des remparts imprenables,
(Issu d'une telle maison et né dans un tel royaume) il ne manquera pas de déployer sa valeur brillante et de bien diriger les armées.
Il s'imposera à tous les rois du monde et les fera prosterner à ses pieds.
Ce jour-là, rassemblant tous les ministres du royaume, il leur révélera sa tragique histoire:
"Jadis, leur dira-t-il, lors du massacre du Palais Inférieur
"Tous nos parents, tous nos amis, au nombre de trois cents, ont été impitoyablement ~~parés~~ au fil de l'épée
"A peine m'a-t-on épargné, pauvre enfant, percuté, voué à la misère;
"J'ai attendu, j'ai patienté, me voilà enfin ~~la dignité~~ de mes ancêtres,
"Helas! que de crimes commis contre ma famille! A leur souvenir, mes larmes jaillissent comme deux jets d'eau
"Qu'est-il besoin d'attendre l'ordre de la vengeance du ciel aux neuf sphères!
"Allons, courez! volez! saisissez le scélérat dans son palais de Maréchal!
"Tranchez-lui la tête! Mettez-le en mille pièces! Sacrifiez ses débris sanglants aux mânes de mes parents qu'il a massacrés.
"Exterminez sa famille criminelle jusqu'au neuvième degré, sans épargner la moindre racine!"
Alors ami! tu seras dignement récompensé d'avoir bravé la mort pour sauver l'orphelin et payer à son maître la dette de reconnaissance,
Et moi-même je serai aussi satisfait, et content de me voir enterré au bord de la route dans le voisinage du tombeau du Héros Yao-Li(1)

(1) Ce passage est des plus difficiles. Les allusions littéraires dont il est rempli rendent une traduction littérale impossible. Nous avons essayé de faire ressortir le sens véritable tout en gardant la tournure, le ton, jusqu'à certaines impressions

Ainsi le projet est-il arrêté. Tcheng Yng remporte l'orphelin et apporte son propre fils à Kong Suen.

ACTE III.

Dans le palais de Tou-Ngan-Kou.

Tou-Ngan-Kou ayant fait afficher son ordre, attend des nouvelles. Si dans trois jours il ne découvre pas l'orphelin, il fera périr tous les hébés du royaume/

Tcheng Yng arrive. Il demande à voir Tou-Ngan-Kou et fait la dénonciation convenue avec Kong-Suen. Il a vu, dit-il, dans le lit de Kong-Suen un bébé enveloppé de riches broderies. L'âge du vieillard, son état de célibataire, son attitude effarée, tout fait supposer que c'est là l'orphelin de Tchao. Et pour mieux convaincre le tyran qui doute de sa sincérité "Je n'ai aucune animosité contre le vieux Kong-Suen, dit-il, mais comme vous avez donné l'ordre de faire mourir tous les enfants du royaume, alors dans la vue de sauver d'une part la vie de tant d'innocents, et d'autre part, me voyant à l'âge de quarante cinq ans, et ayant eu depuis un mois un fils, il aurait fallu vous l'offrir; Seigneur, et je serais demeuré sans héritier; mais l'orphelin de Tchao une fois découvert, les en-

Voici la traduction de Julien

de l'original. "On pouvait espérer que l'arbre de la maison de Tchao fleurirait pendant mille ans. Le royaume de Tsin a deux cents héros qui lui servent de remparts, comme s'il était entouré de fleuves et de montagnes. Eiers de leur valeurs brillantes, ils voient l'armée entière obéir à leurs ordres. Tous les rois voisins ont plié sous la force des armées et se prosternent devant eux/ De toutes parts les peuples opprimés viennent les saluer de titre pompeux et leur racontent leurs douleurs et leurs souffrances. Mais hélas, les malheurs inouis ont éclatés dans le second Palais. Qui ne verserait des larmes de pitié en songeant que trois cents personnes de la même famille ont péri sous le tranchant du glaive. Il ne reste qu'un jeune orphelin,

fants de tout le royaume ne seront point égorgés, et mon petit héritier n'aura plus rien à craindre; voilà pourquoi je me suis décidé à porter cette accusation contre le vieillard".

Tou-Ngan-Kou enfin convaincu, lève des troupes, suit Tcheng Yng, pour aller cerner le Village de la Paix.

2) Dans le village de la Paix.

Kong Syen prévoit l'arrivée de Tou-Ngan -Kou; il l'attend.

Tout à coup :

"Je vois un nuage de poussière qui vole en tourbillon et
traverse le point de la petite rivière
C'est lui, le bourreau de la vertu, qui s'avance.

Les soldats bien équipés marchent en pelotons serrés,

He bien, ce que j'attends aujourd'hui c'est la mort même

Faut-il craindre les coups et les torture (qui ne sont pas plus terribles)? (1)

un faible enfant, seul et isolé. Au premier jour, il aurait hérité de la dignité et du domaine de son père. Le souvenir de ces crimes atroces, de ces injures sanglantes a changé mes yeux en deux sources de larmes.

Qu'est-il besoin de s'armer d'un bouclier couvert de neuf plaques de fer? Courez-volez, saisissez cet infâme ministre au milieu de son Palais, tranchez-lui la tête, brisez-lui les os et sacrifiez ses débris sanglants aux âmes des victimes qu'il a massacrées. Exterminez sans pitié tous les membres de sa famille; c'est alors que vous serez récompensé d'avoir bravé la mort pour sauver l'orphelin et payer à votre roi la dette de la reconnaissance. Pour moi je mourrai avec joie et le seul vœu que je forme, c'est d'être enseveli loin de la route et de dormir un jour près de vous dans le silence de la tombe (Julien p.p.64-65).

(1) "Je vois que je vais mourir ce matin. Eh bien! j'échapperai ainsi aux douleurs des verges et des tortures" (Julien p.72).

Le village cerné, le vieillard pris, interrogé, tient ferme et nie tout. Tou Ngan-Kou le fait battre par Tcheng-Yng. Celui-ci refuse mais en vain, il choisit d'abord un bâton mince; puis, malgré le tyran, il en choisit un énorme, espérant tuer la victime de deux ou trois coups. Mais Tou-Ngan-Kou lui fait prendre un bâton moyen qui donne de solides coups sans ôter la vie. Roulant par terre, le vieillard déplore son malheur et feint d'aller tout avouer pour éprouver son ami.

Sur ces entrefaites, un soldat vient apporter à Tou-Ngan-Kou un bébé découvert dans la cave. C'est donc l'Orphelin!

L'infame ministre, avec une joie féroce, perce de ~~trois~~ coups le petit innocent, tandis que Tchong-Yng s'afflige, pâlit et verse secrètement des larmes. Kong Suen décrit la scène dans un chant pathétique : (1)

Helas! Je vois ce tendre enfant rouler dans le sang!

Il lutte contre la mort et perce l'air de ses cris déchirants
Son père frémit de douleur et se livre à tous les transports
du désespoir!
Moi-même je palpite d'effroi, je frissonne d'horreur!

Si des scélérats pouvaient se livrer à un tel crime (2)

On pourrait dire qu'il n'y a plus de Providence.

Songez ~~my~~, ce tendre enfant a été reçu sur le lit de
douleur, il n'y a que dix jours,
Et le voilà qui tombe sous le tranchant du glaive (3)!

C'est en vain que son père espérait trouver en lui l'appui
de ses vieux jours...

(1) Traduction de Julien (p.83) mais sous forme de vers et légèrement modifiée.

(2) Julien "au crime".

(3) Julien traduit plus librement "Songez que ce tendre enfant qui tombe aujourd'hui sous le tranchant du glaive a été reçu, il y a dix jours sur le lit de douleur".

Oui, le proverbe dit vrai, plus la famille est riche, (1) et plus l'enfant est chéri.

(Tcheng-Yng cache ses larmes)

Je vois là Tcheng-Yng, son coeur semble brûlé d'huile
bouillante.

Ses larmes roulent comme des perles, mais il n'ose les

montrer,

Il les essuie en nous tournant le dos (2)

O ciel! qu'a-t-il fait? pourquoi ce sacrifice? (3)

Trois coups de poignard lui ont ravi son enfant, sa chair
et ses os."

Après ce monologue chanté, ~~se~~ Kong Suen se retourne vers le tyran et le menace de la vengeance d'en haut; puis, s'adressant à Tchen-Yng il lui recommande de ne point négliger son devoir. Enfin se précipitant sur le marche-pied, il se tue. Tou-Ngan-Kou, satisfait de sa vengeance sanglante, remercie le dénonciateur et en fait son protégé. Comme il touche à la cinquantaine et n'a pas encore d'enfant, il adopte le fils de Tcheng Yng pour héritier.

Il l'instruira dans l'art militaire, tandis que Tcheng-Yng lui enseignera les lettres. Le pacte est conclu sur le champ

ACTE IV.

1) Dans un appartement du palais de Tou Ngan-Kou.

Après vingt ans, Tou-Ngan-Kou, trouvant son fils adoptif, plus fort que lui dans l'art militaire, expose son projet de s'en servir pour tuer le roi Ling Kong et s'emparer du trône. IL attend pour délibérer avec lui.

(1) Julien a sauté ce vers parce que son texte portant Orgueilleux au lieu de chéri) et que "la pensée ne se lie point avec ce qui suit" (Julien p.83, note)

(2) "les yeux roulent des larmes de sang; il n'ose regarder en face; il se traîne par terre dans son désespoir" (Julien, p.83)

(3) "il a sacrifié sans motif son propre fils."

2) Dans un autre appartement du palais.

Tcheng Yng s'étonne de la vitesse du temps. Déjà vingt ans de passés. Il est grand temps de songer à la vengeance! Il a préparé un rouleau où se trouve représentée toute l'histoire des Tchao. Il attend l'Orphelin pour lui révéler le secret de son origine vraie.

3) Devant la porte du Palais de Tou-Ngan-Kou.

L'orphelin, de son faux nom Tcheng-Pou (1) et de son nom adoptif Tou-Tcheng arrive de l'exercice; il expose sa double parenté avec Tcheng-Yng, et Tou-Ngan-Kou, et se pique de sa valeur et de ses connaissances.

"Je veux défendre Ling Kong, le sage roi de Tsin;

Je veux seconder Tou-Ngan-Kou, son excellent ministre.

Je suis versé dans les lettres et que j'excelle dans l'art
militaire,

Aussi mon père m'a bien assuré que je vau^x dix mille hommes!

Eh bien! ne voit-on pas que chez nous les coursiers est fort
et le soldat courageux.

Le père tendre et le fils aimant?

Alors pourquoi craindre que devant les dangers le roi soit
~~miné~~ miné de tristesse
et ses ministres couverts de honte?(2)

4) Dans la bibliothèque du Palais de Tou-Ngan-Kou.

Il vient saluer son père Tcheng-Yng et s'étonne de le trouver qui pousse des soupirs. Il le presse de lui en dire le motif,

(1) Du Halde écrit de travers Tching Poëi (T.III, p.449)

(2) Julien traduit : "Je veux défendre Ling Kong, le prudent roi de Tsin; je veux seconder les exploits de Tou-Ngan-Kou, son sage ministre. Qu'il se repose sur moi, je suis versé dans les lettres, j'excelle dans l'art militaire. Que dix mille hommes résistent à mon père, je promets de les combattre et de les terrasser. On dit communément; si le coursier est courageux, le ca-

et jure de le venger s'il a essuyé quelque affront. Mais Tcheng Y yag ne dit mot et sort, laissant le rouleau comme par oubli. Le jeune homme s'en empare, l'ouvre, et parcourt les tableaux qui s'y trouvent, mais n'y comprend rien.

Tcheng Yng revient. Sur la demande de son fils, il lui explique les tableaux en lui racontant toute l'histoire de la persécution exercée contre les Tchao, depuis les premières inimitiés de Tou-Ngan-Kou avec Tchao Tuen jusqu'à la mort du faux Orphelin, sans omettre les épisodes héroïques de Tsou-Ni, de Lingché, de Ti Mi-ming, de la princesse, de Han Kiué et de Kong Suen, et enfin de Tcheng Yng lui-même. A la fin, il révèle à l'Orphelin sa véritable origine et l'excite à la vengeance. Celui-ci, comme sorti d'un rêve, s'évanouit de douleur, se jette aux pieds de son bienfaiteur, et jure de tuer dès le lendemain le scélérat qu'il a pris jusqu'ici pour son père adoptif, et toute sa famille avec lui.

ACTE V.

1° Dans une salle du Palais royal.

Wei Kien (1) un des ministres, représentant le Roi Taokong, monte avec ses gardes. Il expose que Tcheng Pou, l'Orphelin de Tchao a obtenu du roi l'ordre de venger sa famille contre le traître Tou-Ngan-Kou. Mais il va lui recommander d'agir avec

(2) valier est fort et magnifique; si le père est tendre, le fils est aimant et dévoué pour lui. Comment craindre maintenant que le roi soit en butte à des dangers qui affligeraient son cœur, ou que son ministre montre une lâcheté honteuse?
Julien p.91)

(1) Du Halde, ~~écrit~~ : Ouei Fong (T.III, p.457) où Ouei= Wei est exact.

bienfaiteur tout ce qui est en son pouvoir; il le traitera avec tous les égards dus à un père.

La-dessus, Wei Kien prononce l'ordonnance du roi : Tcheng ^{Pou} ~~ing~~ recouvre ~~recevra~~ l'appellation de sa famille; il prend le nom de Tchao Ou, et hérite du poste, de la dignité et des domaines de son père. Tous ceux qui se sont sacrifiés pour les Tchao seront récompensés selon leur mérite et leur rang.

C'est la faveur, c'est la joie pour tous. L'orphelin par reconnaissance, promet au roi tout son dévouement :

"Je jure d'exposer ma vie sur le champ de bataille,
Et de forcer tous les rois voisins à venir se ranger
sous nos lois.
Les historiens se plairont à conserver nos noms dans
leurs annales,
~~Rien~~ Pour les transmettre à la postérité entourés
d'une gloire qui ne s'éteindra pas".

§ 3. APPRECIATION DE L'ORPHELIN DE TCHAO.

I. Historicité et originalité du drame.

L'orphelin de Tchao, est essentiellement un drame d'action, un drame de mœurs. Il embrasse tous les faits rapportés dans l'histoire et que malheureusement l'auteur n'a pas su trier. Suivant l'ordre chronologique des événements, il se divise en trois parties de valeur inégale : le prologue qui rappelle les antécédents du drame, les trois premiers actes qui contiennent la persécution, et les deux derniers, qui représentent la vengeance.

Les péripéties historiques qui encombrant le prologue sont ennuyeuses car le monologue est d'une monotonie déconcertante.

L'auteur aurait mieux fait de les retrancher pour les mettre fragmentées dans la bouche de certains personnages, ce qui serait plus naturel plus dramatique et plus propre à faire éclater leurs sentiments de haine. De plus ce long monologue, peu nécessaire en soi, gâte une bonne partie du quatrième acte : l'explication des tableaux serait une heureuse invention, si elle n'était pas une simple répétition du prologue; elle servirait admirablement à résumer toute l'histoire des inimitiés des deux familles, à rattacher la vengeance à la persécution dont elle est séparée de vingt ans, et à ranimer l'action qui tend à languir.

La meilleure partie est formée par les trois premiers actes dont la source est une page de Sema Ts'ien. L'action y est bien développée, bien serrée; sauf certains défauts de détails, les traits héroïques sont vivement tracés : le crime poursuit, l'innocence fuit; tous les deux haletants, comme emportés dans un tourbillon. Chaque parole, chaque geste contribue à faire ressortir la situation tragique, et les figures des héros sont toutes animées, toutes vivantes. Ces trois actes forment un tout, simple, harmonieux et sublime. A eux seuls, ils constituent une belle tragédie.

Mais l'histoire a rapporté la vengeance; l'auteur suit fidèlement l'histoire. D'où les deux derniers actes. La vengeance chez les historiens, n'est point aussi dramatique que la persécution, Or le dramaturge manque de génie créateur, d'où l'in-

fériorité des derniers actes. Dans le quatrième, à part la scène de l'explication des tableaux qui est encore gâtée par le prologue, on ne trouve presque plus rien de beau.

Tcheng Yng n'a plus son caractère héroïque bien marqué comme dans les actes précédents. L'orphelin, dans la verdeur de ses vingt ans, aurait dû, en apprenant l'histoire tragique de son origine, manifester des sentiments bien plus fougueux : il aurait dû rugir. Le dernier acte, trahit la même faiblesse.

Nous savons que dans l'histoire, c'est le roi qui prend l'initiative de la vengeance sous l'impulsion de Han Kiué, et que l'Orphelin ne joue qu'un rôle passif. Notre auteur toujours obéissant à l'histoire, fait intervenir le représentant du roi, ce qui diminue beaucoup l'intérêt qu'on attache à Tcheng Yng et à l'Orphelin. Longtemps victimes du crime et enfin vengés ils n'expriment presque rien de leurs sentiments. Quant au traître, son rôle est tout à fait effacé. Dès qu'il rencontre l'Orphelin, il se résigne, lui l'orgueil personnifié, et devient un traître banal. Ainsi cette tragédie, si belle dans la première partie, finit de façon vulgaire.

Malgré la fidélité à serrer les faits historiques, l'auteur néanmoins apporte maintes modifications dont quelques-unes produisent les plus heureux effets.

D'abord une série de transformations sur le personnage Tou-Ngan-Kou. Dans l'histoire, c'est le roi Ling-Kong et non Tou-Ngan-Kou qui persécute Tchao Tuen et le contraint à l'exil. L'auteur met directement sur le dos du ministre tous les crimes dont il n'est en réalité que l'inspirateur. Le caractère

démoniaque du traître, est ainsi mieux accusé, ^{C'est} dans le même but que l'auteur fait de Tou-Ngan-Kou le seul précurseur des Tchao; car d'après l'histoire, les généraux se liguent tous ensemble contre les Tchao, ce sont eux qui se mettent à la poursuite de l'Orphelin, Tou Ngan-Kou n'est là que pour les exciter et les diriger; il ne paraît même pas dans la scène de la mort de Kong Suen. Bien mieux, à côté de ces transformations, l'auteur a créé l'ordre donné par Tou-Ngan-Kou de faire périr tous les enfants du royaume. Cette invention, outre qu'elle ajoute un trait de cruauté à la figure de Tou-Ngan-Kou, donne encore un second motif à l'acte héroïque de Tcheng Yng, de sacrifier son fils, ce qui rend à la fois ce sacrifice plus sublime et la dénonciation plus convaincante.

Une seconde série de modifications portent sur les personnages du côté des Tchao. La princesse, mère de l'Orphelin, ne meurt point dans l'histoire. L'auteur la fait mourir par le suicide, dans une triple intention : créer une figure tragique et héroïque; montrer combien, sous ce traître puissant et irrévérencieux, on a de difficulté à se soustraire à sa persécution; engager Tcheng Yng au dévouement en l'assurant du secret. Le personnage Han Kiué est transformé dans le même but. D'après l'histoire, il ne joue qu'un rôle passif, sa figure pâlit auprès des autres héros. L'auteur en le faisant gardien du palais, le fait participer activement aux événements, et en le faisant mourir par le suicide, le rend aussi héroïque que Kong Suen et Tcheng-Yng. Quant à ces deux derniers personnages, leur condition sociale est modifiée. Kong Suen est

un protégé des Tchao et Tcheng Yng un de leurs amis. L'auteur représente le premier comme un ministre en retraite, un vieillard majestueux et imposant. Cette métamorphose introduit une belle figure et ajoute un trait d'insolence et de cruauté à la figure du traître, qui traité un vieux ministre comme la dernière des canailles. Kong Suen étant transformé, Tcheng Yng prend sa condition de protégé : il devient médecin de la maison de Tchao pour faciliter la conduite de l'action, car c'est en qualité de médecin qu'il a des entrées et sorties au Palais. L'histoire rapporte qu'il se suicide après la vengeance de l'orphelin. Cette mort, caractéristique de l'époque féodale, aura paru à l'auteur, bizarre et incompréhensible pour les spectateurs du 14^e siècle. Il en dispense le héros et lui impose, par contre, pour le rendre héroïque, le sacrifice de son fils.

Enfin, une troisième série de changements, porte sur l'action. L'auteur a considérablement modifié l'ordre chronologique des événements. Dans l'histoire, l'inimitié de Tou-Ngan-Kou, et des Tchao commence sous le roi Ling Kong et finit au règne du roi Tsing Kong, en passant par le règne de Siang Kong; le massacre des Tchao et la persécution de l'Orphelin n'ont lieu que quelques années après la mort de Tchao Tuen. L'auteur masse sous le règne de Ling Kong tous les événements des quatre premiers actes c'est à dire depuis la persécution de Tchao Tuen jusqu'à la veille de la vengeance de l'Orphelin : la fuite de Tchao Tuen et le massacre des Tchao sont simultanés ou immédiatement consécutifs. Condenser les faits dans un petit espace de temps, c'est un souci commun à tous les artistes drama-

tiques, souci qui est à l'origine des trois unités du théâtre classique. Tsi-Kiun-Tsiang n'a fait qu'obéir à cette loi naturelle: ce qui nous étonne plutôt, c'est que pour le 5^e acte, séparé d'une seule nuit des événements de l'acte précédent, l'auteur transporte brusquement la scène sous le règne du roi Tao Kong. Or Tao Kong ne commence à régner que fort tard après les événements qui nous occupent. Cet anachronisme nous choque par son caprice illogique. Mais cet anachronisme est profondément significatif, il entre dans un autre domaine dont nous parlerons plus loin.

Les modifications les plus importantes apportées dans les faits historiques pour un motif littéraire ou moral, sont sans doute la remise de l'Orphelin par sa mère à Tcheng Yng, le sacrifice que fait celui-ci de son propre fils et l'adoption de l'Orphelin, par son persécuteur. Ces modifications augmentent si fortement l'intérêt de la pièce, que tous les auteurs chinois les conservent en traitant le même sujet et que Voltaire en profitera pour composer sa tragédie.

Dans l'histoire, seul le général Han Kiué est invité à conserver un héritier des Tchao; les autres héros semblent agir automatiquement, poussés par les seuls sentiments de reconnaissance et d'amitié qu'ils ont envers la maison persécutée. Cette spontanéité montre fort bien les caractères des hommes de la féodalité.

L'auteur, au lieu de conserver cette spontanéité, fait agir les héros sous l'impulsion de la pitié et de la sympathie. Tchao Chouo fait la recommandation à la princesse, et la princesse; dans une scène des plus touchantes, passe la recom-

mandation à Tcheng Yng, lui remet l'enfant et le conjure par la mort de le sauver. Dès lors, le cœur de Tcheng Yng s'enflamme, et le souffle de dévouement, comme un courant électrique, passe de Tcheng Yng à Han Kiué et à Kong Suen, et les pousse jusqu'au sacrifice le plus complet. Si les faits ainsi enchainés, perdent de leur historicité, la littérature y gagne en logique et la pièce est dramatique et en naturel.

Un autre trait de l'esprit féodal a été modifié dans les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, les héros remplacent l'Orphelin par un "enfant d'adoption" un enfant quelconque; or à l'époque féodale la vie d'un enfant du peuple n'était rien auprès de celle d'un héritier de maison noble; Mais notre auteur, qui écrit pour un public du 13^e siècle et qui a peu de confiance dans le sens historique de ce public, remplace l'Orphelin par le fils même du héros. Tout en restant dans le cadre historique - car le droit paternel est aussi une caractéristique de la féodalité chinoise - il atténue par là, d'une part la barbarie du fait et d'autre part, il met en conflit chez Tcheng Yng, le sentiment du devoir et l'amour paternel! Le héros sera d'autant plus admirable qu'il résistera plus complètement à la voix de la nature. C'est un trait d'héroïsme à la cornélienne. La moitié de l'intérêt du drame réside dans ce sacrifice sublime; ce qu'il y a de meilleur chez Voltaire vient aussi de là,

Quant à l'adoption de l'Orphelin par le persécuteur, l'auteur démontre par là combien sont inutiles les soucis des méchants pour prévenir les châtements de leurs crimes, combien la Provi-

est clairvoyante et forte à confondre les méchants : le persécuteur couve lui-même la semence de la vengeance. Cette invention ingénieuse, tout en intensifiant l'intérêt de la tragédie porte au plus haut degré la leçon morale.

Telles sont les principales modifications ou inventions de l'auteur. Malgré certains changements qui nuisent à l'historicité des événements, la pièce dans son ensemble offre un admirable tableau des moeurs de la féodalité.

A cette époque, l'empereur n'existait pour ainsi dire plus, les vassaux devenus autant de rois indépendants, n'ont plus d'autorité dans leurs royaumes. Il n'y a que les éléments bons ou mauvais, agglutinés les uns aux autres, partagés en camps opposés et déchainés en luttes au moindre choc. Le roi Ling Kong n'a qu'un nom dans la pièce, son royaume est gouverné par Tou Ngan-Kou qui, avide de pouvoir, commet des crimes de la dernière atrocité pour se débarrasser des Tchao et pour arracher l'herbe jusqu'à la moindre racicelle. Lorsque le camp opposé se forme et que les partisans de Tchao se lèvent, pas plus que leur ennemi ils ne reconnaissent l'autorité du roi; ils ne se confient qu'à leur ruse et à leur force, pour se soustraire à la persécution et poursuivre leur vengeance.

Les moeurs sont rudes, féroces, même de cette férocité de décadence, par laquelle Tou Ngan-Kou devient un fou furieux, et de cette autre férocité saine et fière qui reste humaine, qui se mêle de loyauté et de bonté naturelle et qui présage la grandeur de l'âge postérieur. La lutte est toujours sanglante, dans la persécution comme dans la vengeance. On massacre les

gens par des centaines, jusqu'aux parents du neuvième degré. Les héros sont impulsifs, violents, extrêmes, capables des crimes les plus noirs, comme des plus sublimes sacrifices. Tandis que Tou Ngan-Kou massacre ses ennemis tel un enfant qui agite son osselet, Han Kiué, Kong Suen, et même la princesse, se donnent la mort tels des guignols qui tombent sur la scène des marionnettes. Si la vie n'est rien, l'ambition et la haine la fidélité, le dévouement et l'honneur, sont tout. Et cette haine, et cet honneur sont d'un stoïcisme qui ~~ne~~ exclut tout sentiment contraire.

De même que Tou ~~San~~Ngan kou consomme ses crimes sans le moindre remords, de même, Tcheng Yng en se décidant au plus déchirant des sacrifices ne montre pas la moindre hésitation, et il ~~dicte~~ sa douleur pendant vingt ans, sans pousser un soupir. Pour eux comme pour Alfred de Vigny ,

" Gémir, pleurer, prier, est également lâche,

Fais énergiquement la longue et lourde tâche...."

Cette rudesse, cette violence, de caractère, ce laconisme, ces contrastes d'atrocités et de sublimités sont bien d'une époque transitoire où le peuple chinois était encore à la première fougue de la jeunesse, ~~en~~

Au point de vue de la ~~peinture~~ peinture du passé, l'Orphelin de Tchao est vraiment un chef d'oeuvre.

2) Les actualités dans le drame.

Il n'est plus besoin de dire que l'oeuvre de Tsi Kiun

Tsiang a une portée tout à fait morale. Elle vise à inspirer au spectateur l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

A cet égard elle mérite d'être présentée par le P. Du Halde, comme le type du théâtre chinois.

Mais outre cette portée morale, outre les mœurs antiques qu'y trouvent représentées, nous croyons pouvoir découvrir dans la tragédie certaines actualités et une intention noble et secrète de l'auteur qui feront de la pièce, plus qu'une oeuvre historique et moralisante. N'oublions pas que Tsi Kuen-Tsiang est un écrivain d'une période où la Chine se trouvait subjuguée par les Tartares et où le peuple chinois était martyrisé par les Conquérants mongols. N'oublions pas non plus qu'il est d'origine de Pékin, ville prise par Gengis-Kan en 1215 et qui a souffert des cruautés inouïes de la part du Tartare; et qu'il a été lui-même, pendant son enfance, témoin oculaire de ce désastre, et épave de ce naufrage public. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait animé son oeuvre d'un souffle patriotique et haineux contre la race des tyrans afin de pousser ses concitoyens à la restauration d'une dynastie chinoise. C'est un point qu'un examen attentif de la pièce révèle et qui n'a^{pas} été saisi jusqu'ici par la critique chinoise et encore moins par les traducteurs. Vu l'affinité qui existe entre la tragédie de Voltaire et celle de Tsi-Kuen-tsiang dans le domaine des idées patriotiques, nous tâcherons de mettre en évidence l'intention secrète de l'auteur chinois et nous verrons plus loin que l'auteur français doit à celui-ci plus qu'on ne pense.

La Chine jouit depuis la plus haute antiquité jusqu'au II^e siècle après Jésus-Christ d'une hégémonie incontestée et rarement interrompue dans l'Asie Orientale. Pendant cette longue période, les tartares n'avaient jamais pu résister sur tout le territoire chinois. Ils étaient tenus en respect soit par la force militaire des empereurs, soit par leur bonté civilisatrice. A l'époque féodale, ils faisaient bien quelques tentatives pour pénétrer en Chine et plusieurs fois ils y réussirent. Mais ils ne purent jamais s'y établir d'une façon définitive; et chaque fois qu'ils arrivaient, les vassaux puissants ne manquaient pas de les chasser. Souvent, désespérant de lutter contre les petits royaumes chinois, ils leur demandaient la paix et se résignaient à être leurs vassaux ou leurs auxiliaires. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, au temps de l'Orphelin de Tchao les Tartares occidentaux offrirent au Royaume Tsin un riche tribut et sollicitèrent son alliance. Wei Kien, collègue de l'Orphelin à la cour de Tao Kong, habile politique, fut chargé de négociations; il s'y prit si bien que les Tartares restèrent pendant de longues années les vassaux du royaume Tsin, et que le règne de Tao Kong, grâce à cette paix, marqua une période de grande prospérité pour ce royaume (VI^e siècle av. J.C.)

sous les dynasties des Ts'in (246-207 av. J.C.) et des Han (206 av. J.C. - 219 ap. J.) les tartares furent plusieurs fois chassés au delà des grands déserts. Ils se tinrent tranquilles jusqu'à la fin du III^e siècle. Au IV^e siècle, les différentes races tartares firent irruption et ils troublèrent la paix pendant

135 ans (304-439). Mais ils n'eurent jamais qu'une domination partielle et passagère sur le territoire chinois; de plus, entrés en contact avec la civilisation chinoise, ils s'étaient chnoisisés, même avant leur établissement à l'intérieur de l'Empire. Après leur ruine, l'hégémonie de la Chine se raffermir de nouveau et dura du V^e siècle jusqu'à la fin du XI^e siècle. A partir du XII^e siècle, l'étoile de la Chine pâlit. Les empereurs chinois furent sans cesse harcelés par les Hia, et les Liao et les Kin, différentes races de Tartares. Les Kin firent prisonniers même deux empereurs chinois (1127). Dès lors la Cour impériale se vit obligée de reculer devant les envahisseurs, de se transporter successivement à Nankin, puis à Hantchou dans le Sud de la Chine. Les historiens disent de cette époque que "les empereurs étaient minés de tristesse ~~en~~ devant les dangers et les sujets couverts de honte".

Mais la chose changea encore une fois avec les Mongols. Ceux-ci à la différence des autres races tartares, ne s'étaient jamais mis en contact avec la civilisation chinoise jusqu'à leur établissement en Chine. Ils ne connaissaient que la force brutale : la conquête et le brigandage étaient leur unique métier. Après avoir détruit les autres races tartares, notamment les Hia (1227) et les Kin (1234) ils dirigèrent leurs attaques contre la cour chinoise, l'obligeant à des déplacements continuels et finirent par la renverser en 1279.

Pour conquérir la Chine, ils commettaient les crimes les plus atroces. Souvent des villes entières furent massacrées. A la cour de Gengis-Kan, on parlait même de tuer tous les chi-

nois pour convertir leurs champs en pâturages. Cette proposition fut rejetée, grâce à l'opposition énergique de Yelutsoutsai, ministre mongol. A mesure que les Mongols avançaient vers le sud, leur puissance augmentait et l'abus de leur pouvoir aussi : les simples fonctionnaires Mongols pouvaient de leur propre autorité mettre à mort des familles chinoises entières. A partir de 1276, l'année où l'empereur chinois Kong-ti fut fait captif, les favoris de Goubilei, tels que le prêtre bouddhiste Yanlien Tchengjou, le musulman Ahmed, avaient pour l'argent une soif insatiable, dépouillant les vivants comme les morts; ils firent ouvrir les tombeaux de la dynastie précédente pour y chercher des trésors cachés. Ainsi ce n'était plus seulement la tristesse et la honte, mais c'était la calamité inouïe, universelle.

Que fit-on alors à la cour impériale chinoise? On était découragé. Il était impossible de résister à la force brutale des Mongols. Vers 1276, certains ministres incapables de faire face à la situation critique, et ne pensant qu'à mettre en sûreté leur vie, démissionnèrent ou s'enfuirent secrètement de la Cour pour se retirer dans les montagnes. La reine régente fit afficher cet ordre dans la salle d'audience :

"Notre maison(1) qui règne en Chine depuis près de trois cents ans, n'a jamais manqué à ses devoirs vis-à-vis de vous, Messieurs les courtisans. Aujourd'hui que nous, l'Empereur mon fils et moi, nous avons le malheur de traverser une période des plus troublées et des plus périlleuses, personne d'entre vous

(1) C'est la Maison de T'chao (960-1276)

ne pense à sauver la patrie avec la moindre parole, et tous vous délibérez secrètement pour nous abandonner et pour vous enfuir successivement! Qu'aviez-vous promis de faire lorsque vous faisiez vos études sur les livres des sages? Et maintenant vous accomplissez de tels actes, les plus lâches et les plus honteux! De quel front vous présenterez-vous devant les hommes? Que direz-vous quand, morts, vous rencontrerez les mânes de nos pères? Sachez, Messieurs les ministres, que le ciel n'a pas encore condamné définitivement notre dynastie, et que la loi de l'Empire reste en pleine vigueur!....."

Mais cette ordonnance véhémement ne put arrêter la débâcle qui avait commencé.

Cependant il ne manquait pas de sujets fidèles qui se vouaient à la cause de la monarchie chinoise. En 1276, la poussée de l'armée mongole fut si formidable que la Reine -mère et l'Empereur Kong-ti son fils se rendirent au Tartare. Mais les deux autres jeunes princes, frères de l'Empereur, furent enlevés; on les cacha sept jours sur une montagne; un mandarin les conduisit à Ouentcheou" (1) Ils furent successivement proclamés empereurs, d'abord l'ainé, âge de neuf ans, puis en 1278 à la mort de celui-ci, le cadet âgé de huit ans. Tandis que les mongols poursuivaient les deux pauvres petits orphelins pour extirquer jusqu'aux plus petites racines de la famille impériale chinoise, les ministres les emportaient avec eux, fuyaient, résistaient, luttaient : ils montraient un dévouement exemplaire à leurs jeunes princes, accomplissant des

(1) Voir le P. Gaubil : Histoire des Gentchiscan, pp.175-176.

actes sublimes, jusqu'à ce que, enfin, en 1279, le dernier petit prince et les derniers ministres dévoués eussent péri sur la mer avec plus de cent mille sujets fidèles.

Telle est l'époque où vécut Tsi-Kiun-tsiang, tel est le moment où le drame fut écrit. Les victoires sanglantes des Mongols, les calamités sans précédentes de la Chine, les sacrifices sublimes des ministres chinois, tout aura un reflet fidèle dans cette oeuvre littéraire, et sous le couvert d'un fait historique, l'auteur exhalera ses sentiments patriotiques.

Le titre avant tout le prouve : l'Orphelin de la Maison de Tchao. Quels Tchao? N'est-ce pas la famille régnante que les Mongols venaient de détrôner? Car n'oublions pas que c'étaient les Tchao, descendants de l'Orphelin qui régnaient alors en Chine (960-1279) quel Orphelin? N'est-ce pas l'ancêtre de la famille régnante? n'est-ce pas aussi les derniers petits princes de cette famille que les Mongols persécutaient et que les Mandarins chinois défendaient? Dans la tragédie, il est continuellement question de cacher l'Orphelin "au fond des Montagnes" et de fait, dans l'histoire, on ne fit pas autrement en 1276 des deux petits princes malheureux.

Ecrire une pièce sur la Vengeance de l'Orphelin de la Maison de Tchao, pendant la persécution même de cette famille par les Mongols, c'est comme si on eut écrit la Vengeance de l'Orphelin de la Maison des Capétiens ou de la Maison des Bourbons lors de l'invasion anglaise, au XIV^e siècle, ou lors de la Grande Révolution. Puis, il faut comprendre combien en Chine, surtout avant la révolution de 1911, les membres d'une même

famille-souche sont solidaires les uns des autres. On ne peut parler du mal des ancêtres sans couvrir de honte leurs descendants, quelque éloignés qu'ils soient, ni raconter quelque exploit héroïque des premiers sans que les seconds s'en émeuvent et s'en glorifient. Représenter la persécution de l'ancêtre des Tchao c'est provoquer la sympathie pour ceux-ci, c'est exciter le dévouement, demander le sacrifice des sujets pour les Tchao régnants. Sié Fang-Te, fonctionnaire chinois *massacré* par les Mongols pour avoir gardé sa fidélité aux Tchao, écrivait avant de mourir :

"Jamais la Chine n'a été aussi pauvre en héros que de nos jours; jamais elle n'a été convertie de tant de honte. Il ne se trouve pas un homme digne d'être le moindre valet de... Tcheng-Yng et de Kong Suen."

Or Tcheng-Yng et Kong Suen, ce sont les deux principaux héros qui sauvèrent l'Orphelin de Tchao. Ils sont cités ici comme les modèles des serviteurs de la maison impériale exterminée. Soit que Sié Fang-Te, en écrivant cette lettre, s'inspirât de la tragédie de Tsi Kiun-Tsiang, soit que celui-ci subit l'influence de la parole du mandarin, soit encore, — ce qui est plus vraisemblable ~~que~~ ^{que} tous deux aient puisé dans l'histoire antique indépendamment l'un de l'autre, il faut en conclure que l'histoire de l'Orphelin de Tchao était bien vivante, au moins dans les milieux intellectuels, et que notre auteur en la mettant sur la scène, avait quelque intention d'attiser l'amour des sujets pour la famille impériale.

Si le titre de la pièce est plein d'actualité, il s'en

trouve bien plus dans le texte. Dans son Tou Ngan-Kou, l'auteur a mis quelque chose du Tartare en général. Le Tou-Ngan-Kou historique est un simple ministre. C'est un ancien favori du roi, plus intrigant que puissant. L'histoire laisse entendre que sa haine contre les Tchao vient de la ^{haine} grande sévérité de Tchao Tuen pour les mœurs du roi Ling Kong, qu'il en favori il avait contribué à corrompre. Mais il n'a jamais osé tenir tête au grand ministre qui l'avait par ailleurs réprimandé, et ne fait tomber sa colère sur la maison ennemie qu'après sa mort; depuis plus il excite les généraux à la persécution au lieu de les y conduire en chef. Dans la tragédie, il agit bien autrement : c'est presque un roi, un véritable tyran. Il donne pour cause de sa haine la rivalité habituelle entre les mandarins d'armes et les mandarins de lettres, rivalité pour le pouvoir. Or, en Chine, qui dit armes et force brutale dit barbare; qui dit lettres et morale dit peuple chinois. Rivalité pour le pouvoir, lutte entre la force brutale et la morale, n'est-ce pas la lutte entre le Tartare et le Chinois pour l'Empire? Si l'auteur n'avait voulu symboliser par là le conflit politique de son temps, pourquoi aurait-il changé un fait historique qui est tout aussi dramatique? Et puis il faut remarquer que Tou-Ngan-Kou en ordonnant de faire périr tous les enfants du royaume, dépasse de beaucoup le simple pouvoir d'un Ministre. Ce doit être une allusion à la cruauté des Tartares qui voulaient massacrer tous les habitants de l'Empire, et qui dépeuplaient les villes entières coupables de leur avoir résisté. L'histoire nous dit que Gengis-Kan,

levant le siège de Pékin en 1214, et étant sorti par KuYong-Koan (1) "fit mourir tous les jeunes enfants garçons ou filles, qu'il avait fait esclaves dans le Chantong, Honan, Petchéli, Chansi. Le nombre en était très grand" (2) L'analogie est frappante! Faut-il s'étonner que l'auteur qualifie de tyran, de "fléau du ciel pour l'humanité" nom démoniaque qui s'applique plutôt au Tartare qu'à un ministre chinois? C'est bien l'empereur Tartare qu'il invective, lorsqu'il dit :

Devant les Injustices, il a des yeux et il ne voit pas!

Devant les malédictions, il a des oreilles, et il n'entend pas!
C'est encore le même Tartare :

"....qui s'attire la haine de tout l'Empire;
Qui soulève l'exécration du monde entier,
Et qui ne s'ébranle pas, éméché de sa puissance.

Plus que Hengis-Kan et sa race, les courtisans chinois trouvent leur compte dans la tragédie. C'est d'abord une série d'allusions à la lâcheté de certains ministres :

Le vieux Kong Suen, par exemple dit :

De quel front se présenterait-il devant les mânes de son bienfaiteur, celui qui ne répond pas au bienfait reçu?
Est-il brave celui qui recule devant le sacrifice exigé par le devoir?

De même, le général Han Kiué, en exhortant Tchong Yng à mourir pour les Tchao, lui dit :

Ne dit-on pas: "sujet fidèle ne craint pas la mort?"

Qui craint la mort, n'est pas sujet fidèle!

(1) Célèbre porte de la Grande Muraille.

(2) Le P. Gaubil : Histoire de Gentchiscan, p.21.

Or, dans la Tragédie, Kong Suen n'a pas reçu de bienfaits des Tchao, et Tcheng Yng ne craint pas la mort. Ces vers sont plutôt une interprétation de l'ordonnance de la Reine-Mère.

Ce sont autant d'invectives contre les Ministres lâches qui ne répondent pas aux bienfaits de la Maison impériale.

Le changement de la condition de Kong Suen est aussi fort significatif. Dans la tragédie, *il* donne pour raison de sa retraite la honte de rester à la Cour avec des lâches et des méchants. Or, du temps de l'auteur, il y eut plus d'un ministre que les lâches et les méchants obligèrent de démissionner. Ne sont-ce pas ces bons ministres que symbolise le vieux héros?

Enfin, d'une façon générale, les défenseurs zélés de l'Orphelin figurent les derniers serviteurs fidèles de la Maison Impériale. Prenons un exemple.

Lorsqu'en 1279, l'armée mongole profitant d'une violente tempête eut anéanti les troupes chinoises massées sur une petite île au Sud de la Chine, et que la famille impériale de Tchao eut été complètement détruite ~~avec~~ son dernier représentant, un enfant de neuf ans, Tchang Che-Kiai, seul général chinois survivant, s'écria devant les vagues furieuses qui allaient l'engloutir :

"O ciel ! tu vois ce que j'ai fait pour les Tchao ! C'est fini !
A la mort de notre dernier empereur, j'en ai mis un autre sur
le trône. Voici que le nouvel empereur n'est plus !.... Si j'ai
évité jusqu'ici la mort, c'est dans l'espoir de repousser l'
ennemi et de rétablir sur le trône un autre héritier des Tchao.
Ciel ! est-ce donc là ton arrêt, ce qui est arrivé devant mes yeux ?"

Le même sentiment héroïque, le même dévouement pour les Tchao, anime cette tirade désespérée et les paroles enflammées des héros de la tragédie. En les comparant, on ne sait vraiment si c'est ce général qui parle dans la tragédie ou si ce sont les Héros de la Tragédie qui parlent par la bouche de ce général. Il est impossible de ne pas voir dans la pièce quelque trace de ces déchirantes actualités.

Représenter les derniers serviteurs de la monarchie chinoise dans des figures héroïques et sympathiques, invectiver les courtisans lâches, symboliser la cruauté des tartares par une figure qui inspire de la haine, c'est une noble manifestation de patriotisme, manifestation rendue plus nette par ce fait que l'auteur associe l'intérêt du pays dans l'affaire de l'Orphelin. En effet, dans l'histoire, la persécution de l'Orphelin est affaire privée, le sort du royaume Tsin n'entre pas en jeu, quoique l'on soit à une période de cadence du royaume.

Dans la tragédie, au contraire, le sort du pays semble étroitement lié au sort de la maison de Tchao; il est continuellement question de la ruine du pays et de son relèvement futur. Dès les premiers vers, l'auteur évoque la grandeur passée de son pays et en déplore la décadence :

"De tous les royaumes de l'Empire agités par le tumulte des armées,
Aucun n'est plus puissant que Tsin."

Est-ce le Royaume Tsin? Est-ce l'Empire Chinois dont il est question ici? C'est l'un et l'autre tout à la fois. C'est Han Kiué qui parle, c'est l'auteur aussi. On pense à Abner qui déplore la "Grandeur terrassée des Hébreux" A mesure qu'on avance

dans la tragédie, ces allusions se multiplient, parfaitement enchaînées :

Pour relever le pays, il faut que les Tchao se rétablissent
il faut qu'un héritier de cette famille "reprenne les trois
armées du royaume."

"Puisque la maison de Tchao a connu une floraison millénaire,

Puisque le royaume Tsin est entouré de montagnes et de Fleu-
ves formant des remparts imprena-
bles

(Issu d'une telle maison, et né dans un tel royaume), il ne
manquera pas de déployer sa valeur brillante et de bien
diriger les armées.

Il s'imposera à tous les rois du monde et les fera pros-
terner à ses pieds....."

Et il souhaite que cet héritier de Tchao soit digne de l'amour
du peuple, sache mériter l'espoir que l'empire en désarroi
fonde en lui. Aussi, à la fin de la pièce, l'auteur fait-il
jurer le héros de donner la vie à la patrie, de l'exposer
sur le champ de bataille, afin que tous les rois voisins vien-
nent se ranger sous nos lois.

Ainsi, le tragédien commence par déplorer la ruine du pays
et achève en prédisant sa gloire future.

Cet ensemble permet d'expliquer l'anachronisme du X^e acte
à première vue illogique (1)

En réalité pour l'historien, le roi Tao Kong, n'a rien à voir
dans l'affaire de l'Orphelin, et l'auteur en faisant succéder
Tao Kong à Ling Kong, dans la seule nuit qui sépare l'Acte V
de l'acte IV a fait un anachronisme. Or le roi Tao Kong re-

(1) Voir ci-dessus, p. 57.

leva le Royaume Tsin et son ministre Wei Kien représentant royal dans la pièce s'est rendu célèbre par son action énergique contre les voisins tartares. En les faisant intervenir dans la vengeance de l'Orphelin, l'auteur reste fidèle à son idée politique. Il ne peut pas concevoir le rétablissement des Tchao sans le relèvement de la Chine, ni le relèvement de la Chine sans un bon roi et un ministre énergique. Ce symbolisme annonce le jour où les Tchao détrônés se vengeront sur les Mongols comme l'Orphelin sur son persécuteur et où la Chine recouvrera sa suprématie sur ses voisins grâce à des héros tels que Tao-Kong, Wei Kien et Tchao Ou.

Le dernier acte du drame est donc une vision, ^{ou} plutôt le prélude d'une vision, ^{ou} se cristallise le rêve d'un patriote. Ne pouvant rien contre la force brutale, l'artiste se console dans une fiction littéraire agréable à ses concitoyens. C'est la même consolation que Dante a cherchée dans certains passages de son oeuvre, c'est le même sentiment qui a poussé tant de poètes à prédire la grandeur de leur patrie. Mais, hélas ! l'aide de la Muse devança de beaucoup celle du temps : La Chine dut attendre un long siècle pour réaliser le beau rêve.

§ 4. CRITIQUE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES.

L'Orphelin de Tchao fait partie du recueil intitulé Cent Pièces de Théâtre de la Dynastie des Yuan; elle y est classée la quatre-vingt-cinquième. Chef-d'oeuvre de son auteur, ce n'est

pas cependant la pièce qu'on admire le plus en Chine. Mais elle a deux avantages sur les autres pièces : 1° elle est exempte de tout amour léger et de toute rêverie toïste qui remplissent le théâtre chinois de l'époque ; 2° elle offre un tableau fidèle et intéressant des mœurs de la Chine féodale. Si l'on se rappelle que ce sont les missionnaires qui firent au XVII^e et au XVIII^e siècle connaître la Chine en Europe, on verra pourquoi cette pièce a eu la chance de représenter le théâtre chinois et de passer la première en Europe. Or raisonnablement un prêtre ne pouvait guère faire de meilleur choix.

Nous avons deux traductions françaises de l'Orphelin de Tchao : la première (1736) par le P. de Prémare et la seconde (1834) par Stanislas Julien. C'est évidemment par M. de Prémare, comme la date l'indique, que Voltaire connut la pièce. Il en fut vraiment enthousiasmé. Il y reconnut un chef-d'oeuvre ; la plaçant bien au-dessus du théâtre français du moyen-âge il la compare "aux farces monstrueuses de Shakespeare et de Lope de Véga " (1) Mais du point de vue littéraire, il fit ses réserves. Tout en y admirant l'intérêt et la clarté la plus lumineuse, il regrette que "la pièce chinoise n'a d'autres beautés ; unité de temps et d'action, développement de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque".

On sait ce que valent ces reproches d'un auteur qui ne connaissait pas la langue chinoise et qui n'était pas libéré du préjugé des classiques du siècle précédent. Cependant, comme son appréciation est à moitié faussée par la traduction incom-

(1) Pour cette citation et celle qui suit, voir l'Epître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine.

plète du P. de Prémare, il faut en dire quelques mots.

Le P. de Prémare en traduisant la pièce chinoise n'avait en vue que de donner une idée de la moralité du théâtre chinois.

La preuve c'est qu'il a considérablement simplifié le texte; au lieu de traduire les chants, il met : "il chante"; au lieu de donner le titre complet du mandarinat qu'ont les personnages, il leur fait dire : "j'ai un tel mandarinat". Ces simplifications sont nombreuses et graves, et le traducteur n'avait pas l'intention de les cacher. C'est le P. du Halde (1) qui en insérant la tragédie dans la Description de la Chine, a eu le tort de la présenter comme "exactement traduite". Dès lors personne ne douta plus de l'exactitude du français. C'est Stanislas Julien qui le premier remarqua que la traduction du P. Prémare ne donne qu'une idée fort imparfaite de l'original. Voici ce qu'il en dit :

"Dans ce drame, comme dans toutes les pièces du même recueil, (les cent pièces de théâtre des Yuan), le dialogue est entremêlé d'un grand nombre d'ariettes en vers qui se chantent avec accompagnement de musique, et qui sont souvent pleines d'élevation et de pathétique. Le R.P. Prémare qui ne paraît pas s'être livré à l'étude de la poésie chinoise, n'a pas traduit les passages en vers et à remplacer presque constamment ces morceaux qui occupent quelque fois la moitié d'une scène par les mots "il chante" (2) Julien est exact dans ces remar-

(1) Note sur du Halde.

(2) St. Julien : Tchao Chi Kou-Eul ou l'Orphelin de la Chine, avant-propos.

ques. Mais il est injuste vis à vis du P. Prémare et le supposant ignorer la poésie chinoise, et sa remarque est incomplète en passant sous silence le rôle important que jouent "les ariettes en vers" dans le théâtre chinois.

Le théâtre chinois des Yuan est, si l'on veut, une sorte de chante-fable dialogué et découpé en scènes. Mais les vers et la prose y sont bien plus étroitement liés et plus logiquement enchaînés. "Parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'âme, comme la joie, la douleur, la colère, le désespoir; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat chante, un autre qui s'anime à la vengeance, chante, un autre ^{qui} est prêt à se donner la mort, chante" (1) Une pièce de théâtre étant nécessairement composée des expositions des faits et des épanchements des sentiments, nos auteurs dramatiques ont trouvé plus naturel d'entremêler les vers et la prose suivant les mouvements de l'action dramatique et le rythme du cœur des personnages, au lieu de faire parler uniquement ceux-ci en prose ou en vers, comme dans le théâtre européen. Ainsi ce que nos dramatiques font en Chine depuis des siècles, c'est précisément ce que François Porché a proposé dans "La jeune fille aux joues roses" comme une innovation dans le théâtre français.

En outre, ces chants sont toujours accompagnés de musique et les airs sont depuis des siècles fixés quant au nombre et à l'ordre, d'une façon assez rigide pour chaque acte. Telle série d'airs convient à l'expression des sentiments héroïques,

(1) Th. Gauthier, Enaux et Camées : l'Art.

du Halde : Description de la Chine, T. III, p. 420

Oui, le proverbe dit vrai, plus la famille est riche, (1) et plus l'enfant est chéri.

(Tcheng-Yng cache ses larmes)

Je vois là Tcheng-Yng, son coeur semble brûlé d'huile
bouillante.

Ses larmes roulent comme des perles, mais il n'ose les
montrer,

Il les essuie en nous tournant le dos (2)

O ciel! qu'a-t-il fait? pourquoi ce sacrifice? (3)

Trois coups de poignard lui ont ravi son enfant, sa chair
et ses os."

Après ce monologue chanté, ~~sa~~ Kong Suen se retourne vers le tyran et le menace de la vengeance d'en haut; puis, s'adressant à Tchen-Yng il~~l~~ lui recommande de ne point négliger son devoir. Enfin se précipitant sur le marche-pied, il se tue. Tou-Ngan-Kou, satisfait de sa vengeance sanglante, remercie le dénonciateur et en fait son protégé. Comme il touche à la cinquantaine et n'a pas encore d'enfant, il adopte le fils de Tcheng Yng pour héritier.

Il l'instruira dans l'art militaire, tandis que Tcheng-Yng lui enseignera les lettres. Le pacte est conclu sur le champ

ACTE IV.

1) Dans un appartement du palais de Tou Ngan-Kou.

Après vingt ans, Tou-Ngan-Kou, trouvant son fils adoptif, plus fort que lui dans l'art militaire, expose son projet de s'en servir pour tuer le roi Ling Kong et s'emparer du trône. IL attend pour délibérer avec lui.

(1) Julien a sauté ce vers parce que son texte portant Orgueilleux au lieu de chéri) et que "la pensée ne se lie point avec ce qui suit" (Julien p.83, note)

(2) "les yeux roulent des larmes de sang; il n'ose regarder en face; il se traîne par terre dans son désespoir" (Julien, p.83)

(3) "Il a sacrifié sans motif son propre fils."

2) Dans un autre appartement du palais.

Tcheng Yng s'étonne de la vitesse du temps. Déjà vingt ans de passés. Il est grand temps de songer à la vengeance! Il a préparé un rouleau où se trouve représentée toute l'histoire des Tchao. Il attend l'Orphelin pour lui révéler le secret de son origine vraie.

3) Devant la porte du Palais de Tou-Ngan-Kou.

L'orphelin, de son faux nom Tcheng-Pou (1) et de son nom adoptif Tou-Tcheng arrive de l'exercice; il expose sa double parenté avec Tcheng-Yng, et Tou-Ngan-Kou, et se pique de sa valeur et de ses connaissances.

"Je veux défendre Ling Kong, le sage roi de Tsin;

Je veux seconder Tou-Ngan-Kou, son excellent ministre.

Je suis versé dans les lettres et que j'excelle dans l'art militaire,

Aussi mon père m'a bien assuré que je vau^x dix mille hommes!

Eh bien! ne voit-on pas que chez nous les coursiers est fort et le soldat courageux.

Le père tendre et le fils aimant?

Alors pourquoi craindre que devant les dangers le roi soit ~~miné~~ miné de tristesse et ses ministres couverts de honte?(2)

4) Dans la bibliothèque du Palais de Tou-Ngan-Kou.

Il vient saluer son père Tcheng-Yng et s'étonne de le trouver qui pousse des soupirs. Il le presse de lui en dire le motif,

(1) Du Halde écrit de travers Tching Poel (T.III, p.449)

(2) Julien traduit : "Je veux défendre Ling Kong, le prudent roi de Tsin; je veux seconder les exploits de Tou-Ngan-Kou, son sage ministre. Qu'il se repose sur moi, je suis versé aux dans les lettres, j'excelle dans l'art militaire. Que dix mille hommes résistent à mon père, je promets de les combattre et de les terrasser. On dit communément; si le coursier est courageux, le ca-

et jure de le venger s'il a essuyé quelque affront. Mais Tcheng Yng ne dit mot et sort, laissant le rouleau comme par oubli.

Le jeune homme s'en empare, l'ouvre, et parcourt les tableaux qui s'y trouvent, mais n'y comprend rien.

Tcheng Yng revient. Sur la demande de son fils, il lui explique les tableaux en lui racontant toute l'histoire de la persécution exercée contre les Tchao, depuis les premières inimitiés de Tou-Ngan-Kou avec Tchao Tuen jusqu'à la mort du faux Orphelin, sans omettre les épisodes héroïques de Tsou-Ni, de Lingché, de Ti Mi-ming, de la princesse, de Han Kiué et de Kong Suen, et enfin de Tcheng Yng lui-même. A la fin, il révèle à l'Orphelin sa véritable origine et l'excite à la vengeance. Celui-ci, comme sorti d'un rêve, s'évanouit de douleur, se jette aux pieds de son bienfaiteur, et jure de tuer dès le lendemain le scélérat qu'il a pris jusqu'ici pour son père adoptif, et toute sa famille avec lui.

ACTE V.

1° Dans une salle du Palais royal.

Wei Kien (1) un des ministres, représentant le Roi Taokong, monte avec ses gardes. Il expose que Tcheng Pou, l'Orphelin de Tchao a obtenu du roi l'ordre de venger sa famille contre le traître Tou-Ngan-Kou. Mais il va lui recommander d'agir avec

(2) valier est fort et magnifique; si le père est tendre, le fils est aimant et dévoué pour lui. Comment craindre maintenant que le roi soit en butte à des dangers qui affligeraient son cœur, ou que son ministre montre une lâcheté honteuse?
Julien p.91)

(1) Du Halde, ~~écrit~~ : Ouei Fong (T.III, p.457) où Ouei= Wei est exact.

douceur et adresse : une maladresse entraînerait de graves conséquences, vu que le traître est fort et puissant.

2) Dans un carrefour.

Tcheng Pou, à cheval et l'épée à la main, attend l'arrivée du scélérat. Il l'engagera dans un combat corps à corps et se vengera, dut-il y perdre la vie.

Tou-Ngan-Kou escorté de sa nombreuse garde, s'avance majestueusement. Il aperçoit son fils et l'appelle. Mais celui-ci, d'un ton enragé l'apostrophe et se nomme : "Je suis l'Orphelin de la maison de Tchao!" Interdit, et foudroyé, Tou-Ngan-Kou prend la fuite, mais il ne tarde pas à être rejoint.

Sur ces entrefaites, Tcheng-Yng accourt tout essoufflé : il craint qu'il n'arrive quelque accident à son jeune maître; mais celui-ci a déjà saisi le traître et l'a fait ligoter pour le faire juger par le Roi.

3) Dans une salle du Palais Royal.

Wei Kien, représentant le Roi, ayant appris le succès de l'Orphelin l'attend pour lui rendre justice. Bientôt Tcheng Pou arrive, suivi de Tcheng Yng, ainsi que de Tou-Ngan-Kou ligoté. Après un bref interrogatoire sommaire, le représentant royal condamne le scélérat au dernier supplice.

Voilà l'affaire des Tchao bien réglée. C'est Tcheng Yng qui ressent sa propre douleur. Il a sacrifié son fils, il n'a plus d'héritier. Mais Tcheng Pou le console et promet à son

bienfaiteur tout ce qui est en son pouvoir; il le traitera avec tous les égards dus à un père.

La-dessus, Wei Kien prononce l'ordonnance du roi : Tcheng ^{Pou} recouvre l'appellation de sa famille, il prend le nom de Tchao Ou, et hérite du poste, de la dignité et des domaines de son père. Tous ceux qui se sont sacrifiés pour les Tchao seront récompensés selon leur mérite et leur rang.

C'est la faveur, c'est la joie pour tous. L'orphelin par reconnaissance, promet au roi tout son dévouement :

"Je jure d'exposer ma vie sur le champ de bataille,
Et de forcer tous les rois voisins à venir se ranger
sous nos lois.
Les historiens se plairont à conserver nos noms dans
leurs annales,
Et pour les transmettre à la postérité entourés
d'une gloire qui ne s'éteindra pas".

§ 3. APPRECIATION DE L'ORPHELIN DE TCHAO.

I. Historicité et originalité du drame.

L'orphelin de Tchao, est essentiellement un drame d'action, un drame de mœurs. Il embrasse tous les faits rapportés dans l'histoire et que malheureusement l'auteur n'a pas su trier. Suivant l'ordre chronologique des événements, il se divise en trois parties de valeur inégale : le prologue qui rappelle les antécédents du drame, les trois premiers actes qui contiennent la persécution, et les deux derniers, qui représentent la vengeance.

Les péripéties historiques qui encombrant le prologue sont ennuyeuses car le monologue est d'une monotonie déconcertante.

L'auteur aurait mieux fait de les retrancher pour les mettre fragmentées dans la bouche de certains personnages, ce qui serait plus naturel plus dramatique et plus propre à faire éclater leurs sentiments de haine. De plus ce long monologue, peu nécessaire en soi, gâte une bonne partie du quatrième acte : l'explication des tableaux serait une heureuse invention, si elle n'était pas une simple répétition du prologue; elle servirait admirablement à résumer toute l'histoire des inimitiés des deux familles, à rattacher la vengeance à la persécution dont elle est séparée de vingt ans, et à ranimer l'action qui tend à languir.

La meilleure partie est formée par les trois premiers actes dont la source est une page de Sema Ts'ien. L'action y est bien développée, bien serrée; sauf certains défauts de détails, les traits héroïques sont vivement tracés : le crime poursuit, l'innocence fuit; tous les deux haletants, comme emportés dans un tourbillon. Chaque parole, chaque geste contribue à faire ressortir la situation tragique, et les figures des héros sont toutes animées, toutes vivantes. Ces trois actes forment un tout, simple, harmonieux et sublime. A eux seuls, ils constituent une belle tragédie.

Mais l'histoire a rapporté la vengeance; l'auteur suit fidèlement l'histoire. D'où les deux derniers actes. La vengeance chez les historiens, n'est point aussi dramatique que la persécution, Or le dramaturge manque de génie créateur, d'où l'in-

fériorité des derniers actes. Dans le quatrième, à part la scène de l'explication des tableaux qui est encore gâtée par le prologue, on ne trouve presque plus rien de beau.

Tcheng Yng n'a plus son caractère héroïque bien marqué comme dans les actes précédents. L'orphelin, dans la verdeur de ses vingt ans, aurait dû, en apprenant l'histoire tragique de son origine, manifester des sentiments bien plus fougueux : il aurait dû rugir. Le dernier acte, trahit la même faiblesse.

Nous savons que dans l'histoire, c'est le roi qui prend l'initiative de la vengeance sous l'impulsion de Han Kiué, et que l'Orphelin ne joue qu'un rôle passif. Notre auteur toujours obéissant à l'histoire, fait intervenir le représentant du roi, ce qui diminue beaucoup l'intérêt qu'on attache à Tcheng Yng et à l'Orphelin. Longtemps victimes du crime et enfin vengés ils n'expriment presque rien de leurs sentiments. Quant au traître, son rôle est tout à fait effacé. Dès qu'il rencontre l'Orphelin, il se résigne, lui l'orgueil personnifié, et devient un traître banal. Ainsi cette tragédie, si belle dans la première partie, finit de façon vulgaire.

Malgré la fidélité à serrer les faits historiques, l'auteur néanmoins apporte maintes modifications dont quelques-unes produisent les plus heureux effets.

D'abord une série de transformations sur le personnage Tou-Ngan-Kou. Dans l'histoire, c'est le roi Ling-Kong et non Tou-Ngan-Kou qui persécute Tchao Tuen et le contraint à l'exil. L'auteur met directement sur le dos du ministre tous les crimes dont il n'est en réalité que l'inspirateur. Le caractère

démoniaque du traître, est ainsi mieux accusé, ^{C'est} dans le même but que l'auteur fait de Tou-Ngan-Kou le seul précurseur des Tchao; car d'après l'histoire, les généraux se liguent tous ensemble contre les Tchao, ce sont eux qui se mettent à la poursuite de l'Orphelin, Tou Ngan-Kou n'est là que pour les exciter et les diriger; il ne paraît même pas dans la scène de la mort de Kong Suen. Bien mieux, à côté de ces transformations, l'auteur a créé l'ordre donné par Tou-Ngan-Kou de faire périr tous les enfants du royaume. Cette invention, outre qu'elle ajoute un trait de cruauté à la figure de Tou-Ngan-Kou, donne encore un second motif à l'acte héroïque de Tcheng Yng, de sacrifier son fils, ce qui rend à la fois ce sacrifice plus sublime et la dénonciation plus convaincante.

Une seconde série de modifications porte~~nt~~ sur les personnages du côté des Tchao. La princesse, mère de l'Orphelin, ne meurt point dans l'histoire. L'auteur la fait mourir par le suicide, dans une triple intention : créer une figure tragique et héroïque; montrer combien, sous ce traître puissant et irrévérencieux, on a de difficulté à se soustraire à sa persécution; engager Tcheng Yng au dévouement en l'assurant du secret. Le personnage Han Kiné est transformé dans le même but. D'après l'histoire, il ne joue qu'un rôle passif, sa figure pâlit auprès des autres héros. L'auteur en le faisant gardien du palais, le fait participer activement aux événements, et en le faisant mourir par le suicide, le rend aussi héroïque que Kong Suen et Tcheng-Yng. Quant à ces deux derniers personnages, leur condition sociale est modifiée. Kong Suen est

un protégé des Tchao et Tcheng Yng un de leurs amis. L'auteur représente le premier comme un ministre en retraite, un vieillard majestueux et imposant. Cette métamorphose introduit une belle figure et ajoute un trait d'insolence et de cruauté à la figure du traître, qui traité un vieux ministre comme la dernière des canailles. Kong Suen étant transformé, Tcheng Yng prend sa condition de protégé : il devient médecin de la maison de Tchao pour faciliter la conduite de l'action, car c'est en qualité de médecin qu'il a des entrées et sorties au Palais. L'histoire rapporte qu'il se suicide après la vengeance de l'orphelin. Cette mort, caractéristique de l'époque féodale, aura paru à l'auteur, bizarre et incompréhensible pour les spectateurs du 14^e siècle. Il en dispense le héros et lui impose, par contre, pour le rendre héroïque, le sacrifice de son fils. Enfin, une troisième série de changements, porte sur l'action. L'auteur a considérablement modifié l'ordre chronologique des événements. Dans l'histoire, l'inimitié de Tou-Ngan-Kou, et des Tchao commence sous le roi Ling Kong et finit au règne du roi Tsing Kong, en passant par le règne de Siang Kong; le massacre des Tchao et la persécution de l'Orphelin n'ont lieu que quelques années après la mort de Tchao Tuen. L'auteur masse sous le règne de Ling Kong tous les événements des quatre premiers actes c'est à dire depuis la persécution de Tchao Tuen jusqu'à la veille de la vengeance de l'Orphelin : la fuite de Tchao Tuen et le massacre des Tchao sont simultanés ou immédiatement consécutifs. Condenser les faits dans un petit espace de temps, c'est un souci commun à tous les artistes drama-

tiques, souci qui est à l'origine des trois unités du théâtre classique. Tsi-Kiun-Tsiang n'a fait qu'obéir à cette loi naturelle: ce qui nous étonne plutôt, c'est que pour le 5^e acte, séparé d'une seule nuit des événements de l'acte précédent, l'auteur transporte brusquement la scène sous le règne du roi Tao Kong. Or Tao Kong ne commence à régner que fort tard après les événements qui nous occupent. Cet anachronisme nous choque par son caprice illogique. Mais cet anachronisme est profondément significatif, il entre dans un autre domaine dont nous parlerons plus loin.

Les modifications les plus importantes apportées dans les faits historiques pour un motif littéraire ou moral, sont sans doute la remise de l'Orphelin par sa mère à Tcheng Yng, le sacrifice que fait celui-ci de son propre fils et l'adoption de l'Orphelin, par son persécuteur. Ces modifications augmentent si fortement l'intérêt de la pièce, que tous les auteurs chinois les conservent en traitant le même sujet et que Voltaire en profitera pour composer sa tragédie.

Dans l'histoire, seul le général Han Kiué est invité à conserver un héritier des Tchao; les autres héros semblent agir automatiquement, poussés par les seuls sentiments de reconnaissance et d'amitié qu'ils ont envers la maison persécutée. Cette spontanéité montre fort bien les caractères des hommes de la féodalité.

L'auteur, au lieu de conserver cette spontanéité, fait agir les héros sous l'impulsion de la pitié et de la sympathie. Tchao Chouo fait la recommandation à la princesse, et la princesse; dans une scène des plus touchantes, passe la recom-

mandation à Tcheng Yng, lui remet l'enfant et le conjure par la mort de le sauver. Dès lors, le cœur de Tcheng Yng s'enflamme, et le souffle de dévouement, comme un courant électrique, passe de Tcheng Yng à Han Kiué et à Kong Suen, et les pousse jusqu'au sacrifice le plus complet. Si les faits ainsi enchainés, perdent de leur historicité, la littérature y gagne en logique et la pièce est dramatique et en naturel.

Un autre trait de l'esprit féodal a été modifié dans les Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien, les héros remplacent l'Orphelin par un "enfant du peuple" un enfant quelconque; or à l'époque féodale la vie d'un enfant du peuple n'était rien auprès de celle d'un héritier de maison noble; Mais notre auteur, qui écrit pour un public du 13^e siècle et qui a peu de confiance dans le sens historique de ce public ~~se~~ remplace l'Orphelin par le fils même du héros. Tout en restant dans le cadre historique - car le droit paternel est aussi une caractéristique de la féodalité chinoise - il atténue par là, d'une part la barbarie du fait et d'autre part, il met en conflit chez Tcheng Yng, le sentiment du devoir et l'amour paternel! Le héros sera d'autant plus admirable qu'il résistera plus complètement à la voix de la nature. C'est un trait d'héroïsme à la cornélienne. La moitié de l'intérêt du drame réside dans ce sacrifice sublime; ce qu'il y a de meilleur chez Voltaire vient aussi de là,

quant à l'adoption de l'Orphelin par le persécuteur, l'auteur démontre par là combien sont inutiles les soucis des méchants pour prévenir les châtements de leurs crimes, combien la Provi-

est clairvoyante et forte à confondre les méchants : le persécuteur couve lui-même la semence de la vengeance. Cette invention ingénieuse, tout en intensifiant l'intérêt de la tragédie porte au plus haut degré la leçon morale.

Telles sont les principales modifications ou inventions de l'auteur. Malgré certains changements qui nuisent à l'historicité des événements, la pièce dans son ensemble offre un admirable tableau des moeurs de la féodalité.

A cette époque, l'empereur n'existait pour ainsi dire plus, les vassaux devenus autant de rois indépendants, n'ont plus d'autorité dans leurs royaumes. Il n'y a que les éléments bons ou mauvais, agglutinés les uns aux autres, partagés en camps opposés et déchainés en luttes au moindre choc. Le roi Ling Kong n'a qu'un nom dans la pièce, son royaume est gouverné par Tou Ngan-Kou qui, avide de pouvoir, commet des crimes de la dernière atrocité pour se débarrasser des Tchao et pour arracher l'herbe jusqu'à la moindre racicelle. Lorsque le camp opposé se forme et que les partisans de Tchao se lèvent, pas plus que leur ennemi ils ne reconnaissent l'autorité du roi; ils ne se confient qu'à leur ruse et à leur force, pour se soustraire à la persécution et poursuivre leur vengeance.

Les moeurs sont rudes, féroces, même de cette férocité de décadence, par laquelle Tou Ngan-Kou devient un fou furieux, et de cette autre férocité saine et fière qui reste humaine, qui se mêle de loyauté et de bonté naturelle et qui présage la grandeur de l'âge postérieur. La lutte est toujours sanglante, dans la persécution comme dans la vengeance. On massacre les

gens par des centaines, jusqu'aux parents du neuvième degré. Les héros sont impulsifs, violents, extrêmes, capables des crimes les plus noirs, comme des plus sublimes sacrifices. Tandis que Tou Ngan-Kou massacre ses ennemis tel un enfant qui agite son osselet, Han Kiué, Kong Suen, et même la princesse, se donnent la mort tels des guignols qui tombent sur la scène des marionnettes. Si la vie n'est rien, l'ambition et la haine la fidélité, le dévouement et l'honneur, sont tout. Et cette haine, et cet honneur sont d'un stoïcisme qui ~~ne~~ exclut tout sentiment contraire.

De même que Tou ~~fan~~Ngan kou consomme ses crimes sans le moindre remords, de même, Tcheng Yng en se décidant au plus déchirant des sacrifices ne montre pas la moindre hésitation, et il ~~dicte~~ sa douleur pendant vingt ans, sans pousser un soupir. Pour eux comme pour Alfred de Vigny ,

" Gémir, pleurer, prier, est également lâche,

Fais énergiquement la longue et lourde tâche...."

Cette rudesse, cette violence, de caractère, ce laconisme, ces contrastes d'atrocités et de sublimités sont bien d'une époque transitoire où le peuple chinois était encore à la première fougue de la jeunesse, ~~xx~~

Au point de vue de la ~~peinture~~ du passé, l'Orphelin de Tchao est vraiment un chef d'oeuvre.

2) Les actualités dans le drame.

Il n'est plus besoin de dire que l'oeuvre de Tsi Kiun

Tsiang a une portée tout à fait morale. Elle vise à inspirer au spectateur l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

A cet égard elle mérite d'être présentée par le P. Du Halde, comme le type du théâtre chinois.

Mais outre cette portée morale, outre les mœurs antiques qu'y trouvent représentées, nous croyons pouvoir découvrir dans la tragédie certaines actualités et une intention noble et secrète de l'auteur qui feront de la pièce, plus qu'une oeuvre historique et moralisante. N'oublions pas que Tsi Kuen-Tsiang est un écrivain d'une période où la Chine se trouvait subjuguée par les Tartares et où le peuple chinois était martyrisé par les Conquérants mongols. N'oublions pas non plus qu'il est d'origine de Pékin, ville prise par Tchengis-Kan en 1215 et qui a souffert des cruautés inouïes de la part du Tartare; et qu'il a été lui-même, pendant son enfance, témoin oculaire de ce désastre, et épave de ce naufrage public. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait animé son oeuvre d'un souffle patriotique et haineux contre la race des tyrans afin de pousser ses concitoyens à la restauration d'une dynastie chinoise. C'est un point qu'un examen attentif de la pièce révèle et qui n'a^{pas} été saisi jusqu'ici par la critique chinoise et encore moins par les traducteurs. Vu l'affinité qui existe entre la tragédie de Voltaire et celle de Tsi-Kuen-tsiang dans le domaine des idées patriotiques, nous tâcherons de mettre en évidence l'intention secrète de l'auteur chinois et nous verrons plus loin que l'auteur français doit à celui-ci plus qu'on ne pense.

La Chine jouit depuis la plus haute antiquité jusqu'au II^e siècle après Jésus-Christ d'une hégémonie incontestée et rarement interrompue dans l'Asie Orientale. Pendant cette longue période, les tartares n'avaient jamais pu renoncer sur tout le territoire chinois. Ils étaient tenus en respect soit par la force militaire des empereurs, soit par leur bonté civilisatrice. A l'époque féodale, ils faisaient bien quelques tentatives pour pénétrer en Chine et plusieurs fois ils y réussirent. Mais ils ne purent jamais s'y établir d'une façon définitive; et chaque fois qu'ils arrivaient, les vassaux puissants ne manquaient pas de les chasser. Souvent, désespérant de lutter contre les petits royaumes chinois, ils leur demandaient la paix et se résignaient à être leurs vassaux ou leurs auxiliaires. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, au temps de l'Orphelin de Tchao les Tartares occidentaux offrirent au Royaume Tsin un riche tribut et sollicitèrent son alliance. Wei Kien, collègue de l'Orphelin à la cour de Tao Kong, habile politique, fut chargé de négociations; il s'y prit si bien que les Tartares restèrent pendant de longues années les vassaux du royaume Tsin, et que le règne de Tao Kong, grâce à cette paix, marqua une période de grande prospérité pour ce royaume (VI^e siècle av. J.C.)

sous les dynasties des Ts'in (246-207 av. J.C.) et des Han (206 av. J.C. - 219 ap. J.) les tartares furent plusieurs fois chassés au delà des grands déserts. Ils se tinrent tranquilles jusqu'à la fin du III^e siècle. Au IV^e siècle les différentes races tartares firent irruption et ils troublèrent la paix pendant

135 ans (304-439). Mais ils n'eurent jamais qu'une domination partielle et passagère sur le territoire chinois; de plus, entrés en contact avec la civilisation chinoise, ils s'étaient chnoisisés, même avant leur établissement à l'intérieur de l'Empire. Après leur ruine, l'hégémonie de la Chine se raffermir de nouveau et dura du V^e siècle jusqu'à la fin du XI^e siècle. A partir du XII^e siècle, l'étoile de la Chine pâlit. Les empereurs chinois furent sans cesse harcelés par les Hia, et les Liao et les Kin, différentes races de Tartares. Les Kin firent prisonniers même deux empereurs chinois (1127). Dès lors la Cour impériale se vit obligée de reculer devant les envahisseurs, de se transporter successivement à Nankin, puis à Hantchou dans le Sud de la Chine. Les historiens disent de cette époque que "les empereurs étaient minés de tristesse et devant les dangers et les sujets couverts de honte".

Mais la chose changea encore une fois avec les Mongols. Ceux-ci à la différence des autres races tartares, ne s'étaient jamais mis en contact avec la civilisation chinoise jusqu'à leur établissement en Chine. Ils ne connaissaient que la force brutale : la conquête et le brigandage étaient leur unique métier. Après avoir détruit les autres races tartares, notamment les Hia (1227) et les Kin (1234) ils dirigèrent leurs attaques contre la cour chinoise, l'obligeant à des déplacements continuels et finirent par la renverser en 1279.

Pour conquérir la Chine, ils commettaient les crimes les plus atroces. Souvent des villes entières furent massacrées. A la cour de Gengis-Kan, on parlait même de tuer tous les chi-

nois pour convertir leurs champs en pâturages. Cette proposition fut rejetée, grâce à l'opposition énergique de Yelutsoutsai, ministre mongol. A mesure que les Mongols avançaient vers le sud, leur puissance augmentait et l'abus de leur pouvoir aussi : les simples fonctionnaires Mongols pouvaient de leur propre autorité mettre à mort des familles chinoises entières. A partir de 1276, l'année où l'empereur chinois Kong-ti fut fait captif, les favoris de Goubilei, tels que le prêtre bouddhiste Yanlien Tchengjou, le musulman Ahmed, avaient pour l'argent une soif insatiable, dépouillant les vivants comme les morts; ils firent ouvrir les tombeaux de la dynastie précédente pour y chercher des trésors cachés. Ainsi ce n'était plus seulement la tristesse et la honte, mais c'était la calamité inouïe, universelle.

Que fit-on alors à la cour impériale chinoise? On était découragé. Il était impossible de résister à la force brutale des Mongols. Vers 1276, certains ministres incapables de faire face à la situation critique, et ne pensant qu'à mettre en sûreté leur vie, démissionnèrent ou s'enfuirent secrètement de la Cour pour se retirer dans les montagnes. La reine régente fit afficher cet ordre dans la salle d'audience :

"Notre maison(1) qui règne en Chine depuis près de trois cents ans, n'a jamais manqué à ses devoirs vis-à-vis de vous, Messieurs les courtisans. Aujourd'hui que nous, l'Empereur mon fils et moi, nous avons le malheur de traverser une période des plus troublées et des plus périlleuses, personne d'entre vous

(1) C'est la Maison de Tchao (960-1276)

ne pense à sauver la patrie avec la moindre parole, et tous vous délibérez secrètement pour nous abandonner et pour vous enfuir successivement! Qu'aviez-vous promis de faire lorsque vous faisiez vos études sur les livres des sages? Et maintenant vous accomplissez de tels actes, les plus lâches et les plus honteux! De quel front vous présenterez-vous devant les hommes? Que direz-vous quand, morts, vous rencontrerez les mânes de nos pères? Sachez, Messieurs les ministres, que le ciel n'a pas encore condamné définitivement notre dynastie, et que la loi de l'Empire reste en pleine vigueur!....."

Mais cette ordonnance véhémement ne put arrêter la débâcle qui avait commencé.

Cependant il ne manquait pas de sujets fidèles qui se vouaient à la cause de la monarchie chinoise. En 1276, la poussée de l'armée mongole fut si formidable que la Reine -mère et l'Empereur Kong-ti son fils se rendirent au Tartare. Mais les deux autres jeunes princes, frères de l'Empereur, furent enlevés; Don les cacha sept jours sur une montagne; un mandarin les conduisit à Ouentscheou" (1) Ils furent successivement proclamés empereurs, d'abord l'ainé, âgé de neuf ans, puis en 1278 à la mort de celui-ci, le cadet âgé de huit ans. Tandis que les mongols poursuivaient les deux pauvres petits orphelins pour extirquer jusqu'aux plus petites racines de la famille impériale chinoise, les ministres les emportaient avec eux, fuyaient, résistaient, luttaient : ils montraient un dévouement exemplaire à leurs jeunes princes, accomplissant des

(1) Voir le P. Gaubil : Histoire des Gentchiscan, pp.175-176.

actes sublimes, jusqu'à ce que, enfin, en 1279, le dernier petit prince et les derniers ministres dévoués eussent péri sur la mer avec plus de cent mille sujets fidèles.

Telle est l'époque où vécut Tsi-Kiun-tsiang, tel est le moment où le drame fut écrit. Les victoires sanglantes des Mongols, les calamités sans précédentes de la Chine, les sacrifices sublimes des ministres chinois, tout aura un reflet fidèle dans cette oeuvre littéraire, et sous le couvert d'un fait historique, l'auteur exhalera ses sentiments patriotiques.

Le titre avant tout le prouve : l'Orphelin de la Maison de Tchao. Quels Tchao? N'est-ce pas la famille régnante que les Mongols venaient de détrôner? Car n'oublions pas que c'étaient les Tchao, descendants de l'Orphelin qui régnaient alors en Chine (960-1279) quel Orphelin? N'est-ce pas l'ancêtre de la famille régnante? n'est-ce pas aussi les derniers petits princes de cette famille que les Mongols persécutaient et que les Mandarins chinois défendaient? Dans la tragédie, il est continuellement question de cacher l'Orphelin "au fond des Montagnes" et de fait, dans l'histoire, on ne fit pas autrement en 1276 des deux petits princes malheureux.

Ecrire une pièce sur la Vengeance de l'Orphelin de la Maison de Tchao, pendant la persécution même de cette famille par les Mongols, c'est comme si on eut écrit la Vengeance de l'Orphelin de la Maison des Capétiens ou de la Maison des Bourbons lors de l'invasion anglaise, au XIV^e siècle, ou lors de la Grande Révolution. Puis, il faut comprendre combien en Chine, surtout avant la révolution de 1911, les membres d'une même

famille-souche sont solidaires les uns des autres. On ne peut parler du mal des ancêtres sans couvrir de honte leurs descendants, quelque éloignés qu'ils soient, ni raconter quelque exploit héroïque des premiers sans que les seconds s'en émeuvent et s'en glorifient. Représenter la persécution de l'ancêtre des Tchao c'est provoquer la sympathie pour ceux-ci, c'est exciter le dévouement, demander le sacrifice des sujets pour les Tchao régnants. Sié Fang-Te, fonctionnaire chinois *massacré* par les Mongols pour avoir gardé sa fidélité aux Tchao, écrivait avant de mourir :

"Jamais la Chine n'a été aussi pauvre en héros que de nos jours; jamais elle n'a été convertie de tant de honte. Il ne se trouve pas un homme digne d'être le moindre valet de... Tcheng-Yng et de Kong Suen."

Or Tcheng-Yng et Kong Suen, ce sont les deux principaux héros qui sauvèrent l'Orphelin de Tchao. Ils sont cités ici comme les modèles des serviteurs de la maison impériale exterminée. Soit que Sié Fang-Te, en écrivant cette lettre, s'inspirât de la tragédie de Tsi Kiun-Tsiang, soit que celui-ci subit l'influence de la parole du mandarin, soit encore, — ce qui est plus vraisemblable ^{que} — tous deux aient puisé dans l'histoire antique indépendamment l'un de l'autre, il faut en conclure que l'histoire de l'Orphelin de Tchao était bien vivante, au moins dans les milieux intellectuels, et que notre auteur en la mettant sur la scène, avait quelque intention d'attiser l'amour des sujets pour la famille impériale.

Si le titre de la pièce est plus en d'actualité, il s'en

trouve bien plus dans le texte. Dans son Tou Ngan-Kou, l'auteur a mis quelque chose du Tartare en général. Le Tou-Ngan-Kou historique est un simple ministre. C'est un ancien favori du roi, plus intrigant que puissant. L'histoire laisse entendre que sa haine contre les Tchao vient de la ^{très} grande sévérité de Tchao Tuen pour les mœurs du roi Ling Kong, qui'en favori il avait contribué à corrompre. Mais il n'a jamais osé tenir tête au grand ministre qui l'avait par ailleurs réprimandé, et ne fait tomber sa colère sur la maison ennemie qu'après sa mort; depuis plus il excite les généraux à la persécution au lieu de les y conduire en chef. Dans la tragédie, il agit bien autrement : c'est presque un roi, un véritable tyran. Il donne pour cause de sa haine la rivalité habituelle entre les mandarins d'armes et les mandarins de lettres, rivalité pour le pouvoir. Or, en Chine, qui dit armes et force brutale dit barbare; qui dit lettres et morale dit peuple chinois. Rivalité pour le pouvoir, lutte entre la force brutale et la morale, n'est-ce pas la lutte entre le Tartare et le Chinois pour l'Empire? Si l'auteur n'avait voulu symboliser par là le conflit politique de son temps, pourquoi aurait-il changé un fait historique qui est tout aussi dramatique? Et puis il faut remarquer que Tou-Ngan-Kou en ordonnant de faire périr tous les enfants du royaume, dépasse de beaucoup le simple pouvoir d'un Ministre. Ce doit être une allusion à la cruauté des Tartares qui voulaient massacrer tous les habitants de l'Empire, et qui dépeuplaient les villes entières capables de leur avoir résisté. L'histoire nous dit que Gengis-Kan,

levant le siège de Pékin en 1214, et étant sorti par KuYong-Koan (1) "fit mourir tous les jeunes enfants garçons ou filles, qu'il avait fait esclaves dans le Chantong, Honan, Petchéli, Chansi. Le nombre en était très grand" (2) L'analogie est frappante! Faut-il s'étonner que l'auteur qualifie de tyran, de "fléau du ciel pour l'humanité" nom démoniaque qui s'applique plutôt au Tartare qu'à un ministre chinois? C'est bien l'empereur Tartare qu'il invective, lorsqu'il dit :

Devant les Injustices, il a des yeux et il ne voit pas!

Devant les malédictions, il a des oreilles, et il n'entend pas!
C'est encore le même Tartare :

"....qui s'attire la haine de tout l'Empire;
qui soulève l'exécration du monde entier,
Et qui ne s'ébranle pas, éivré de sa puissance.

Plus que Gengis-Kan et sa race, les courtisans chinois trouvent leur compte dans la tragédie. C'est d'abord une série d'allusions à la lâcheté de certains ministres :

Le vieux Kong Suen, par exemple dit :

De quel front se présenterait-il devant les mânes de son bienfaiteur, celui qui ne répond pas au bienfait reçu?
Est-il brave celui qui recule devant le sacrifice exigé
par le devoir?

De même, le général Han Kiué, en exhortant Tcheng Yng à mourir pour les Tchao, lui dit :

Ne dit-on pas: "sujet fidèle ne craint pas la mort?"

Qui craint la mort, n'est pas sujet fidèle!

(1) Célèbre porte de la Grande Muraille.

(2) Le P. Gaubil : Histoire de Gentchiscan, p.21.

Or, dans la Tragédie, Kong Suen n'a pas reçu de bienfaits des Tchao, et Tcheng Yng ne craint pas la mort. Ces vers sont plutôt une interprétation de l'ordonnance de la Reine-Mère.

Ce sont autant d'invectives contre les Ministres lâches qui ne répondent pas aux bienfaits de la Maison impériale.

Le changement de la condition de Kong Suen est aussi fort significatif. Dans la tragédie, ~~il~~ donne pour raison de sa retraite la honte de rester à la Cour avec des lâches et des méchants. Or, du temps de l'auteur, il y eut plus d'un ministre que les lâches et les méchants obligèrent de démissionner. Ne sont-ce pas ces bons ministres que symbolise le vieux héros?

Enfin, d'une façon générale, les défenseurs zélés de l'Orphelin figurent les derniers serviteurs fidèles de la Maison Impériale. Prenons un exemple.

Lorsqu'en 1279, l'armée mongole profitant d'une violente tempête eut anéanti les troupes chinoises massées sur une petite île au Sud de la Chine, et que la famille impériale de Tchao eut été complètement détruite ~~avec~~ son dernier représentant, un enfant de neuf ans, Tchang Che-Kiai, seul général chinois survivant, s'écria devant les vagues furieuses qui allaient l'engloutir :

"O ciel ! tu vois ce que j'ai fait pour les Tchao ! C'est fini ! A la mort de notre dernier empereur, j'en ai mis un autre sur le trône. Voici que le nouvel empereur n'est plus !.... Si j'ai évité jusqu'ici la mort, c'est dans l'espoir de repousser l'ennemi et de rétablir sur le trône un autre héritier des Tchao. Ciel ! est-ce donc là ton arrêt, ce qui est arrivé devant mes yeux ?"

Le même sentiment héroïque, le même dévouement pour les Tchao, anime cette tirade désespérée et les paroles enflammées des héros de la tragédie. En les comparant, on ne sait vraiment si c'est ce général qui parle dans la tragédie ou si ce sont les Héros de la Tragédie qui parlent par la bouche de ce général. Il est impossible de ne pas voir dans la pièce quelque trace de ces déchirantes actualités.

Représenter les derniers serviteurs de la monarchie chinoise dans des figures héroïques et sympathiques, invectiver les courtisans lâches, symboliser la cruauté des tartares par une figure qui inspire de la haine, c'est une noble manifestation de patriotisme, manifestation rendue plus nette par ce fait que l'auteur associe l'intérêt du pays dans l'affaire de l'Orphelin. En effet, dans l'histoire, la persécution de l'Orphelin est affaire privée, le sort du royaume Tsin n'entre pas en jeu, quoique l'on soit à une période de cadence du royaume.

Dans la tragédie, au contraire, le sort du pays semble étroitement lié au sort de la maison de Tchao; il est continuellement question de la ruine du pays et de son relèvement futur. Dès les premiers vers, l'auteur évoque la grandeur passée de son pays et en déplore la décadence :

"De tous les royaumes de l'Empire agités par le tumulte des armées,
Aucun n'est plus puissant que Tsin."

Est-ce le Royaume Tsin? Est-ce l'Empire Chinois dont il est question ici? C'est l'un et l'autre tout à la fois. C'est Han Kiué qui parle, c'est l'auteur aussi. On pense à Abner qui déplore la "Grandeur terrassée des Hébreux" A mesure qu'on avance

dans la tragédie, ces allusions se multiplient, parfaitement enchaînées :

Pour relever le pays, il faut que les Tchao se rétablissent
il faut qu'un héritier de cette famille "reprenne les trois
armées du royaume."

"Puisque la maison de Tchao a connu une floraison millénaire,

Puisque le royaume Tsin est entouré de montagnes et de Fleu-
ves formant des remparts imprena-
bles

(Issu d'une telle maison, et né dans un tel royaume), il ne
manquera pas de déployer sa valeur brillante et de bien
diriger les armées.

Il s'imposera à tous les rois du monde et les fera pros-
terner à ses pieds....."

Et il souhaite que cet héritier de Tchao soit digne de l'amour
du peuple, sache mériter l'espoir que l'empire en désarroi
fonde en lui. Aussi, à la fin de la pièce, l'auteur fait-il
jurer le héros de donner la vie à la patrie, de l'exposer
sur le champ de bataille, afin que tous les rois voisins vien-
nent se ranger sous nos lois.

Ainsi, le tragédien commence par déplorer la ruine du pays
et achève en prédisant sa gloire future.

Cet ensemble permet d'expliquer l'anachronisme du X^e acte
à première vue illogique (1)

En réalité pour l'historien, le roi Tao Kong, n'a rien à voir
dans l'affaire de l'Orphelin, et l'auteur en faisant succéder
Tao Kong à Ling Kong, dans la seule nuit qui sépare l'Acte V
de l'acte IV a fait un anachronisme. Or le roi Tao Kong re-

(1) Voir ci-dessus, p. 59.

leva le Royaume Tsin et son ministre Wei Kien représentant royal dans la pièce s'est rendu célèbre par son action énergique contre les voisins tartares. En les faisant intervenir dans la vengeance de l'Orphelin, l'auteur reste fidèle à son idée politique. Il ne peut pas concevoir le rétablissement des Tchao sans le relèvement de la Chine, ni le relèvement de la Chine sans un bon roi et un ministre énergique. Ce symbolisme annonce le jour où les Tchao détrônés se vengeront sur les Mongols comme l'Orphelin sur son persécuteur et où la Chine recouvrera sa suprématie sur ses voisins grâce à des héros tels que Tao-Kong, Wei Kien et Tchao Ou.

Le dernier acte du drame est donc une vision, ^{ou} plutôt le prélude d'une vision, ^{ou} se cristallise le rêve d'un patriote. Ne pouvant rien contre la force brutale, l'artiste se console dans une fiction littéraire agréable à ses concitoyens. C'est la même consolation que Dante a cherchée dans certains passages de son oeuvre, c'est le même sentiment qui a poussé tant de poètes à prédire la grandeur de leur patrie. Mais, hélas! l'aide de la Muse devança de beaucoup celle du temps : La Chine dut attendre un long siècle pour réaliser le beau rêve.

§ 4. CRITIQUE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES.

L'Orphelin de Tchao fait partie du recueil intitulé Cent Pièces de Théâtre de la Dynastie des Yuan; elle y est classée la quatre-vingt-cinquième. Chef-d'oeuvre de son auteur, ce n'est

pas cependant la pièce qu'on admire le plus en Chine. Mais elle a deux avantages sur les autres pièces : 1° elle est exempte de tout amour léger et de toute rêverie toïste qui remplissent le théâtre chinois de l'époque ; 2° elle offre un tableau fidèle et intéressant des moeurs de la Chine féodale. Si l'on se rappelle que ce sont les missionnaires qui firent au XVII^e et au XVIII^e siècle connaître la Chine en Europe, on verra pourquoi cette pièce a eu la chance de représenter le théâtre chinois et de passer la première en Europe. Or raisonnablement un prêtre ne pouvait guère faire de meilleur choix.

Nous avons deux traductions françaises de l'Orphelin de Tchao : la première (1736) par le P. de Prémare et la seconde (1834) par Stanislas Julien. C'est évidemment par le P. de Prémare, comme la date l'indique, que Voltaire connut la pièce. Il en fut vraiment enthousiasmé. Il y reconnut un chef-d'oeuvre ; la plaçant bien au-dessus du théâtre français du moyen-âge il la compare "aux farces monstrueuses de Shakespeare et de Lope de Véga" (1) Mais du point de vue littéraire, il fit ses réserves. Tout en y admirant l'intérêt et la clarté la plus lumineuse, il regrette que "la pièce chinoise n'a d'autres beautés ; unité de temps et d'action, développement de sentiments, peinture des moeurs, éloquence, raison, passion tout lui manque".

On sait ce que valent ces reproches d'un auteur qui ne connaissait pas la langue chinoise et qui n'était pas libéré du préjugé des classiques du siècle précédent. Cependant, comme son appréciation est à moitié faussée par la traduction incom-

(1) Pour cette citation et celle qui suit, voir l'Epître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine.

plète du P. de Prémare, il faut en dire quelques mots.

Le P. de Prémare en traduisant la pièce chinoise n'avait en vue que de donner une idée de la moralité du théâtre chinois.

La preuve c'est qu'il a considérablement simplifié le texte; au lieu de traduire les chants, il met : "il chante"; au lieu de donner le titre complet du mandarinat qu'ont les personnages, il leur fait dire : "j'ai un tel mandarinat". Ces simplifications sont nombreuses et graves, et le traducteur n'avait pas l'intention de les cacher. C'est le P. du Halde (1) qui en insérant la tragédie dans la Description de la Chine, a eu le tort de la présenter comme "exactement traduite". Dès lors personne ne douta plus de l'exactitude du français. C'est à Stanislas Julien qui le premier remarqua que la traduction du P. Prémare ne donne qu'une idée fort imparfaite de l'original. Voici ce qu'il en dit :

"Dans ce drame, comme dans toutes les pièces du même recueil, (les cent pièces de théâtre des Yuan), le dialogue est entremêlé d'un grand nombre d'ariettes en vers qui se chantent avec accompagnement de musique, et qui sont souvent pleines d'élevation et de pathétique. Le R.P. Prémare qui ne paraît pas s'être livré à l'étude de la poésie chinoise, n'a pas traduit les passages en vers et à remplacer presque constamment ces morceaux qui occupent quelque fois la moitié d'une scène par les mots "il chante" (2) Julien est exact dans ces remar-

(1) Note sur du Halde.

(2) St. Julien : Tchao Chi Kou-Eul ou l'Orphelin de la Chine, avant-propos.

ques. Mais il est injuste vis à vis du P. Prémare et le supposant ignorer la poésie chinoise, et sa remarque est incomplète en passant sous silence le rôle important que jouent "les ariettes en vers" dans le théâtre chinois.

Le théâtre chinois des Yuan est, si l'on veut, une sorte de chante-fable dialogué et découpé en scènes. Mais les vers et la prose y sont bien plus étroitement liés et plus logiquement enchaînés. "Parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'âme, comme la joie, la douleur, la colère, le désespoir; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat chante, un autre qui s'anime à la vengeance, chante, un autre ^{qui} est prêt à se donner la mort, chante" (1) Une pièce de théâtre étant nécessairement composée des expositions des faits et des épanchements des sentiments, nos auteurs dramatiques ont trouvé plus naturel d'entremêler les vers et la prose suivant les mouvements de l'action dramatique et le rythme du cœur des personnages, au lieu de faire parler uniquement ceux-ci en prose ou en vers, comme dans le théâtre européen. Ainsi ce que nos dramatiques font en Chine depuis des siècles, c'est précisément ce que François Porché a proposé dans "La jeune fille aux joues roses" comme une innovation dans le théâtre français.

En outre, ces chants sont toujours accompagnés de musique et les airs sont depuis des siècles fixés quant au nombre et à l'ordre, d'une façon assez rigide pour chaque acte. Telle série d'airs convient à l'expression des sentiments héroïques,

(1) Th. Gauthier, Beaux et Camées : 1^{er} Art.

De Halde : Description de la Chine, T III, p. 420

telle autre à l'écoulement de la mélancolie, une troisième à l'épanchement de la tendresse, etc.... Le poète a le choix parmi les différentes séries, mais une fois le choix fait, il n'a plus le droit d'en changer les airs isolés. Il est donc toujours obligé de s'incliner devant la mesure musicale : il adapte la parole aux airs tout faits. Cette discipline entrave un peu sa liberté, mais

.....l'oeuvre sort plus belle

D'une forme au travail

Rebelle (1)

C'est généralement dans les vers que les auteurs montrent le mieux leur génie.

Ainsi les "ariettes en vers" dispersées dans le dialogue constituent la partie lyrique, l'essence du théâtre chinois. La prose n'y est quelquefois qu'à titre de commentaire; c'est le canevas sur lequel le poète fait des broderies. Par là on voit pourquoi la partie en vers est ~~long~~ à la fois mieux perfectionnée et plus naturelle que la partie en prose.

Les vers de l'Orphelin de Tchao sont, il est vrai, d'un auteur de second ordre; mais ils n'en constituent pas moins la fleur du drame. Les omettre, c'est priver la pièce de ses meilleures qualités artistiques. N'est-il pas naturel que Voltaire cherchant le lyrisme dans la traduction de Prémare, s'étonne de ne trouver dans la tragédie ni éloquence ni poésie?

Quant à la traduction de Stanislas Julien, laissant de côté la critique détaillée, nous reconnaissons que l'auteur a donné une traduction intégrale et a fourni les documents historiques

suivants

(1) Th/ Gauthier, Emaux et Camées, l'Art.

dont le drame est sorti. Admirens aussi son courage qui n'a pas reculé devant les difficultés de la langue poétique. En effet, "ces chants sont difficiles à entendre, surtout pour les européens, parce qu'ils sont remplis d'allusion, à des choses qui nous sont inconnues et de figures de langage dont nous avons de la peine à nous apercevoir" (1) Aussi la traduction de Julien est-elle entachée de contre-sens presque dans chaque ariette.

Cela 'est un axiome qu'une oeuvre littéraire ne se traduit pas. Une oeuvre littéraire chinoise se traduit encore moins. Toutefois si l'on demande de l'Orphelin de Tchao une traduction exacte et intégrale après de Prémare et après Julien, la tâche attend encore son ouvrier.

(1) Du Halde : Description de la Chine, t.III, p.421.

CHAPITRE II. GENÈSE DE LA TRAGÉDIE.

§ 1. Métamorphose du drame chinois.

Voltaire a dû connaître l'Orphelin de Tchao avant 1747 et probablement ^{donc} l'idée d'écrire une tragédie chinoise est aussi antérieure à cette année. Le recueil de Du Halde parut en 1735. Le drame chinois se trouve au tome III(1) immédiatement après quatre petits contes dont le dernier s'intitule Tchoang-Tse(2) Or dès 1747, Voltaire utilisa ce petit conte drôlatique pour composer le second chapitre (le nez) de Zadig (1747) En prenant connaissance du conte, il a dû parcourir en même temps le drame; et en fureteur qu'il était, ce chef-d'oeuvre lui aura inspiré quelque idée fertile dès la première lecture.

Du reste, l'Orphelin de Tchao, tel qu'il est dans Du Halde, est encore admirable, malgré la traduction tronquée qui l'a dépouillé de toute sa valeur poétique. Il reste beau par le fond. Il offrit au lecteur français du XVIII^e siècle non seulement cet exotisme qui commençait sa vogue, mais surtout un tableau de mœurs et de vertus qui constituait un contraste frappant avec les mœurs du temps. On sait bien de quel oeil

(1) Du Halde, Description de la Chine et de la Tartarie, T.III
417-460.

(2) Ibidem, 401-416.

Voltaire voyait la société de son siècle, avec quelle sévérité il ^{en}critiquait la corruption et la frivolité et combien il était férù de la Chine. Le drame chinois avec ses beautés mâles, excita donc naturellement son enthousiasme.

"Orphelin de Tchao est un monument précieux, déclare-t-il, qui sert ~~par~~ à plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire." (1)

Une oeuvre qui sert à faire connaître si bien l'esprit de la Chine, voilà ce qu'on ne doit pas laisser sans en profiter!

Il est possible que la première intention de Voltaire ait été d'adapter tout simplement le drame chinois et d'offrir d'après le modèle, un tableau de la morale chinoise. Mais les Tartares n'ont pas tardé à s'y mêler. Le poète savait parfaitement que la tragédie chinoise fut composée au XIV^e siècle, sous la dynastie même de Gengis-Kan (2) Par surcroît, en 1750, J.J.Rousseau fit une comparaison éloquante mais paradoxale des Chinois et des Tartares ou Scythes dans son Discours sur les Sciences et les Arts. Soit par la curiosité de connaître le milieu social du drame chinois, soit dans l'intention de réfuter le paradoxe du Genevois (3) soit encore par l'habitude qu'il avait de comparer les moeurs de différents peuples, Voltaire ^{se}dut amener à étudier les Tartares dans leurs rapports avec la Chine; et un ouvrage capital en cette matière qu'il ne pouvait négliger, c'est l'Histoire de Gentchiscan et de toute la Dynastie des Mongous,

(1) Epître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine.

(2) Epître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine.

(3) Voir pp 184-194

ses successeurs, du P. Gaubil (1) Or, qu'a-t-il trouvé dans cette histoire? Il y est rapporté que le Conquérant Tartare dépeupla la moitié de la Chine, qu'il fit périr des milliers de jeunes enfants et qu'il commit tous les crimes dont le plus grand est de détruire les familles royales et de couper la trame de la génération (2) ; il y est encore raconté que Goubilei, son petit-fils, poursuivit et extermina sans pitié les deux orphelins royaux de la maison de Tchao qu'avaient défendus vainement les ministres Chinois avec un courage peu commun. C'est donc la même lutte tragique que celle qui se déroule dans le drame chinois! Remarquons que Voltaire ignorait que l'Orphelin de Tchao suppose un fond historique du VI^e siècle av. J.C. Pour lui, tout dans le drame n'était que l'invention de Tsi-Kiun-tsiang et les actualités de son époque. Felix culpa! il va mettre Gengis à la place de Tou Ngan Kou, il va substituer à l'affaire privée une affaire politique et nationale; et un mot, il va représenter directement ce que le poète chinois a représenté par symbole et faire ce que celui-ci aurait fait dans des circonstances plus favorables. Heureuse correspondance qu'un examen superficiel n'aurait jamais fait soupçonner!

Conquête des Tartares et résistance héroïque des Chinois, avec un orphelin comme centre de l'action, tel devait être, à un moment donné, le projet de la tragédie. Comme on le voit il n'était point éloigné du drame de Tsi-Kiun-tsiang. Voltaire voulait même mettre Confucius sur la scène pour mieux représenter la morale chinoise. Il voulait étonner et confondre un Tartare par l'ex-

(1) Ouvrage publié en 1739. Voltaire en a largement profité dans son Dictionnaire sur les Mœurs. Chap. IX, de l'Orient et de Gengis-Kan.

(2) Gaubil, p. 51.

position de la doctrine aussi simple qu'admirable de cet ancien législateur. Comme il était impossible de faire paraître le sage du temps de Gengis-Kan, il voulait alors représenter Zanti comme un de ses descendants et de faire parler Confucius en lui (1)

Mais la critique de ses amis lui fit changer d'idée :
On me fit craindre, dit-il, le ridicule que le parterre de Paris attache presque toujours aux choses extraordinaires, et surtout à la sagesse. Je me privai de cette source de vraies beautés dans une pièce qui, étant pleine de morale et dénuée de galanterie, courait grand risque de déplaire à ma nation. (2)

Dès lors, il s'écarta de son premier projet, et introduisit dans la pièce toute une histoire d'amour que l'acteur chinois n'avait point rêvée.

Cette pirouette dut être faite au moment même où il mit son projet en exécution, car, en 1753, lorsqu'il racontait à d'Argental comment il avait été amené à écrire l'Orphelin de la Chine, il l'annonçait comme une pièce nouvelle toutepleine d'amour(3) Toutefois, le premier brouillon fait au printemps de 1755 ne comportait que trois actes, et il est à supposer que la galanterie n'y avait pas encore une part prédominante.

(1) Lettre à Bertrand, 30 sept. 1755 (Ed. Beuchot, T.LVI, p.763.

(2) Ibidem.

(3) L'Electeur Palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces, écrivit-il, à d'Argental. Cela a ranimé ma vieille verve, et je me suis mis, tout mourant que je suis à dessiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. (Lettre à D'Argental, 10 aout 1753 (Id.p.342/)

Mais D'Argental l'engagea à refaire la pièce en cinq actes(1)
Plus il y travaillait, plus il se complaisait à développer
l'amour. L'amour fournit plus au théâtre que la vengeance et
l'ambition, dit-il, parce que celles-ci sont privées d'une in-
finité de délicatesses et de raffinements que l'amour seul
a en partage. Il réussit mieux sur le théâtre que les autres
passions parce qu'il y a plus d'amour au monde que de vengeance
et d'ambition (2)

Voilà comment l'Orphelin de la Chine, partant de l'Orphe-
lin de Tchao, est devenu d'évolution en évolution tel qu'il
est aujourd'hui.

§ 3. Persécution et défense de l'Orphelin -- trame princi- pale de la tragédie.

Malgré toutes les métamorphoses qu'elle a subies, l'histoire
de l'Orphelin reste toujours la trame principale de la tragé-
die. Avec le titre, Voltaire a emprunté à Tsi Kiun-Tsiang,
jusqu'à dans certains des moindres détails. Dans la pièce
française comme dans la pièce chinoise, il s'agit de deux camps
opposés : le bien et le mal dans celle-ci, le civilisé et le
barbare dans la première. Dans toutes les deux, c'est une lutte
acharnée entre vertu et le crime, l'objet de la poursuite et
de la défense est toujours un pauvre orphelin qui pourrait dire

(1) Lettres au même, 3 août, 27 août, 8 sept. 1754; 6 juillet
1755. id. pp. 484, 493, 498, 664)

(2) Document inédit, cité par L. Ferrey et C. Maugras dans
La Vie intime de Voltaire aux Delices. p. 62.

comme Joas dans Athalie, recueilli :

Parmi les loups cruels prêts à me dévorer (1)

Les deux tragédies commencent par le même massacre de la famille de l'Orphelin, quoiqu'une différence de situation entraîne une différence de nuance dans le motif. Tout comme Tou Ngan-Kou, dans la crainte que l'Orphelin de Tchao ne devînt pour lui un véritable ennemi, cherche à s'en débarrasser à tout prix, Gengis voit dans le prince chinois :

Le dernier rejeton d'une race ennemie (Orphelin de la Chine
III,2)

et

..... la fatale semence

des complots éternels et des rebellions (Id. II, 5.)

dont il faut se débarrasser.

La même persécution impitoyable provoque la même réaction héroïque. L'innocence a pour défenseur dans le drame Chinois Tcheng-Yng et ses amis, Zanti et sa femme dans le drame français; tous sont poussés au plus sublime sacrifice par les sentiments de pitié. Chez Tsi-Kiun-Tsiang, c'est la mère qui remet l'enfant à Tcheng Yng.

"Si vous sauvez mon fils notre maison aura en lui un héritier (elle se met à genoux) Tcheng-Yng ayez compassion de moi : les trois sents personnes que Tou-Ngan-Kou a fait massacrer sont renfermés dans cet orphelin... Tcheng Yng, écoutez-moi et voyez mes larmes" (2) Et Tcheng Yng en est touché.

La mère et l'enfant étaient sans secours, dit-il plus tard

(1) Racine, Athalie, acte II, sc. 7, vers 632.

(2) L'Orphelin de Tchao, acte I, sc. 4 (Du Halde T. III, p. 423)

à Han-Kiué qui l'arrête; la Princesse m'a confié son fils; je vous ai trouvé, seigneur, et j'ai espéré que vous ne me blâmeriez pas. Quoi! Voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejeton et éteindre sans ressource sa famille"! (1).

Chez Voltaire, c'est le père qui fait la recommandation à Zamti et le prince ne tient pas un autre langage que la princesse :

"ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;

Il m'appelle, il me dit.....

.....

Conserve au moins le jour au dernier de mes fils"

Jugez si mes serments et mon coeur l'ont promis...(Orph.I,2)

Zamti, c'est donc laissé entraîner ainsi que Tcheng Yng par l'élan ~~vigoureux~~ généreux de son coeur : Lorsque sa femme se désespère de sauver l'Orphelin, il s'écrie comme Tcheng Yng :

Ah! Ciel ! Eh quoi! Vous voudriez

Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés (id.I,5)

A la différence de Tsi-Kiun-Tsiang Voltaire suppose que lors du désastre de sa famille l'Orphelin est déjà chez son nourricier et défenseur, ce qui dispense celui-ci de le dérober du palais et de le porter en fuyant d'un endroit à l'autre, supprimant ainsi la moitié du premier acte du drame chinois, c'est à dire la scène qui se passe entre le sauveur de l'enfant et le gardien du palais. Cette petite invention était exigée par l'unité de lieu.

Mais l'aboutissement de l'action est toujours la même. Avec

(1) Ibidem. I,6 (Du Halde T.III, p.432)

le cernement de la maison de Zamti, l'analogie des deux drames se rétablit. De même que Tou-Ngan-Kou va avec ses soldats réclamer l'Orphelin de Tchao dans le Village de la Paix, de même Gengis fait observer l'habitation du ministre, y envoie d'abord ses lieutenants, puis s'y rend lui-même, pour se faire remettre l'enfant. Le ton impérieux et barbare des conquérants chez Voltaire équivaut au ton insolent du scélérat dans le drame chinois.

Les points relevés ne sont en réalité que des lieux communs littéraires. C'est sur le même schéma par exemple que se déroule l'action d'Athalie. Ce que Voltaire doit vraiment au drame chinois, ce qu'il ne trouve pas ailleurs, c'est la figure de Zamti avec d'autres petits détails. Zamti qui incarne toutes les vertus chinoises, est en quelque sorte la synthèse des héros de l'Orphelin de Tchao. Tcheng Yng; Han-Kiné, et Kong-Suen ont un trait commun exprimé dans ce vers :

..... sujet fidèle ne craint pas la mort

Et Zamti aussi est un sujet fidèle, il ne craint pas la mort non plus :

Le brave la défie et marche audevant d'elle,

Le sage qui l'attend la reçoit sans regrets (Orph.I,5)
dit-il. Il marche au devant de la mort comme Tcheng Yng; il l'attend et la reçoit sans regrets comme Kong-Suen : il est à la fois brave et sage.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche,

D'un oeil d'indifférence, il a vu le supplice (id.III,3)

Voilà comment le chinois agit devant le tartare : Zamti affronte Gengis-Kan comme Kong Sien brave Tou-Ngan-Kou.

Tandis que dans le drame chinois les sacrifices de la vie et du fils sont partagés entre Kong-Suen et Tcheng Yng, Zamti les assume tous deux. Tout en consentant à mourir comme Kong-Suen, - car il accepte la mort par avance dans la décision de sauver l'orphelin, - il se propose encore comme Tcheng Yng de remplacer le fils de son maître par son propre enfant, et c'est aussi "son fils unique" qu'il sacrifie. Il est vrai qu'en donnant libre cours à son amour, il paraît plus humain, et plus moderne que Tcheng Yng. Toutefois celui-ci n'est point inaccessible au sentiment naturel : s'il a accepté le terrible sacrifice en faisant taire le sang, il se montre "saisi de douleur" quand il faut l'accomplir. La seule différence qu'on puisse établir entre les deux personnages, c'est que, l'un plus laconique, exprime son désespoir par des gestes, tandis que l'autre plus expansif émet ses sentiments par la parole. On pourrait dire que toutes les tirades sentimentales de Zamti se trouvent déjà renfermées en germe dans ces quelques mots de l'auteur chinois : Il cache ses larmes!(1)

Ce geste navrant de Tcheng Yng équivaut exactement au cri déchirant de Zamti : Malheureux père ! Car l'un et l'autre voient périr un petit être qui est sa chair et ses os, selon l'expression de Kong-Suen, sans qu'ils osent exprimer le moindre désespoir; or une douleur refoulée est la pire douleur des humains.

A partir de cette scène pathétique, l'action des deux drames

(1) Lorsque Tou-Ngan-Kou poignarde le faux Orphelin, c'est à dire le fils de Tcheng Yng, il est mis entre parenthèses : Tcheng Yng est saisi de douleur et plus loin, Tcheng Yng cache ses larmes - l'Orphelin de Tchao, acte III

suivra deux voies différentes. Tandis que dans le drame chinois le sacrifice de Tcheng Yng est consommé et que l'auteur prépare par là la vengeance de l'orphelin, dans le drame français le sacrifice, décidé par Zanti, est toujours tenu en suspens et les deux parties ennemies finissent par se réconcilier. Ici se marque l'originalité de Voltaire. Mais avant cette divergence, il a déjà puisé chez Tsi Kiun-Tiang la substance et la principale beauté de sa tragédie.

Nous ferons remarquer dès maintenant que Voltaire a profité de plusieurs autres ouvrages qui sont contribué à modifier le caractère de l'histoire et la qualité des personnages. Nous citerons entre autres la Conquête de la Chine par les Tartares Mantcheoux de ⁽¹⁾Vojeu de Brunem et les Fastes de la Monarchie Chinoise de Du Halde.

Dans ce dernier ouvrage on trouve le récit d'une révolution chinoise arrivée en 842 av. J.Ch. Le peuple soulevé chassa l'empereur Livang et massacra toute sa famille.

Il n'y eut que le plus jeune de ces enfants qui fut épargné parce que Tchao Kong l'avait fait emporter secrètement dans sa maison, pour le dérober à la vengeance de ces mutins. La précaution eut été inutile si la fidélité de ce ministre ne lui eût pas suggéré un expédient qui est sans exemple pour conserver le précieux reste de la famille Impériale.

Le peuple étant averti qu'un fils de l'empereur avait échappé à sa fureur et qu'il était caché chez Tchao-Kong, assiégea aussitôt la maison de ce ministre, demandant avec menace le

(1) Voir ci-après PP 118-121

jeune Prince, il se disposait déjà à y entrer par force.

Le Parti qui prit Tchao Kong, après avoir souffert un rude combat que lui livraient tour à tour et la fidélité et la tendresse paternelle, fut de livrer son propre fils à la place du prince. Ces furieux l'égorgeaient sur le camp à ses yeux(1)

De Cette page de DU Halde, l'abbé Pietro Metastasio, le célèbre Poeta Gerareo de la Cour Viennoise tira son mélodrame l'Eroe Cinese (2) représenté en 1752. Voltaire dut connaître cette pièce, puisqu'il en parle dans l'épître dédicatoire. Quoiqu'il déclare que sa pièce est tout un autre sujet (3) il est impossible qu'il n'ait puisé quelques données dans ce passage de DU Halde sous l'impulsion du célèbre auteur Italien. Dans l'Orphelin de la Chine comme dans les fastes de la Monarchie chinoise, il s'agit d'un petit prince seul survivant de la famille Impériale et d'un ministre fidèle qui, avant de se décider au sacrifice de son fils, souffre un rude combat ~~bxt~~ que lui livraient tour à tour et la fidélité et la tendresse paternelle. En outre le peuple averti sans aucune dénonciation qu'un fils de l'empereur est caché chez le ministre, l'y pour suit avec menace, comme les tartares font dans la tragédie de Voltaire. Ce sont là autant de données qu'on ne trouve pas dans le drame chinois.

(1) Du Halde, Fastes de la Monarchie chinoise (Description de la Chine t.I, p. 317)

(2) Opere del Signor Abate Pietro Metastasio, in Parigi 1780, VII : l'Eroe Cinese. Voir surtout l'Argomento 2985. Tchao Kong X est désigné sous le nom de l'Antico Léango.

(3) Le célèbre Abbé Métastasio a pris ^{pour} sujet d'un de ses poèmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est à dire un orphelin échappé au carnage de sa maison et il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait 900 ans avant notre ère. La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre

Quant à l'ouvrage de Voyeu de Brunen, Voltaire en tire la scène où l'empereur recommande son fils à ses ministres, avant de mourir, Comme cet emprunt modifie la physionomie de toute la pièce, nous en parlerons lorsque nous étudierons le cadre de l'action dramatique.

§ 3. Conquête et amour de Gengis-Kan.

Trame subsidiaire.

Gengis -Kan le conquérant tartare était célèbre en Europe dès les premières années du XVIII^e siècle. En 1710 une excellente biographie savante et détaillée du héros asiatique fut publiée par Pétis de la Croix (1) et le grand destructeur des hommes et des villes y est qualifié de grand législateur, de grand général et de grand politique. Cinq ans plus tard, la vie de l'étrange personnage fut dramatisée par un anonyme (2) qui en fit un héros légendaire, vieillard vaillant et amoureux. En 1739, le Père Gaubil publia par surcroît une traduction de l'histoire chinoise du tartare, qui n'est pas aussi détaillée que la première ni aussi poétique que la seconde, mais qui par la simplicité inspire plus de crédit. Ces trois ouvrages publiés coup sujet. J'en ai choisi un tout différent des deux autres et qui leur ressemble que par le nom. "Voltaire, épître dédicatoire de l'Orphelin de la Chine.

- (1) Pétis de la Croix, Histoire du Grand Genghis Kan, Paris 1710.
(2) Anonyme, Nouvelle histoire de Gengis Kan, conquérant de l'Asie, Paris 1715.

sur coup, contribèrent considérablement à la popularité de Gengis. Voltaire avait un faible pour les conquérants.- surtout pour les conquérants exotiques, russes, suédois, voire même péruvien; il détestait pour le théâtre le demi-tyran, qui, dit-il est indigne d'être regardé. Gengis n'était pas tyran à demi, que certes! Par ses qualités comme par ses défauts, il convient très bien à forcer l'admiration du public. Il est donc naturel que Voltaire s'en empara pour représenter la race des Barbares, et que, au lieu d'en faire un simple persécuteur dans la trame de l'Orphelin, il étala toute la vie de l'étrange héros, tant légendaire qu'historique, pour en faire une trame à part.

1. Gengis-Kan conquérant.

Gengis-Kan naquit en 1154, dans une des tribus nomades et guerrières de la Mongolie. Il s'appela d'abord Temügin; et ce nom qui est celui d'un Can voisin que son père Pisouca avait vaincu avant sa naissance, lui fut donné pour éterniser le souvenir de cette victoire" (1) On le maria à treize ans avec la Princesse du Can de Naïmans; son père, vexé par l'empereur Mongol(2) espérait, grâce à cette alliance, amener le Can puissant à attaquer l'ennemi commun. Mais Pisouca mourut peu après. Comme il avait fait la guerre aux peuples de Tanjout, de Merkit et à plusieurs autres tribus de la branche de Niron ses parents, et qu'il les avaient obligés à le reconnaître pour leur souverain, toutes ces nations se révoltèrent. Les Cans de Tan-

(1) Pétis de la Croix p.16.

(2) C'est le père de celui que Pétis de la Croix appelle Altoucan, roy du cara catay?

jout et de Merkit, Gemonca, cousin du prince Temugin, ainsi que quelques commandants d'autres tributs que Pisouca avait assujéties, se liguèrent ensemble, et vinrent attaquer Temugin qui malgré sa grande jeunesse leva courageusement le Tonghe, animé par l'exemple de sa mère, qui, se montrant digne femme de Pisouca, excitait ses sujets à se défendre, il se mit à la tête des troupes. Ils marchèrent aux ennemis et combattirent d'abord heureusement; mais la fortune leur devint contraire dans la suite, ils furent battus et Temugin tomba même plus d'une fois entre les mains de ses ennemis. Il eut néanmoins toujours l'adresse de se sauver (1)

Cette naissance parmi les guerres clandestines, cette jeunesse orageuse, Voltaire l'a sommairement rappelée dans sa tragédie :

Sais-tu que...K.....

Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ses déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un asile.

Son nom est Temugin.....(Orph. I,1)

L'auteur s'écarte de l'histoire. Le petit Temugin persécuté il est vrai demanda un asile à la cour d'un roi voisin; or ce ne fut pas à la cour de Pékin, mais à celle d'Ounghéan, roy

puissant du Caracoram. Ce roi qui avait reçu quelque bienfait de son père, lui ouvrit des bras presque paternels et le jeune fugitif jouit d'un bonheur un peu effeminé. Il épousa la fille du Cany, devint le confident de son beau-père et fut comblé d'honneurs.

"Mon bonheur m'eut perdu.....(id.II,6)

comme le lui fait dire Voltaire, car si un revers de la fortune ne l'eut arraché de son lit de roses, Gengis n'eût jamais été que le petit Temugin. Heureusement pour lui, l'hospitalité du roi fut brève; la faveur dont il jouit fit des jaloux, et le petit vagabond ne tarda pas à être chassé de la cour. En perdant le bonheur, le guerrier se retrouva. Il réunit une armée contre ses persécuteurs ligüés, et le premier royaume qu'il détruisit fut celui de son beau-père. Dès lors, avec sa carrière de conquérant aventureux, sa vie ne fut plus qu'une longue guerre. Après avoir établi sa capitale à Caracoran, il anéantit ou soumit tous les petits royaumes voisins de la Tartarie. Puis il tourna son armée contre Caratatay, la Chine du Nord, alors dominée par les Kin, et dévasta tout ce vaste territoire. Ensuite, il médita sa conquête vers l'Occident.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux

Aux lieux où le soleil renaît au sein des eaux

(à un des suivants)

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,

Soyez de mes décrets le fidèle interprète,

Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils

Des murs de Samarcande aux bords du Tanais (II.5)

Ces ordres que Voltaire lui fait distribuer à ses lieutenants

sont conformes à la vérité historique, à cela près que son expédition au lieux où le soleil renaît du sein des eaux, -le Japon - ne fut entreprise que cinquante ans après sa mort, par Goubilzi, un de ses petit-fils, et que l'Inde ne lui fut soumise que longtemps après la prise de Pékin. Parti de la Chine en 1217 avec ses quatre fils et ses nombreux lieutenants il détrôna Mehemed le roi du Carisme (1217-20) sa mère Turcam-Catem (1221) et son fils Gelaleddin (1221-22), détruisit une centaine de villes, soumit toute l'Asie depuis la Russie jusqu'aux Indes et depuis la Chine et la Corée jusqu'au-delà du fleuve Tanaïs, qui séparait l'Asie de l'Europe. Il devint ainsi le roi des rois,

Dont le nom seul impose au reste des vivants! (Orph.I,1)
et ses

.....affreux exploits

Font un vaste tombeau de la superbe Asie (Ibidem).

II. Gengis-Kan amoureux.

La vie de Gengis-Kan est un tissu de grandes actions où on ne découvre rien de galant. Avec l'amour, nous entrons dans sa vie légendaire. Ce cœur altier et rude, toujours occupé de grands projets et de conquêtes n'a peut-être jamais donné prise à l'amour; en tout cas l'affection n'est point un de ses traits saillants. Si les littérateurs le font roucouler comme une colombe; c'est que le goût du peuple veut que la valeur du

bras s'unisse à la tendresse du coeur, et qu'un grand guerrier soit un grand amoureux. C'est ainsi que le Roland des Chansons de Geste est devenu le Roland Furieux chez l'Arioste; c'est ainsi que l'auteur de la "Nouvelle Histoire de Gengis-Kan" orne le conquérant asiatique des traits de galanterie (1)

D'après M. V. Pinot, dans "Les Sources de l'Orphelin de la Chine" (2) Voltaire aurait puisé cet amour du conquérant dans la Nouvelle histoire de Gengis-Kan, parce que celle-ci contient un épisode de la princesse Daraïde. Nous pensons que toute la trame amoureuse est tirée d'une page de Pétis de la Croix. D'après cet auteur, Gengis a eu une aventure amoureuse dans sa jeunesse. Lorsqu'il était à la cour de Caracoram, la Princesse Ouisoulongine, fille du roy, charmée de la valeur de Temugin prit de l'amitié pour lui et méprisa la recherche de Gemouca, Can de la tribut de Jagerat qui la faisait demander avec beaucoup d'instance. Oumgcan la donna au prince Mongol et le mariage se fit avec autant de pompes que si c'eût été celui du Grand Can même. Gemouca ne le vit pas tranquillement. Il aimait la Princesse; on la lui avoir refusée. Son amour et et son honneur offensés lui inspirèrent le dessein de se venger premièrement de son rival et ensuite du roi des Keraïtes"(3)

(1) Si dans le cours de la narration il m'est échappé quelques traits de galanterie, ne vous en prenez pas qu'à mon sexe qui naturellement cherche à plaire et tâchez comme moi de faire tourner au profit de la vertu des sentiments qui souvent lui paraissent opposés" - Anonyme : Nouvelle Histoire de Gengis-Kan, Avertissement, p. III.

(2) Revue d'Histoire littéraire de la France 1907.

(3) Pétis de la Croix pp. 37-38?

La Princesse Ouioulongine, c'est Idamé jeune fille dans la tragédie. De même que la fille du roi, charmée de la valeur de Temugin, prit de l'amitié pour lui, de même Idamé a jadis regardé le petit vagabond d'un oeil amoureux.

..... son superbe courage,

Sa future grandeur brillait sur son visage,

Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui,

Et lorsque^d la cour il mendiait l'appui,

Inconnu; fugitif, il ne parlait qu'en maître

Il m'aimait et mon coeur s'en applaudit peut-être.

(Orph. I,1.

Gemouca, le Can de Jagerat, qui venge son amour et son honneur offensés, c'est Temugin lui-même dans la tragédie. Car Voltaire a renversé le rôle des deux rivaux : tandis que dans l'histoire il est heureux dans l'amour, on lui refuse dans la tragédie la main qu'il a demandée avec tant d'insistance. Ce refus, heureux pour le tartare

..... a produit les malheurs de la terre
(id. I,1)
dit Idamé, et Gengis s'en réjouit.

Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;

.....

Mon bonheur m'eut perdu; mon âme toute entière

Se doit aux grands objets de ma vaste carrière
(id.II,7)

Si Voltaire fait dérouler toute la scène à la cour du roi de la Chine, ce n'est pas sans quelque fondement historique:

"Les mongous(1) étaient tributaires des Kin : ils ~~se~~ l'étaient auparavant des Empereurs de Liao (2). Quelques temps avant que les Tartares et autres essent reconnu pour souverain Gentchiscan, l'Empereur des Kin appelé Tai-Ho avait envoyé Yong-Tsi, Prince de son sang à la ville de Tsing-Theou pour recevoir des Tartares le tribut annuel. Yongtsi parut faire peu de cas de Temugin et il voulait qu'on cherchât un prétexte pour le faire mourir. Tai-Ho rejetta cette proposition. Temugin fut instruit de tout et résolut de se venger.(3) De 1213 à 1215 il réitéra des attaques de Pékin, capitale des Kin, détruisa 90 villes de ce royaume et força l'Empereur Tartare de Kin de lui donner en mariage la fille de son ancien ennemi Yong tsi(4)

Temugin avait donc été méprisé par la cour de Pékin. C'est en vengeance son affront qu'il attaqua les Kin, et comme résultat il obtint en mariage la princesse chinoise , fille de son ennemi (alors décédé) Voilà ce qui a amené Voltaire à greffer cette page de Gaubil sur le récit de Pétis de La Croix
Tout s'explique maintenant :

..... Eh bien! pourrais tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce Palais, cette superbe ville
Où caché dans la foule et cherchant un asile,
J'essayai les mépris qu'à l'abri du danger

- (1) Mongous, appellation chinoise des Mongols.
(2) Les Kin (Hordes d'Or) et les Liao, deux races tartares, alors maîtresses de la Chine du Nord.
(3) Gaubil p.13.
(4) Voir Gaubil, pp.21-28 ; et Pétis de La Croix, pp.127-129.

L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger;
On dédaignait un Scythe et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage;
Une femme ici même a refusé la main,

Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain (id.II.6)
C'est donc de la fusion des deux épisodes qu'est sorti l'
amour du conquérant .

Quant à son état d'âme dans cet amour, l'auteur doit quelque chose à la Nouvelle Histoire de Gengis Kan. En effet dans cette histoire moitié sérieuse, moitié romanesque, ~~il~~ trouve l'aventure légendaire de l'amour de Gengis-Kan pour la Princesse Daraïde. Tuli, fils de Gengis conclut une trêve avec le Kan du Château fort qu'il avait longtemps assiégé sans résultat. En rendant visite au seigneur barbare, le jeune homme fit connaissance avec sa fille, la plus belle Princesse du monde; et il en devint éperdument amoureux. Il revint au camp de son père et celui-ci se fit amener le Seigneur et sa fille. Mais par une tournure brusque qui déconcerta tout le monde, le conquérant fit saisir ses deux hôtes et fit préparer l'échafaud. Le père et la fille s'apprêtaient déjà ~~à~~ mourir et tout semblait irremédiablement décidé. Or la princesse demanda à faire une prière à Dieu avant de mourir; Gengis~~kan~~ lui accorda cette faveur, et s'approcha par curiosité pour la voir prier. Il vit pour la première fois la belle fille et en fut comme foudroyé. Lorsque la captive invoqua son Dieu Tout-puissant et lui demanda de les venger, elle et son père, du barbare, Non, non! s'écria-
~~ient~~ Gengis~~kan~~, ce barbare ne l'est plus! Dès lors le Tartare

conçut un violent amour pour la princesse et était comme hors de lui. Tout en sachant qu'elle était sœur de son fils, il décida de l'épouser, en la proclamant l'Impératrice de l'Asie. Lui fut envoyé dans le Turkestan et dans la Perse; le jour des noces approchait.

Cependant, l'empereur avait d'âpres combats à soutenir tantôt contre l'amour et souvent contre la raison. Je l'aimais (disait-il du lui-même) et je le rendrai malheureux; j'aimais mes fils et je lui mets un volonte pour le sein; ne voudrait-il pas mieux se sacrifier à leur bonheur? J'y trouverai peut-être le sien. Il ne pouvait se déterminer."

Cette surprise d'amour, cette passion violente, ces rudes combats que lui livrent tour à tour l'amour et la raison, Voltaire en a largement profité.

"D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?

Quel Dieu parlait en elle et prenait sa défense?

Est-il dans les vertus, est-il dans la Beauté?

Un pouvoir au-dessus de son autorité? (Org. de la Ch.III.4.)
Et ailleurs :

Est-il bien en vrai que je l'aime? est-ce moi qui soupire?

Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

Et ailleurs encore :

Ainsi la liberté, le repos et la paix,

Ce but de mes travaux, ne fera pour jamais!

Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence

A sentir tout le poids de ma triste puissance.

Si le conquérant Tartare est "hors de lui", il a toutefois

conscience de sa faiblesse. Il balance entre son amour indigne et sa grandeur suprême : il veut se maîtriser mais c'est en vain.

Je la veux pour jamais chasser de mon esprit

Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;

Je l'oublie : elle arrive, elle triomphe et j'aime.

§ 3. Idamé, trait- d'union des deux trames.

L'amour de Gengis Kan implique une amante, et la petite victime qu'on sacrifie à la place de l'orphelin réclame une mère. Une même femme peut très bien remplir ces deux rôles.

D'où le personnage Idamé, femme à double rôle, et ~~est~~ trait d'union des deux trames dramatiques. Avec la création de cette héroïne, l'auteur complique considérablement l'action. Mère, elle mettra un obstacle au sacrifice de Zamti; amante, elle doublera la Haine du Tartare contre le mandarin chinois qui est à la fois son ennemi politique et son rival d'amour. L'intérêt du drame augmentera donc d'intensité.

Mais outre ses fonctions dramatiques, Idamé doit être dans l'intention de l'auteur, le type de la femme chinoise. Elle incarne toutes les vertus féminines du peuple chinois comme Zamti en représente les vertus masculines. Elle est mère tendre, épouse fidèle et citoyenne héroïque. Voltaire, en créant ce type de la femme chinoise, a-t-il en vue quelque héroïne historique?

Du Halde avait donné quelques extraits des Vies des Femmes illustres Chinoises(1) On y trouve des héroïnes qui sont des

(1) Du Halde, T. II pp. 804 - 834

modèles de piété filiale, de fidélité conjugale, de dévouement divin, des modèles pour l'observation des lois et des rites. Telle par exemple, la femme de Pé Kong qui, devenue veuve, refuse les présents les plus riches d'un roi, pour garder la fidélité à son cher défunt; Telle encore une femme du peuple qui dans les mêmes circonstances pousse le sacrifice jusqu'à se couper le nez pour se débarrasser d'un prétendant royal. La gouvernante d'un petit prince met son propre fils dans le berceau royal pour sauver son nourrisson de la persécution des rebelles; une jeune fille remarquable par sa pudeur et sa modestie refuse d'échanger la faveur d'un regard contre le titre de reine; une villageoise du Royaume de Lou, lors de l'attaque de ce royaume par l'armée de Tsin, abandonne son propre fils pour sauver celui de son frère.

Ces exemples de vertus abondent dans le recueil des Femmes illustres et, dans d'autres ouvrages semblables. Ces héroïnes capables des plus grands sacrifices, ne le cèdent en rien aux hommes pour le courage et la raison. Un trait est frappant. Elles affrontent si intrépidement le péril, elles se suicident si facilement que la mort semble un passe-partout leur permettant d'atteindre toute vertu, un dernier refuge qui les abrite contre tout déshonneur. Ce courage viril et ce mépris de la mort, les firent remarquer en Europe par tous ceux qui parlèrent de la Chine. Ainsi, Silhouette nous dit dans son Idée Générale du Gouvernement et de la Morale des Chinois(1): L'histoire de la Chine est remplie de traits d'une

(1) Silhouette : Idée générale du Gouvernement et de la Morale des Chinois, Paris 1729, p.9.

générosité et si héroïque qu'ils nous paraîtront incroyables.
On y voit des princesses et des femmes du menu peuple se don-
ner la mort pour conserver leur honneur....."

Les traits des femmes chinoises dont Silhouette parle avec admiration se retrouvent chez l'héroïne de la tragédie, surtout l'idée de la mort. Combien de fois Idamé demande à mourir soit pour accomplir un devoir, soit pour échapper au déshonneur. Compâtit-elle avec son empereur malheureux et ses concitoyens infortunés? Elle dit :

.....Mourons, et lorsque tout succombe

Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe (Orph.I,5)

S'agit-il de sauver son fils? Elle déclare à son mari :

Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,

A la place du fils, sacrifier la mère,

Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien;

Et mon coeur est encore aussi grand que le tien.(Id.II,3)

et supplie le conquérant :

Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue,

.....

Seigneur, épargnez un enfant innocent (Id.III,2)

Son mari est-il condamné, elle demande :

Frappez ce triste coeur qui cède à son effroi,

Et sauvez un mortel plus généreux que moi (Id. III,3)

Faut-il apaiser la colère du tyran? Elle s'offre en victime ;

Eteignez dans mon sang votre inhumanité.

Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle(Id.V,4)

Et enfin lorsque le déshonneur paraît inévitable, elle propose

la mort ~~en~~ commune à son mari :

Immole avec courage une épouse fidèle;

Tout couvert de mon sang tombe et meurs auprès d'elle
(Id.V.5)

Animée d'un bout à l'autre d'un courage viril, elle est la
digne épouse du mandarin chinois, ~~dis-je!~~ Elle est même plus
forte que lui, car elle le soutiendrait si son âme venait à
défaillir :

..... et si dans les tourments

La douleur égarait ses nobles sentiments,

si son âme vaincue avait quelque mollesse,

Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse,

De son coeur chancelant je deviendrais l'appui,

En attestant des noeuds déshonorés par lui (Id.IV,4)

Ce sont là autant de traits que Voltaire peut avoir puisés
dans les Femmes illustres chinoises; même chez le grand Corneil-
le on ne trouve pas une figure féminine qui réunisse des traits
si virils.

Si les femmes illustres ont fourni à Voltaire des modèles
de vertus, elles se prêtent mal au développement sentimental,
car ces héroïnes sont par trop laconiques. Aussi pour parache-
ver la figure féminine, il a été obligé de s'adresser aux clas-
siques français. Résultante naturelle de l'action dramatique
Idamé est tour à tour Josabet, Clytemnestre, Andromaque et
Pauline, suivant la situation où l'auteur la place.

Elle est Josabet en ce sens que, touchée par la pitié
elle se voue à la cause du malheureux héritier de son roi. Elle
tremble pour la vie de l'Orphelin et agit de concert avec son

mari, comme Josabet dans Athalie. Plus courageuse *que* l'héroïne Juive, elle défend son protégé au prix de sa vie jusque devant la personne même du tyran.

Mais elle est surtout Clytemnestre : c'est une mère avant tout. Avec quelle surprise elle découvre le dessein inhumain de son mari !

Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?

L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ? (Orph. II, 3)
Clytemnestre, qui s'écrie : Sa fille ! en apprenant d'Arcas la nouvelle alarmante tient à son mari un langage sensiblement le même :

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice

Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !

Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain

N'a pas en le traçant arrêté votre main ? (Iphigénie, IV, 4)

En effet, pourquoi ce sacrifice barbare ? Pour la cause publique ?

Mais est-il devoir plus sacré que celui d'un père et époux ?

Est-il amour plus légitime que celui d'une mère ? Y a-t-il voix

plus puissante que celle de la nature ? S'il faut expier le crime d'Hélène, qu'on sacrifie son propre enfant :

Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?

Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?

Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc .

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang (Iphigénie IV, 4)

S'il faut souffrir, qu'on souffre pour les malheurs du pays ;

J'ai vu nos murs en cendres et ce trône abbattu ;

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses
Mais par quelles fureurs encore plus douloureuses,
Veu~~x~~-tu de ton épouse avançant le trépas
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?

.....

je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre,
Ma, le nom de sujet n'est point plus saint pour nous
que les noms si sacrés et de père et d'époux (Orph. II, 3)

Voilà les arguments des deux mères basés sur les mêmes raisons
Elles sont intrépides et menacent leur mari, Clytemnestre
déclare :

Non, je ^ml'aurai point amenée au supplice
Où vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.

De Mes bras tout sanglants, il faudra l'arracher.

Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère (Eph. IV, 4)

Idamé de même :

ZAm^{ti}.

Hélas.....il faut qu'il meure.

Idamé.

qu'il meure ! arrête, tremble et crains mon désespoir.

Crains sa mère.

Toutes deux sont donc prêtes à se sacrifier à leur amour mater-
nel.

Mais si les deux héroïnes sont également bonnes mères, la Grec-
que est moins bonne épouse. Clytemnestre doute jusqu'à la sin-

cérité des pleurs d'Agamemnon, tandis qu'Idamé compâtit avec Zanti : elle comprend parfaitement son mari, estime hautement sa vertu et sent profondément la douleur.

Epouse et mère elle saura défendre et sa fidélité conjugale et sa tendresse maternelle. Ici la situation change, Idamé est devenue Andromaque. Tout comme l'héroïne racinienne, elle se débat sous la pression d'un vainqueur et se défend avec ténacité et éloquence : Elle exige la magnanimité de son amant :

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?

Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère :

Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère? (Orph.IV,4)

Andromaque demande la même chose au sien :

Non, non, d'un ennemi respecter la misère

Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,

.....

Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille(And.I,4)

De même que la Troyenne repousse les offres royales de Pyrrhus :

Seigneur tant de grandeur ne nous touche plus guère,

.....

Retournez, retournez à la fille d'Hélène (Andro.I,4)

De même, la Chinoise conseille à Gengis-Kan :

Portez- ailleurs les dons que vous me proposez,

Détachez-vous d'un coeur qui les a méprisés (Orph. IV.4)

Lorsque leurs prières sont devenues inutiles et que la situation ne leur permet plus d'hésiter, toutes les deux ne pouvant se résoudre à trahir leur époux, se décident à mourir. Mais elles frémissent à l'idée de la mort de leur fils.

L'une s'écrie :

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme!

Quoi? Céphise, j'aurai voir expirer encore

Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector

Ce fils, que de sa flamme il me laisse pour gage (Andro.III,
8)

et l'autre :

Tu me rends ma faiblesse,

Tu me perces le coeur. Ah! sacrifice affreux!

que n'avais-je fait pour ce fils malheureux!(Orph.V,1)

Elles se ressemblent jusque dans la profonde connaissance

qu'elles ont du caractère de leur maître et amant. Andromaque

dit :

Je sais quel est Pyrrhus. Violent mais sincère

Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire

Sur le courroux des Grecs je m'en repose encore :

Leur haine va donner un père au fils d'Hector (Andro.IV.I)

et Idamé :

Mais Gengis-Kan après tout dans sa grandeur altière,

Environné de rois couchés dans la poussière,

Ne recherchera point un enfant ignoré,

Parmi les malheureux dans la foule égaré,

Où peut être il verra d'un regard moins sévère

Cet enfant innocent dont il aime la mère :

A cet espoir au moins mon triste coeur se rend;

C'est une illusion que j'embrasse en mourrant (Orph.V,1)

Malgré ces analogies incontestables dans les héroïnes de

Racine et de Voltaire, il faut remarquer une différence essentielle : Andromaque garde le souvenir d'un héros mort qu'elle a épousé par amour, tandis qu'Idamé reste fidèle à un héros vivant qu'elle a épousé par devoir. Ici encore une fois, la situation change. Il faut passer de Racine à Corneille et chercher dans Pauline de Polyeucte la vertueuse image d'Idamé. Idamé et Pauline sont également ces jeunes femmes malheureuses, que les parents ont mariées contre leur gré, et de ces âmes héroïques qui non seulement se résignent à leur devoir, mais encore préfèrent celui qu'elles n'aiment pas à celui qu'elles aiment.

Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert (Poly. II, 2)
Elle raconte tout à Sévère, son ancien amant revenu, et lui déclare que son cœur n'est plus à lui :

Je découvrais en vous d'assez illustres remarques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques;
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat de la couronne,
Quand je vous aurais vu, quand ~~me~~ je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine

Eût blâmé mes soupirs et dissipés ma haine. (Poly. II, 2)

Idamé, dans la même situation pénible, n'a pas une âme moins noble :

Ces vœux que vous me présentez,

N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon coeur un contraire devoir.
De nos parents sur nous, vous savez le pouvoir :
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.

Mon hymen est un noeud formé par le ciel même ;
Mon époux m'est sacré ; je dirais plus, je l'aime ;
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.

Pardonnez mon aveu, mais respectez nos moeurs (Orph. IV, 4.)

Idamé est donc arrivée à aimer Zamti ~~exfini~~ comme Pauline
fini par aimer Polyeucte :

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse.
C'est que l'une et l'autre apprécient fort leur mari. Le
devoir et l'admiration les amènent à l'amour. Et quel amour ?
Il est à toute épreuve, lorsque Polyeucte et Zamti par une
magnanimité égale, se décident à mourir et qu'on leur propose
de vivre avec leur amant, elles sont toutes deux indignées.
Pauline s'écrie :

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager (Poly. V, 3)
Idamé de même :

Me connais-tu ? Veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte et de ton sang ? (Orph. IV, 4.)
Il y a évidemment des nuances dans ces cris d'indignation :
mais les deux tirades supposent un fond commun : le sentiment
d'honneur blessé.

Pauline, Andromaque, Clytemnestre, Josabet, voilà les principales figures auxquelles Voltaire a emprunté des traits pour composer Idamé. Cette création hybride a fortement influencé les caractères des autres personnages, selon qu'Idamé ressemble à Josabet, à Clytemnestre, Andromaque ou à Pauline, Zanti ressemble à Joad, Agamemnon ou à Polyeucte, et Gengis à Athalie, à Pyrrhus ou à Sévère. Un examen attentif fera saisir toutes les dépouilles de paon dont Voltaire a habillé ces deux héros, ainsi que celles qui ornent le rôle d'Idamé et que nous n'avons pu toutes relever (1)

§ 4. LA PRISE DE PEKIN. — CADRE DE L'ACTION DRAMATIQUE.

A la persécution de l'orphelin et à la conquête de Gengis Kan, deux trames distinctes, la création d'Idamé ajoute un trait d'union artificiel, sans les fusionner. Le véritable lien des deux drames consiste plutôt à faire de Gengis-Kan le persécuteur; jamais abstraction faite de la situation politique, la persécution manquerait de raison d'être. Aussi est-ce dans le cadre de l'action, dans la prise de Pékin que les différents éléments ont pu se fondre en un tout harmonieux.

La prise de Pékin par Gengis-Kan en 1215 est un des plus sanglants exploits du conquérant et une des plus douloureuses pages

(1) On pourrait comparer par exemple la confidence amoureuse d'Idamé (Orph. acte I sc. I) avec celle d'Aricie (Phèdre, acte II, sc. I); la proposition de Gengis-Kan (Orph. acte V, sc. 4) avec celle de Pyrrhus (Andromaque, acte III, sc. 8) etc.....

de l'histoire chinoise. L'ancienne capitale de la Chine tomba victime du fer mongol, comme Otar (1219) Toncat (1219), Brocara (1220) Samarcande (1220), Carisme (1220-21) et tant d'autres grandes villes asiatiques (1221-23) Depuis la pénétration des mongols dans notre pays jusqu'à la prise de Pékin, dit un historien chinois(1) des milliers de li carrés au nord de la Chine furent littéralement dépeuplés; garçons et filles, bétail, métaux, soieries, tout fut enlevé comme butin de guerre; villes et bourgs, châteaux et fermes, tout fut brûlé, partout des ruines. Jamais, depuis la plus haute antiquité, la Chine ne fut victime d'un tel désastre.!

Cet épisode tragique constitue le tournant de l'histoire où la Chine s'engage dans une lutte à mort avec le Tartare. C'est une tempête qui menace de tout renverser, de balayer la civilisation chinoise plusieurs fois millénaire. La tragédie acquiert par cet encadrement non seulement une intensité d'intérêt qu'aucun des autres éléments ne peut lui procurer, mais encore cette haute importance historique que l'auteur s'est proposé de lui donner (2) L'aventure de l'Orphelin, - schéma abstrait tiré du drame chinois - s'en trouve complètement modifiée. Les héros puisent de leur situation un caractère saillant, une qualité significative. L'Orphelin n'est plus un orphelin quelconque, c'est l'héritier de la monarchie chinoise; Zanti n'est

(1) Ly Yeu-joui, Manuel d'Histoire Nationale, T. VIII, p. 141.

(2) Voltaire vise à démontrer par cette tragédie "la supériorité naturelle que donne la raison et le génie sur la force aveugle et barbare". Les Tartares ont deux fois donné cet exemple, dit-il; car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde; événement frappant qui a été le premier but de mon ouvrage" --- Epître dédicatoire de l'orphelin de la Chine, voir p.

plus un héros ordinaire, c'est le ministre dévoué, le citoyen vertueux, l'unique soutien de l'édifice qui menace ruine.

L'un représente la Chine politique et l'autre la Chinemorale. Du coup; la Chine toute entière est mise face à face avec le conquérant tartare, la civilisation est menacée de tomber en proie à la force barbare. La force détruit, l'innocence se débat, le sage s'évertue, le barbare s'émerveille. Qui va donc l'emporter? Est-ce la sagesse et la vertu, est-ce la force aveugle, qui aura le dessus?

Telle est la grande question que Voltaire amène l'auditeur à se poser, tel est l'esprit de son ouvrage.

M. Virgil Pinot, dans les "Sources de l'Orphelin de la Chine"(1) semble soutenir que l'épisode de la prise de Pékin a été emprunté par Voltaire à un passage de l'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux (2)

D'après lui ni Pétis de La Croix, ni Gaubil n'avaient donné le récit circonstancié de la prise de Pékin et c'est seulement dans de Mailla que nous trouvons un semblable récit. Mais Voltaire traça le plan de sa pièce dès 1753 (3) et de Mailla ne parut qu'en 1754. Il n'est pas probable qu'il attendit jusqu'alors pour trouver le cadre politique qui a une si

(1) Revue d'histoire littéraire de la France, 1907, pp.464 et suiv.

(2) Voyeu de Brunen et P.D.M. (Le père Jouve d'Embrun et le Père de Mailla) Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux, Lyon 1754. C'est une partie de la grande Histoire générale de Chine, du Père de Mailla, publiée en 1779. Le Père Jouve en extrayant cette partie l'a considérablement modifiée et altérée; il n'avait jamais été en Chine et ne la comprenait point.

(3) Voir p.82

grande importance pour sa tragédie. Et puis dans les passages de Mailla, rapportant la prise de Pékin, il n'est question ni de Gengis-Kan, ni de Mongols, ni même de Tartares manchoux, il s'agit d'une révolution faite par des rebelles chinois. Pourquoi Voltaire aurait-il laissé l'exploit de son conquérant relaté par Pétis de La Croix et par Gaubil pour prendre un tout autre épisode chez de Mailla? Voltaire aura plutôt utilisé Pétis de la Croix, car c'est chez Pétis de la Croix que le récit est donné avec des détails dramatiques; l'ouvrage du P. de Mailla lui étant tombé sous la main, il peut y avoir puisé des données nouvelles.

Voici d'abord les récits que nous donne Pétis de La Croix. La scène se passe en 1213. Dès 1211, Gengis avait attaqué et dévasté le Caracatay, royaume tartare chinoisé et qui occupait le nord de la Chine, et le Courgé ou la Corée, royaume tributaire du Caracatay. Ces guerres finirent par un traité de paix qui ne tarda pas à être rompu et le Mongol résolut de faire une seconde attaque de Pékin, capitale du Caracatay. Effectivement l'armée fut bientôt en état de marcher; mais Gengis-Kan ne put la commander en personne, une indisposition qui lui survint, l'en empêcha. Samouca Behadeur, le plus ancien de ses généraux en eut le commandement.

En même temps Moueli Cogyane, un des plus habiles généraux mongols marchait au pays de Courgé avec un corps de troupes pour empêcher celles de ce royaume d'aller au secours du Roy de la Chine, et cet officier se saisit de plusieurs places en
(1) C'est à dire, roi de Caracatay, ou des Kin.

exécutant son ordre. Cela n'empêcha pas qu'Altuncan (1) ne fit avancer son armée contre celle de Samouca Behadeur. Après une victoire suivie d'une sanglante défaite Altuncan et ses soldats se retirèrent dans la capitale pour se mettre à couvert de la fureur de leurs ennemis.

Bien que le Roy de la Chine eût fait mettre beaucoup de troupes dans Pékin, les Mongols.....se déterminèrent à faire le siège de cette ville. Ils essayèrent même de la prendre d'assaut; mais le prince de la Chine à qui le Roy son père en avait confié le gouvernement dès la première guerre, la défendit avec tant de vigueur que les assiégeants firent des efforts inutiles. On ne saurait dire combien il se fit de belles actions pendant ce siège; parce que comme le destin de la Chine semblait être attaché à la bonne ou mauvaise fortune de cette capitale, les plus braves Chinois et les plus grands seigneurs de l'Empire y étaient entrés pour partager l'honneur d'une longue défense.

Le grand nombre des troupes qui étaient dans la ville ôtaient tout espérance aux assiégeants de l'emporter à force ouverte, ils résolurent de l'affamer. La famine devint si grande dans Pékin que les hommes aimèrent mieux se manger les uns les autres, que de se rendre. Cependant la constance des Chinois ne leur servit de rien, car la ville fut prise par stratagème; ce qui ayant été rapporté au Roy de la Chine, il en conçut tant de déplaisir qu'il s'empoisonna.

Mirconde et Aboulcaïr rapportent ainsi la prise de Pékin;

(1) Nom du roi de Caracatay.

mais Carpin en fait une plus ample relation. Il dit que ce furent les assiégeants qui souffrirent une horrible famine qu'on fut obligé de décimer les hommes, que de dix un servait de nourriture aux autres; que les assiégés se défendirent si vaillamment avec les flèches et les machines, et que les pierres venant à manquer aux machinistes, ils firent fondre de l'or et de l'argent qui était en abondance dans la place, et s'en servirent contre les ennemis; mais enfin que les mongols ayant reçu des vivres et voyant qu'ils n'étaient pas plus avancés qu'au premier jour, ils minèrent la place et firent sous terre un chemin qui aboutissait au milieu de la ville; que pendant la nuit ils assaillirent par cet endroit les Chinois qui, surpris d'un stratagème si nouveau, perdirent courage et furent obligés de rendre la ville aux Mongols. Il ajoute que le Roy de la Chine qui, croyant cette place imprenable s'y était enfermé lui-même et y fut tué avec son fils; que les mongols et les Tartares qui étaient entrés dans la ville ouvrirent les portes à ceux du dehors et qu'ils firent main basse sur toutes les personnes qu'ils rencontrèrent, qu'ils enlevèrent tout ce qu'il y avait de précieux et qu'ensuite ils partagèrent le butin suivant les lois de Gengis-can.

Ces récits empruntés aux auteurs arabes sont remplis de contradictions et d'erreurs. Cela vient de ce^{qu'} l'auteur a confondu deux épisodes séparés par un espace de dix-neuf ans la prise de Pékin en 1215 et non en 1213 par Gengis-Can et la prise de la ville de Pien, nouvelle capitale de Caractay en 1234 par son successeur. C'est pendant la prise de Pékin

qu'eurent lieu les calamités ci-dessus exposées, mais c'est lors de la prise de la nouvelle capitale que le roi de Cera-catay s'empoisonna et que le prince son neveu fut tué.

Mais ce qu'il importe c'est de déterminer les rapports de ces récits avec l'Orphelin de la Chine.

Plusieurs points de ces récits ont passé dans la tragédie.

1. L'histoire raconte que les Chinois après une longue et brillante défense perdirent courage et furent obligés de rendre la ville aux Mongols.

Et Voltaire nous dit par la bouche d'Etan :

Tandis que leurs sujets tremblants de murmurer

Baissant les yeux mourants qui craignent de pleurer
de nos honteux soldats les phalanges errantes

A genoux ont jeté leurs armes impuissantes (Orph. I,3)

2) L'historien rapporte que les mongols furent main basse sur toutes les personnes qu'ils rencontrèrent et qu'ils enlèverent tout ce qu'il y avait de précieux. De même Zanti nous récite :

J'ai vu de ces brigands la harde hyperborée,

Par des fleuves de sang se frayant une entrée,

Sur les corps entassés de nos frères mourants

Portant partout le glaive et les feux dévorants (Orph. I.2)

et il a trouvé, nous dit-il, à la sortie du palais, les barbares

- - - - - dans les fureurs de leur horrible joie,

Au pillage acharné, occupés de leur proie (Id. I.2.)

3. Dans l'Histoire, le fils du Roi combat vaillamment avant de mourir, d'où cet autre détail du récit :

De leur nombreux enfants ceux en qui le courage

Commencait vainement à croître avec leur âge

Et qui pouvaient nourrir les armes à la main,

Etaient déjà tombés sous le fer inhumain (Id. I,2)

4. Le récit de Capin fait mourir le roi par la main des Tartares, Voltaire représente l'empereur comme un Vieillard majestueux, victime du fer des envahisseurs insolents.

5. L'historien dit qu'avant la prise de Pékin, Gengis envoya un de ses généraux à Corée (Courgée) avec un corps de troupes pour empêcher celles de ce royaume d'aller au secours du Roy de la Chine; dans la pièce, il est continuellement question du secours des Coréens qu'on attend et qui n'arrive pas. Asséli espère leur arrivée :

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée;

Mais nous ne savons rien que par la renommée...(Orph.I,1)

et Zanti se désespère :

J'attends les Coréens; ils viendront mais trop tard..
(Orph. I,2)

Gengis aussi s'attend à une surprise des Coréens :

Que nos guerriers surtout à leur poste fixés

Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;

Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise:

Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;

Vers les rives du fleuve, on a vu des soldats (Id.III)

6. Enfin, dans l'histoire, il est écrit que les Mongols minèrent la place et firent sous terre un chemin qui aboutissait au milieu de la ville. C'est le stratagème des Coréens dans la Tragédie :

Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage,

Non loin de ces tombeaux..... (Orph.IV,6)

Ces détails, Voltaire n'a pu les trouver ailleurs.

Après l'ouvrage de Petis de La Croix, celui que Voltaire a le plus utilisé c'est l'Histoire de la conquête de la Chine du P. de Mailla. On y trouve exposé avec tous les détails dramatiques une autre prise de Pékin, qui eut lieu en 1644 immédiatement avant l'avènement des Mantchoux. Les assiégeants furent des rebelles chinois; on y trouve un malheureux monarque qui recommande ~~à ses mandarins~~, ses enfants à ses mandarins avant de mourir et un officier qui pénètre dans le Palais pour sauver une Princesse.

On était au moment où les rebelles s'étaient rendus maîtres de la capitale. L'empereur Hoai-Tsong qui pendant toute la révolution s'était enfermé dans son palais et confié à ses eunuques, se sentit trahi par ses sujets. Trouvant la situation irrémédiable, il songeait à conserver son honneur en se suicidant et à mettre ses fils en sûreté.

"Un bruit confus du malheur présent avait fait accourir à l'entrée de cette Maison Impériale une multitude de mandarins et d'autres officiers de la cour^{per} accoutumés au fracas des armes. Leur air déconcerté et la consternation répandue sur leur visage montraient visiblement qu'ils venaient plutôt chercher un asile auprès du Prince, que lui offrir des bras pour sa défense. Dès que l'empereur fut à portée d'être entendu des uns et des autres, il leur adressa ses tristes paroles : "Rien n'est plus vrai, mandarins, les rebelles sont maîtres de la ville, et je n'espère plus rien pour moi. S'il vous

reste cependant quelque fidélité pour votre maître, montrez-la
aujourd'hui, en vous empressant de sauver mes fils. C'est la
seule chose que j'ai à vous ordonner : je vous la demande même
comme une grâce. A ces mots tout retentit de gémissements dans
la vaste enceinte de la première cour du palais; et ces cris
de douleurs ayant pénétré jusque dans les appartements inté-
rieurs, l'Impératrice effrayée sortit tout à coup du sien.
Ah Madame, s'écria le manarque en la voyant paraître; tout est
perdu pour nous et c'est sans ressources. Ne songeons plus
vous et moi qu'à sauver s'il est possible, nos pauvres enfants
et à mourir libres (1)

A cette scène navrante en succéda une autre horrible.
L'impératrice retirée dans sa chambre se pendit après avoir
une dernière fois embrassé ses enfants. Toutes les femmes
du palais suivirent son exemple. Restait la Princesse, une enfant
de 15 ans. L'empereur la fit venir et "D'où vient, ma Fille,
lui dit-il, les larmes aux yeux, que le Tien (2) vous a fait
naître du plus malheureux de tous les pères? Votre mère et

(1) Voyez d'Embrun T.D.M. Histoire de la conquête de la Chine
par les Tartares Manchoux, pp.164-5. Cette scène comme toute
l'histoire est sensiblement dramatisée et gâtée par le P.Jouve
qui prétendait copier le manuscrit du P^r. de Mailla. Voici la
même scène décrite par celui-ci dans son manuscrit publié en
1779 sous le titre d'Histoire générale de la Chine.

"Ce prince revint sur le champ au palais. Jugeant tout perdu,
il manda les officiers de sa maison et se fit apporter du vin.
Après en avoir fait boire, il leur dit : Si vous ^{encore} mes
fidèles sujets, je vous ordonne et même je vous conjure de
conduire mes fils chez les parents de leur mère, afin qu'ils
les mettent en sûreté". Se tournant ensuite vers l'impératrice;
Tout est perdu pour nous, lui dit-il, les larmes aux yeux.

L'abattement où il était l'empêcha de continuer. La princesse
ne répondit que par des sanglots qui furent répétés par tous
ceux qui étaient témoins de cette scène attendrissante??"Ce
récit est presque une traduction de l'histoire chinoise.

(2) Tien, mot chinois signifiant Ciel, ou peut être Maître du
ciel, Dieu.

mes autres épousés que vous voyez ici sans vie, ont signalé jusqu'au bout leur fidélité. Montrez-mous la même vertu et hâtez-vous d'aller les rejoindre (1).

La-dessus il lui porta un coup de poignard dans le sein. La laissant pour morte, il se rendit à Kin Chan, colline à l'intérieur de l'enceinte impériale et s'y suicida.

Peu/ après ces scènes horribles, un mandarin de guerre renommé Hosin se voyant forcé dans le poste qu'il défendait, crut qu'il aurait encore assez de temps pour mettre en sûreté la personne de l'Empereur, dont il ignorait le funeste sort. Il vole donc au palais.....(et pénètre) sans le moindre obstacle jusque dans l'appartement de l'impératrice..... qu'on s'imagine son étonnement devant le spectacle qui s'offrit à sa vue.....

Cependant parmi les amas de cadavres, il découvrit la fille de l'empereur nageant dans le sang mais que la mort avait respectée. Il la conjure de fuir parce que les rebelles approchaient; mais la princesse au lieu de vouloir se sauver, lui demanda d'achever sa vie parce que c'était là la volonté de son père. Hosin se gardant de commettre un tel crime, la releva et la fit transporter au contraire hors du Palais et la déposa dans un endroit sûr. Quand sa blessure fut guérie, elle fut mariée à un grand de la cour auquel son père l'avait promise (2)

(1) Le P. de Mailla traduit littéralement la parole du Prince: "Pourquoi êtes-vous née d'un aussi malheureux que moi!" ce qui est bien plus simple, plus naturel et plus vrai. Les mots que le P. Jouve a ajoutés gâtent l'effet de cette phrase écoeurante.
(2) Voir Jouve et Mailla, p.p.165 et suiv.

A ce récit tragique, Voltaire doit les éléments suivants :

1° Contrairement à l'autre épisode, nous trouvons ici un empereur qui ne se met pas à la tête de l'armée, mais qui se cache dans son auguste demeure, et des mandarins qui peu, accoutumés au fracas des armes, viennent plutôt chercher un asile auprès du prince. D'où les vers de Voltaire mis dans la bouche d'Asséla :

Dans cette vaste enceinte au Tartare inconnue
Où le roi dérobaît à la publique vue,
Ce peuple désarmé de peisibles mortels
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, toupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté (Orph.I,1)

2° L'histoire raconte le sort tragique de l'impératrice et de ses enfants, Voltaire les met sur la scène avec l'empereur.

Idamé se demande ~~sur~~

Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur (Id. I,1)
et Zanti rapporte que tandis que l'empereur

D'un front majestueux attendait le trépas,
La reine évanouie était entre ses bras (Id. I,2)
et de leur s nombreux enfants

Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense:
On les voyait encore autour de lui ; pressés
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés (id.I,2)

3° L'empereur, dans l'histoire, demande à ses officiers de s'empresser de sauver ses fils, de même chez Voltaire dans le récit de Zamti ,

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;

Il m'appelle, il me ~~donne~~ dans la langue sacrée ;

- - - - -

Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.

4° D'après l'Histoire, un officier vole au secours de l'empereur et pénètre sans obstacle jusque dans l'appartement de l'impératrice, et qu'il sort du palais inaperçu, avec la princesse mourante. Dans la tragédie Zamti agit aussi hardiment et aussi heureusement:

Mon époux au palais porte un pied téméraire (Id.I,1)
dit Idamé, et Zamti:

J'entre par des détours inconnus au vulgaire (Id.I,2)
puis

Les ravisseurs sanglants

Ont laissé le passage à mes pas chancelants.

et s'étonne de voir qu'on ne l'a pas aperçu.

Voilà les données historiques que Voltaire a cueillies. Les deux épisodes sont également célèbres l'un par les malheurs qui accablèrent les habitants de Pékin, et l'autre par le triste sort de la famille impériale. Voltaire les a fusionnés/ Car il ne vise pas telle ou telle prise de Pékin, mais LA Prise de Pékin, de même qu'il ne prétend pas représenter tel ou tel Mongol ou Mantchou, mais LE Tartare. Il généralise en philosophe.

§ 6. LE DENOUEMENT.

Les deux trames de la persécution de l'orphelin et de la conquête de Gengis, ont été fusionnées grâce à l'encadrement politique; mais l'amour du conquérant pour Idamé, en forme une seconde. Nous avons donc un double dénouement. Comme issue de l'amour violent de l'amant et de la résistance obstinée de l'amante, Voltaire trouve la scène du poignard; pour mettre fin à la lutte du vaincu contre le vainqueur il invente la clémence du Tartare en lui faisant accepter le joug des lois chinoises et adopter les enfants de ses ennemis. Il est vrai que ces deux dénouements étroitement liés ne forment qu'un dénouement général : la conversion du Mongol. Mais ils n'en restent pas moins deux faits distincts qui terminent deux actions et proviennent de deux sources différentes.

La scène du poignard a été empruntée au roman anglais : Oronoko traduit par La Place en 1745 (1). Louis Dubois fait mention dès 1825 (édition des Oeuvres de Voltaire) (2) M.V. Pinot dans les Sources de l'Orphelin de la Chine fait la comparaison détaillée des deux scènes.

Il s'agit dans ce roman de 'un amour malheureux de deux jeunes époux nègres : Imoinda et le prince Oronoko. Ils s'aiment tendrement. Mais la jeune femme attire par sa beauté physique et morale tous les hommes puissants qu'elle rencontre et elle est partout poursuivie et persécutée. Elle se voit

(1) Mme. Behn, Oronoko, tr. La Place; Amsterdam, 1745.

(2) Voltaire, Oeuvres, Paris, chez Baudouin, 1825 (T.VI §Théâtre T.IV) p.550

d'abord forcée par le roi, grand-père du prince d'aller grossir son harem (première partie) d'où elle s'échappe grâce aux troubles de la guerre pour tomber dans une situation encore pire: réduite en esclavage elle devient l'objet de la persécution de l'infâme Byam, sous-gouverneur de la colonie (seconde partie)

Ce roman eut un immense succès en France. La première partie a très probablement inspiré l'auteur de la Nouvelle Histoire de Gengis-Kan, dans l'épisode de la princesse Daraïde, car on trouve dans l'un et dans l'autre ouvrage, le même roi despotique, le même vieillard amoureux et rival de son propre enfant, les mêmes hésitations du tyran et les mêmes tourments des deux jeunes époux.

Reproduisons certains passages de la 2^e partie, qui ont passé chez Voltaire:

Lorsque Imoinda est devenue esclave dans une colonie de blancs, son mari tombe, par trahison, au même endroit, dans le même malheur. Les deux époux réunis, s'appellent désormais César et Climène. L'infâme Byam ne cesse de poursuivre la jeune femme de la façon la plus perfide, mais Climène lui résiste avec sagacité et courage; mais comme conséquence, César endure les plus atroces cruautés de la part du tyran. Finalement les époux ne trouvent d'autre refuge que la mort. César déclare le premier qu'il veut se venger.

Tu vas, dis-tu, te venger, dit Climène, c'est à dire que tu vas mourir! Parce que, soit que ton projet réussisse ou non, ta mort est également certaine. Conçois-tu, cher époux, toute l'horreur que la certitude d'une pareille pensée doit jeter

dans l'âme d'une femme qui t'aime autant que moi? Et si tu le
conçois, es-tu assez inhumain pour avoir dédaigné de m'asso-
cier à ton sort? Douterais-tu de mon amour ou de ma vertu?
Ah? tu mettrais le comble à mon malheur! ... Quel avenir ne
dois-je pas craindre si tu périss sans moi? Si tu m'aimes,
peux-tu songer au pouvoir de qui tu me laisses? Et si tu m'
estimes, peux-tu oublier ce que tu me dois?

César, quoique pénétré de tout ce que sa situation avait de
terrible, ressentit une espèce de mouvement de joie et d'admi-
ration en trouvant dans son épouse des sentiments si conformes
aux siens.....Tu me rends la vie (dit-il en l'embrassant avec
transport) tu me rends l'honneur, ma chère Imoinda. Je serais
mort sans oser t'avoir fait part de mon dessein!....Non, digne
objet de toute ma tendresse! Non, mon projet n'était pas de
mourir sans toi et de t'abandonner à la merci de l'infâme Byam
ou des monstres qui lui ressemblent.

Dieux, je meurs contente (s'écria Imoinda)
mon époux me trouve digne de lui.

Achève César! Ote-moi cette misérable vie puisque la mort seu-
le peut me rejoindre à toi pour toujours!.....Mais que vois-je
tu chancelles? Tu verses des larmes, tu me fuis?.....

Imoinda courut vers César qui s'éloignait d'elle.
Il était baigné de larmes et prêt à se percer. Elle le pressa
de rappeler toute sa vertu et de mettre fin à leurs peines.

Quoi (lui dit César) cher et unique objet de mes
vœux les plus ardents, c'est ~~xx~~ toi qui ramènes mon courage,
c'est toi-même qui me presse de plonger ma main dans ton sang?

O Dieu! quelle vertu fut jamais plus digne de votre protection.
Non, Dieux barbares. C'est en vain que l'honneur que vous avez
mis dans mon sein exige de moi cet affreux sacrifice! Tonnez,
écrasez-moi plutôt et sauvez Imoinda!.....

A ces mots sa douleur se change en rage. Il pleura ou pour
mieux dire il rugit comme un lion...(Mais Imoinda excita son
courage).....

Tiens s'écria Imoinda (en ramassant le couteau qu'
elle lui présentait) voilà mon unique refuge! Frappe ! Je mour-
rai contente en mourant de ta main....

César) frémit de la faiblesse qu'il venait de marquer!
Déjà son bras tremblant était levé....Il allait consommer l'
affreux sacrifice.....Lorsqu'une voix terrible suspendit le
coup en criant: Arrête, malheureux!....C'était Byam qui ayant
appris la sortie de César et d'Imoinda et appréhendant leur
fuite avait rassemblé quelques amis pour courir après eux.

La situation des époux nègres en proie à la persécution ressemble à celle de Zamti et d'Idamé sous le pouvoir de Gengis-Kan. Les deux couples doivent choisir l'infamie ou la mort. Ne serait-ce pas cette ressemblance de situation qui conduisit Voltaire à s'approprier la scène du poignard. En effet tous les mouvements scéniques de ces passages se retrouvent dans la tragédie.

Zamti déclare qu'il va mourir, Idamé s'y oppose :

Ne te souviens-tu plus qui je suis et qui t'aime"? (Orph.IV,6)
et demande la mort commune.

Tiens, sois libre avec moi; frappe et délivre-nous (Id.V,5)
dit-elle, en tirant son poignard et le mandarin comme Oronoko

est transporté de joie :

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère;

voilà de ton amour la marque la plus chère.

Cependant il hésite et Idamé, en lui donnant le poignard :

Tiens, commence par moi; tu le dois : tu balances!

Zanti.

He ne puis.

Idamé.

Je le veux. —————>

Zanti.

Je frémis. —————>

Idamé.

Tu m'offenses. —————>

Frappe et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Enfin Zanti prend une résolution. Il lève le bras. Et comme le Théâtre ne permet pas ce que permet le roman, il est prêt à se frapper lui-même, et demande à son épouse de l'imiter, lorsque tout à coup Gengis Kan arrive avec ses Gardes :

Arrêtez,

Arrêtez, malheureux!.....(1)

Mais ici s'arrête l'imitation. Tandis que Byan interrompt le double suicide pour sauver Imoinda et pour faire mourir plus tard son époux, Gengis désarme Zanti par générosité et pour se déclarer vaincu du sage. Et dès lors, nous entrons dans le second dénouement.

Le trait de générosité imprévu du Tartare peut être inspiré

(1) Orphelin de la Chine, acte V, sc.5.

par un mot de l'auteur de la nouvelle histoire de Gengis Kan. Lorsque tout était préparé pour le mariage de l'empereur avec la princesse Daraïde, le vieillard se repentit et renonça à son amour au profit de son fils, et toute l'assemblée retentit d'acclamations et l'on convint à l'honneur de Gengis-Kan qu'il est plus aisé et moins glorieux de triompher du monde que de ses passions" (1) Dans la tragédie aussi, le conquérant renonce à son amour et triomphe de ses passions comme il a triomphé du monde entier. A ne considérer que cette clémence, on pourrait comparer le dénouement de l'Orphelin de la Chine, avec celui de Cinna. Le conquérant tartare aurait pu ~~déclarer~~ dire comme l'empereur romain :

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux (Cinna, V, 3)
De même qu'Auguste unit Cinna et Aemilie et leur accorde sa protection, de même Gengis-Kan déclare au couple ennemi :

Je viens vous réunir, je viens vous protéger (Orph. V, 6)
C'est la même magnanimité qui vainc le sentiment de vengeance.

Cependant la clémence du Tartare a une portée bien plus grande que celle du Romain. Avec la vengeance il abandonne toute sa Barbarie. C'est toute une civilisation qu'il adopte, c'est une véritable conversion qui s'opère chez lui.

Il faut voir dans cette conversion quelque influence de Polyeucte, dans lequel l'auteur a déjà puisé quelques traits de son héroïne. Gengis-Kan est comparable à Sévère pour la sympathie qu'il témoigne à la vertu, et à Félix pour sa soumission imprévue et absolue à la religion qu'il a persécutée. Il est vrai

(1) Anonyme, Nouvelle Histoire de Gengis-Kan, p. 225.

qu'il s'agit dans Polyeucte d'une conversion subite et miraculeuse et dans l'Orphelin d'une conversion humaine et longuement préparée. Mais c'est le même effet que la vertu des persécutés produit sur les persécuteurs.

En effet, comment Félix s'est-il converti? C'est par une force inconnue :

"Je m'y trouve forcé par un secret appas;

Je cède à des transports que je ne connais pas;

Et par un mouvement que je ne puis entendre,

De ma fureur je passe au zèle de mon gendre (Poly.V,6)

Quels sentiments éprouve Sévère devant les vertus de ceux dont il ne partage pas la foi? C'est l'admiration.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle!

De pareils changements ne voient point sans miracle :

Sans doute, vos chrétiens qu'on persécute en vain

Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;

Ils mènent une vie avec tant d'innocence;

Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :

Se relever plus fort, plus ils sont abattus,

N'est pas aussi l'effet de communes vertus" (Id.)

Voltaire semble avoir réuni dans la bouche de son héros les sentiments des deux païens, avec toutes les nuances bien entendu qu'impose les différences entre les effets d'une religion et ceux d'une simple morale, entre le langage du barbare et du civilisé.

Non, je ne reviens point encore de ma surprise:

Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?

Quels sont ces sentiments qu'au fond de nos climats

Nous ignorions encore et ne soupçonnions pas?

A son roi qui n'est plus immolant la nature,

L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;

L'autre pour son époux est prête à s'immoler.

Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler,

que dis-je? Si j'arrête une vue attentive

Sur cette nation désolée et captive,

Malgré moi, je l'admire en lui donnant des fers:

Mon coeur est en secret jaloux de leurs vertus;

Et vainqueurs, je voudrais égaler les vaincus. (Orph. IV, 2)

Le Tartare lui aussi sent une force qui l'entraîne, incompréhensible pour lui, et qui redouble d'intensité à mesure que les adversaires montent en héroïsme. Arrive enfin la scène du poignard. L'admiration du tartare est au comble, il ne peut plus résister :

----- Dieu, maître des rois, à qui mon coeur s'adresse,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,

Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,

Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits" (Orph. V, 6)

de la fureur, il passe à la sagesse et prononce :

Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,

Que la sagesse régne et préside au courage

Triomphez de la force, elle vous doit hommage :

J'en donnerai l'exemple et votre souverain

Se soumet à vos lois les armes à la main. (Id. V, 6)

Le vainqueur est vaincu (1) et le tartare se fait chinois.

C'est presque le je vois, je saisis, je crois & je suis désabusé de Pauline.

Quant aux ordres qu'il donne pour témoigner de sa conversion, Voltaire a dû les emprunter à diverses sources d'origine chinoise.

Soyez ici des lois l'interprète suprême;

Rendez leur ministère aussi saint que vous-même

Enseignez la raison, la justice, les mœurs (V Id.V,6)

C'est un fait historique que les Tartares, vainqueurs de la Chine, tâchent de faire gouverner leur nouvel empire par les mandarins chinois et le P. Gaubil rapporte que Goubilei, petit-fils de Gengis-Kan "offrit une des charges de ministre d'Etat"(2) à Ventientsiang ex-premier-ministre des Song (960-1280) alors prisonnier chez les Tartares? Pour l'adoption de l'Orphelin c'est encore un de ces détails que le poète français doit au poète chinois. Dans l'Orphelin de Tchao, Tou Ngan Kou, satisfait de sa vengeance, dit à Tchong-Yng :

"Vous êtes mon homme de confiance, venez demeurer dans mon palais, vous y serez traité honorablement, vous y élèverez votre fils; quand il sera un peu plus grand, vous lui apprendrez les lettres et vous me le donnerez pour que je lui apprenne la guerre. J'ai bientôt cinquante ans; je suis sans héritier; d'adoptez votre fils et j'ai dessin de lui remettre

(1) Græce & capta ferum captorem cepit.

(2) Gaubil, Histoire de Gengis-Kan, p.198.

ma charge dès qu'il sera en âge de la posséder : qu'en dites-vous? (1)

Et Gengis dit de même à Zanti :

Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère

Ainsi qu'à votre fils je tiendrai lieu de père (Orph.
V,6)

Malgré toutes les différences qui s'y trouvent, l'emprunt est incontestable. Ainsi tous les ~~premiers~~ trois premiers actes du drame chinois ont passé dans la tragédie française jusqu'avec le dernier dénouement.

(1) L'Orphelin de Tchao, acte III, sc.5 - (Du Halde, T.III, p.447)

CHAPITRE III.
LES CARACTERES ET LES MOEURS.

En parlant de l'Eroe Cinese, Voltaire dit à de Thibouville (1) "Je n'ai de commun avec Metastasio que le titre. On ne se douterait pas que la scène soit chez lui à la Chine; elle peut être où ~~l'on~~ veut; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractère semblable aux miens, un tout autre sujet et un tout autre pinceau".

Dans l'épître dédicatoire de la Tragédie il affirme de nouveau : "J'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture qui est un des grands secrets de l'art n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu. J'ose dire que depuis la Henriade jusqu'à Zaire, et jusqu'à cette pièce chinoise bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré....."

L'Orphelin de la Chine est donc dans l'intention de l'auteur un drame de caractère et de mœurs. En effet, il s'y agit d'un duel furieux où se dressent l'un contre l'autre les deux races et les deux civilisations. Chaque race a ses champions, chaque civilisation a ses représentants : et ils se servent tous des ~~leurs~~ armes propres à eux.

Le poète a pris soin d'opposer dans les caractères, comme dans les mœurs, la force brutale à la force morale et la violence

(1) Lettre à Mr. Le Marquis de Thibouville 21 Mai 1755 (Ed. Beuchot T.LVI p.632.)

à la sagesse et de faire ressortir autant que possible la fierté sauvage des tartares et la morale des chinois. C'est un contraste ~~minutieux~~ radical et minutieux qu'on rencontre à chaque pas. Pour déterminer la valeur de cette peinture historique et sociale, nous allons examiner combien l'artiste y a mis de couleurs locales, — car enfin ce sont bien des couleurs locales, avant le mot — dans quelles sources, elles ont été puisées et dans quelles mesures elles sont vraies.

§ I. LES CARACTERES

1. Les Tartares.

A. Gengis Kan.

La figure la plus saillante de la tragédie est celle de Gengis-Kan. Il est le centre autour duquel gravitent tous les événements et tous les personnages. Son apparition sur la scène est longuement préparée comme le héros principal. Il semble que plus le poète le peint, plus il le prend à coeur, et plus il charge les couleurs, si bien qu'à un moment donné Gengis-Kan devint le titre principal de la pièce aux dépens de l'Orphelin. (1) Si l'auteur se pique de peindre les caractères et de faire des portraits historiques, c'est bien dans celui du conquérant Asiatique qu'on peut apprécier le résultat de ses efforts.

(1) "Ils... nous donneront une nouvelle pièce dont on fera un essai ici avant de l'envoyer à votre théâtre. C'est Gengis-kan ou l'Orphelin de la Chine, tragédie admirable, dit-on de M. de Voltaire, dont j'ai entendu un seul acte avec beaucoup de plaisir" — Lettre de M. de Lubiére à Madame Saladin, inédite citée par L. Perey et G. Maugras dans la Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, p. 91.

Or, Gengis Kan présente dans la tragédie tout un aspect imaginaire. A côté du lion qui rugit il y a une colombe qui roule. Pour dégager la véritable figure du Tartare il faut la dépouiller de toutes les gargantries et de toutes les faiblesses que le poète lui a prêtées. Le conquérant entêté n'aurait jamais pu sentir ce vide, cette lassitude du coeur dont il se plaint en flairant l'amour ;

A mon sort à la fin je ne puis résister ;

Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.

Qu'ai-je fait après tout dans ma grandeur suprême ?

J'ai fait des malheurs et je le suis moi-même

Et de tous les mortels attachés à mon rang,

Avides de combats prodigues de leur sang

Un seul a-t-il jamais arrêtant ma pensée,

Dissipé les chagrins de mon âme oppressée ?

Tant d'Etats subjugués ont-ils remplis mon coeur ?

Ce coeur lassé de tout demandait une erreur

qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le trône du monde. (Orph. IV,3)

Ce langage de désenchantement est plutôt d'une âme romantique elle ne convient point à celui qui, jusqu'à son agonie disserte encore sur la guerre et instruit ses enfants de la façon dont il faut détruire les royaumes ennemis.

De même, ce fier enfant des déserts ne s'est jamais laissé dominer par une femme, il n'aurait jamais pu s'incliner, supplier, soupirer, épier et attendre comme il le fait dans la tragédie :

Temugin vient à vous vingt sceptres à la main.

Vous baissez vos regards et je ne puis comprendre

Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :

Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;

Pesez vos intérêts, parlez en liberté (Id. IV,4)

Ces vers et d'autres semblables, mêlés de galanterie, pourraient être sortis de la bouche du conquérant grec ou Romain mais non ^{de} celle d'un conquérant tartare. Le lieutenant Octar a bien raison de dire à son maître :

Cette délicatesse importune, étrangère,

Dément votre fortune et votre caractère (Orph.III,4)

Outre ces traits romantiques, certaines paroles expriment plutôt l'esprit de quelque Français du XVIII^e siècle. Tel par exemple ce jugement paradoxal sur les arts ; (1)

Cessez de mutiler tous ces grands monuments,

Ces prodiges des arts consacrés par les temps,

Respectez-les, ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,

Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,

Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris :

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile :

Elle occupe ce peuple et le rend plus docile (Orph.II,5)

Les arts dictés par l'erreur et qui servent à rendre un peuple civilisé plus docile à la domination d'un barbare, voilà qui est ennemi de toute civilisation humaine. Gengis Kan serait un Rousseau tartare et ses exploits destructeurs fâraient

(1) Voir p. 191

une mise en pratique de la thèse du philosophe genevois!

Tel encore ce jugement sur les femmes, qui est celui d'un mondain :

Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.

Qu'elle ne pense pas que par des vaines plaintes,

Des soupirs affectés et quelques larmes feintes,

Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :

Les femmes en ces lieux ne peuvent m'abuser.

Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,

Et mon cœur dès longtemps s'est affermi contre elles (Orph. III,
1)

Un Scythe, un soldat dans la poudre élevé, un guerrier vagabond
de ces déserts sauvages aurait fait la douloureuse expérience
des soupirs affectés, des larmes infidèles des femmes! Quelle
invraisemblance! Est-ce bien le tartare qui parle? N'est-ce
pas de l'auteur lui-même, qui, jeune, mena une vie peu régu-
lière, et qui, vieilli, garda au beau sexe une âpre rancune
qu'il exhala dans des contes et des romans?

Mais à part ces légères inexactitudes on doit reconnaître
que le portrait de Gengis-Kan, est fidèlement exécuté dans
son ensemble. Notre héros est vindicatif, brutal et cruel comme
tous les Tartares; Violent et absolu comme tous les Cans mon-
gols : ambitieux et ferme comme tous les conquérants et cepen-
dant naturellement noble et capable de générosité comme tous
les fondateurs d'empire. En poussant sa conquête à travers le
monde, il ne fait qu'obéir à ce double motif : la vengeance
et l'ambition. C'est sa fermeté heureusement associée à une
sagacité peu commune qui maintient dans une obéissance absolue

ses lieutenants comme ses soldats, ses femmes comme ses fils; c'est sa violence et son opiniâtreté qui lui permettent de briser tous les obstacles qu'on lui oppose; et c'est sa générosité qui lui fait garder l'empire qu'il a conquis avec cruauté. Tous ses actes, toutes ses paroles s'accordent à démontrer ce caractère extrême. Lorsqu'il lance ses lieutenants à la poursuite du Sultan de Carisme :

"Allés, leur dit-il, allés en diligence. Faites tous vos efforts pour joindre le Sultan. Saisissez-vous de sa personne et me l'amenez. Si quelque prince ami ou ennemi ose le secourir, entrez dans son pays et le punissez. D'ailleurs, ne faites aucun acte d'hostilité et ne maltraitez point ceux qui voudront se rendre à vous et être de mes amis; à moins que dans la suite ils ne changent et ne deviennent mes ennemis. En ce cas, chatiez-les sévèrement, ne leur faites point de quartier. Pour moi, après avoir pris Samarcande, je poursuivrai les enfants du Sultan partout où ils oseront paraître? Je passerai même l'Oxus, pour rompre les mesures qu'ils pourraient prendre. Allés de tous cotez sans ménager ni le temps ni vos peines. Faites ce qui sera nécessaire pour mon service. Levez des troupes s'il le faut, et si vous ne rencontrez pas le Sultan dans les endroits de Perse, où vous êtes, pénétrez jusqu'à Derbende en Georgie. Si quelque prince s'oppose à votre passage, forcés-les et prenez leur pays et venez me rejoindre dans le mien par le Capschac et par les autres lieux que vous trouverez au nord de la mer Caspienne, et que vous rangerez sous mon obéissance. (1)

(1) Petis de la Croix, Histoire de Gengis-Kan, pp. 289-290.

Voilà bien un ordre d'un tartare et d'un conquérant! Voltaire a bien saisi ce ton et ces traits de caractères et s'est efforcé de les mettre en relief dans les moindres gestes de son héros. Le trait dominant qui traverse toute la pièce, c'est l'esprit vindicatif. On rencontre le mot vengeance presque à chaque page. C'est que la vengeance de notre Tartare est trop connue.

Et l'univers sait trop s'il aime à se venger (Orph.I,1.)
dit Idamé.

Gengis-Kan que le ciel envoya pour détruire,

Vient toujours implacable et toujours indigné,

Consommer sa colère et venger son injure (Orph.I,3)

dit Etan. Et le conquérant lui-même le déclare sans cesse:

Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance (Orph.III)
ou bien

----- Vous savez jusqu'où va ma vengeance (Id.IV,4)
ou bien encore

----- Non, craignez ma vengeance (Id. IV,4)

On le voit, c'est la vengeance qui déclanche toute l'action dramatique.

Pourquoi Gengis-Kan a-t-il attaqué la Chine et pris la ville de Pékin? C'est parce qu'il se vit outragé, qu'il a essayé des mépris, parce qu'on désignait un Scythe et qu'une femme lui a refusé la main. Il a couvé sa vengeance depuis des années et voilà enfin dans la mesure de l'exécuter. Il aurait tout renversé, tout détruit, tout massacré, si un élan amoureux

n'avait pas arrêté son glaive vengeur.

Nous avons regretté qu'en faisant de Gengis un amoureux, on ait amolli son caractère. Remarquons cependant qu'il ne s'agit pas ici d'un amour passible, d'un amour de dandy, c'est un amour de ces cocotiers décrits par Chateaubriand dans le Génie du Christianisme qui croissent sur les rochers au milieu de la mer, et dont les fruits ne voyagent que dans les ouragans et sur les vagues furieuses. Quelle passion! et avec quelle violence elle est manifestée! Le Tartare est brutal jusque dans les sentiments les plus délicats.

Le poète a besoin d'associer des mots opposés dans les tirades du héros pour faire ressortir le barbare dans l'amoureux

Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse,
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée
Et je vous punirai de vous avoir aimée.

Pardonnez : je menace encore en soupirant

Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.

Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire,

Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.

Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détourner

Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour. (Orph. V, 4)

C'est vraiment comme le dit l'auteur, un tigre qui encaressant sa femelle, lui enfonce les ongles dans les reins"(1)

(1) Le Kain, Mémoires, p.15-16.

A côté de cet amoureux violent, quel maître encore ! Dès qu'il est emporté par la passion, rien ne peut plus l'arrêter, aucune raison ne peut plus le fléchir. Octar lui représente-t-il son amour, comme indigne de sa grandeur ?

----- Obéis.

Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse
Idamé, pour repousser son amour, invoque-t-elle les lois ?

Les lois ! Il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?

Il n'est ici des lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur,
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.

Je les anéantis, je parle, c'est assez :

Imitez l'univers, Madame, Obeissez. (Id. IV, 4)

Toujours lui ! C'est lui seul qui compte ! Voilà bien l'homme
qui a foulé toute l'Asie à ses pieds.

Si Gengis-Kan est sensible à la douceur de l'amour, il ne l'est pas moins de la sublimité de la vertu. Dès son apparition sur la scène, il se montre déjà moins sauvage qu'on l'appréhendait. Il s'humanise encore à mesure qu'il s'avance dans le contact avec ses adversaires. L'amour aidant, il suspend son bras destructeur, il regarde de près la vertu, il s'en émerveille, il la goûte, il l'aime et malgré lui il déteste son métier de tueur.

Enfin, lorsque la vertu de ses adversaires arrive à son point culminant, le fond généreux qui se trouvait chez lui à l'état latent reprend le dessus. Il rend les armes : celui qui se venge

pardonne, celui qui persécute protège. C'est un homme complètement changé : le barbare a disparu. Il apprend à régner, celui qui ne savait que conquérir. Ainsi, Gengis-Kan est un civilisé tartare avant d'être un Tartare civilisé. Son bon naturel était recouvert par les mœurs sauvages de sa race comme un miroir est obscurci par une couche de poussière, il n'attend qu'un souffle libérateur pour reprendre tout son éclat. Cet aspect magnanime est celui que le poète tâche le plus de faire ressortir après le caractère violent.

On pourrait peut être reprocher à Voltaire de s'être trop complu à peindre le côté civilisé du conquérant et d'avoir omis sa cruauté historique. Les peuples que le Tartare conquiert, souffrirent d'un véritable martyre. L'histoire remarque à l'occasion de l'incursion dans le pays de Kintcha en 1223 que les Mongoux depuis qu'ils étaient sortis du désert de sable leur pays natal, ils n'avaient^{fait} que piller, tuer, brûler et détruire les royaumes, elle les accuse de tous les crimes, les esprits et les hommes, ajoute-t-elle, en crèvent de dépit et orient vengeance.....(1) La persécution de l'Orphelin que dépeint le poète ne suffit pas pour représenter tant de cruauté commises sur les vaincus.....

Seulement il faut dire que d'une façon générale, l'étranger et la postérité admirent plus facilement les exploits victorieux d'un conquérant qu'ils n'en exécrent les crimes dont ils ne sont pas victimes, tandis que la grandeur, même sauvage, émerge avec l'histoire sur les flots engloutissants du temps.

(1) Gaubil, Histoire de Gengis-Kan, pp. 50-51.

les historiens européens avant Voltaire avaient déjà atténué et excusé les barbaries du héros tartare. Du reste, le théâtre est un genre littéraire qui doit avant tout plaire: Mes tartares tuent tous, dit Voltaire, et j'ai peur qu'ils ne fassent pleurer personne. (1)

L'auteur vise avant tout à attendrir son auditoire. Excusons donc l'artiste qui a peu de ne pouvoir faire pleurer.

B/ Octar.

Dès qu'il est un civilisé tartare, Gengis-Kan ne peut plus représenter les Tartares qui ne sont point civilisés. Il faut laisser cet honneur à son lieutenant Octar. C'est un pur tartare, un tartare endurci que ce farouche soldat. Il n'est sensible ni à la pitié, ni à la sublimité de la vertu, ni à l'amour. Il ne sait que poursuivre l'Orphelin et signaler le courroux de son maître par le sang et le carnage. Les larmes d'une mère ne sont rien pour lui :

--- sa douleur ~~est~~ vraie ajoute à l'imposture (Orph. II, 7)
Il faut punir l'imposture et non compatir avec la douleur.

La vertu et les arts ne lui disent rien, tout cela n'est que crime et faiblesse.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?

quel mérite ont des arts enfants de la mollesse

qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort? (Id. IV, 2)

Il faut donc les détruire, et purger ^{le monde} de toutes ces corruptions:

(1) Lettre à d'Argental, 21 septembre 1754 (Ed. Beuchot T. LVI, p. 608)

Pour Idamé, en tant qu'amante de son maître, il est inexorable :

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;

. Vous ne lui devez plus que votre inimitié (Id.III,4)

Pourquoi? Parce qu'elle amollit le caractère de son maître adoré, parce que l'amour ternit la gloire! Qu'est-ce que l'amour?

Il l'ignore, il ne l'a jamais connu.

Des caprices du coeur j'ai peu d'intelligence (Id.III,4)

Aussi ne comprend-il pas les confidences amoureuses de son maître, ces discours, ces galimatias auxquels son oreille n'est point accoutumée.

Je n'appris qu'à combattre , à marcher sous vos lois,

Mes chars et mes coursiers, mes flèches et mon carquois,

Voilà mes passions et ma seule science (Id.III,4)

Comment pourrait-on se laisser d'un si beau métier de guerrier pour s'entêter d'une femme et encore d'une captive!

Il parle à Gengis-Kan d'égal à égal, et plus, comme d'un supérieur à l'inférieur.

Celui qui réprimande si vertement n'est sûrement pas un courtisan de pays civilisé qui ne sait que flatter, et celui qui supporte des reproches si amers n'est sûrement pas un souverain despotique. C'est là encore un trait d'esprit libre chez les tartares que l'auteur cherche à démontrer et admire maintes fois (1)

(1) Les moines qui voyagèrent en Tartarie dans le XIII^e siècle ont écrit que Gengis et ses enfants gouvernaient despotiquement les Tartares. Mais peut-on croire que des conquérants armés pour partager le butin avec leurs chefs, des hommes robustes nés libres, des hommes errants, se soient laissé traiter par des conducteurs élus en plein champ, comme les chevaux qui leur servaient de montures et de pâture? Ce n'est pas là l'instinct des peuples du Nord : Les Alains, les Huns, les Cépides, les Turcs, les Goths; les Francs, furent les compagnons et non les esclaves de leurs barbares chefs. Le despotisme ne vient qu'à

Mais Octar n'est pas un simple guerrier. C'est un philosophe, un docteur ès sciences de guerre. Il représente la loi de force des Tartares, comme Zanti représente la loi morale des Chinois.

Le faible est destiné pour servir le plus fort.

Tout cède sur la terre aux travaux, au courage (Id. IV, 2)

Voilà en vertu de quoi le Tartare se fait conquérant. C'est la loi éternelle du monde devant laquelle il n'y a rien qui tienne. Dès que vous avez la force, agissez! et le temps se chargera du reste.

----- Il faut que la rigueur,

Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,

Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :

C'est un torrent qui passe en son cours homicide.

Le peuple se façonne à la docilité (Id. III, 4).

Le tartare connaît donc la nature de l'homme et par conséquent le secret du gouvernement.

Dès ses premiers malheurs l'image est affaiblie

Bientôt il les pardonne et même il les oublie.

Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,

Qu'on ferme avec lenteur et qu'on rouvre le flanc,

Que les jours renaissants ramènent le carnage,

Le désespoir tient lieu de force et de courage,

Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemi,

d'Autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis (Id. III, 4)

la longue; il se forme du combat de l'esprit de domination contre l'esprit d'indépendance.... (1243) Le moine Plan-Carpin envoyé par le Pape Innocent IV dans le Caracorum, alors capitale de la Tartarie, témoin de l'inauguration d'un fils du Grand Kan Octai, rapporte que les principaux tartares firent asseoir ce Kan sur une pièce de feutre et lui dirent "Honore les Grands, sois juste et bienfaisant envers tous, sinon tu seras si misérable que tu n'auras pas même de feutre sur lequel tu es assis." Ces paroles ne sont pas d'un courtisan exclavé. — Essai sur les Mœurs. Chap LX

Voilà toute une philosophie! Toute une science de guerre tartare! science que Gengis-Kan appliqua ponctuellement dans sa conquête. L'auteur de la Nouvelle Histoire de Gengis Kan interprétant les exploits du conquérant, n'a pas mieux raisonné lorsqu'il dit :

"Il est vrai qu'en certaines occasions on peut lui reprocher la cruauté (vice des orientaux) qui peut néanmoins trouver quelque excuse dans le métier de conquérant où le héros le plus doux doit quelquefois pour épargner le sang de ses sujets imprimer la terreur dans le coeur de ses ennemis, moyen plus court et plus sûr que la clémence pour assujettir les nations"
(ouv. cit. p.5)

En ajoutant la figure d'Octar dans la Tragédie Voltaire ajoute ce que Gengis-Kan seul n'a pu exprimer, et le portrait du Tartare est complet.

II. LES CHINOIS.

1. Zanti.

"Zanti le chinois et Gengis-Kan le tartare sont deux beaux rôles." (1) déclara Voltaire lorsqu'il eut achevé sa pièce. En effet ces deux rôles sont aussi beaux l'un que l'autre, malheureusement le Chinois est un peu effacé devant la victoire bruyante de son ennemi. Champions des deux camps, ils ont une importance égale dans la tragédie et l'auteur les a peints avec les mêmes soins quoique non avec le même succès.

(1) Lettre Au Duc de Richelieu, 31 juillet 1755 (Ed. Beuchot T.LVI, p.686.)

Mais aussi quel contraste ils nous offrent ! Non seulement ils incarnent deux civilisations diamétralement opposées, mais rien que dans leurs figures, on découvre deux caractères qui sont l'un pour l'autre comme de l'eau et du feu.

C'est une triste, bien triste grandeur, une sombre physiologie, que celle de Zamti. Tandis que Gengis est violent, impatient, entouré de mille éclats, criant fort et paraissant partout, Zamti lui est paisible et taciturne, tenace et persévérant, et semble caché dans une pénombre. Il nous fait l'impression d'un modeste prêtre en soutane noire qu'on aurait mis à côté d'un chevalier médiéval tout chamarré d'or.

Nous avons vu plus haut(1) que Zamti tire son origine du drame chinois de l'Orphelin de Tchao, qu'il a le même caractère sublime, qu'il est animé du même esprit héroïque en s'imposant les mêmes sacrifices que Tcheng Yeng, Kong Suen et Han Kiné. Nous avons aussi fait remarquer qu'en rendant son héros plus sensible, Voltaire l'a adouci et modernisé. Il n'a plus cette fougue en quelque sorte sauvage, cette passion qui exclut tous les autres sentiments, cette manière d'agir qui caractérisent les hommes de la Chine féodale. Il n'est non seulement père tendre qui éprouve la douleur dans toute son intensité en se décidant au sacrifice de son fils (2) mais il est encore un bon époux qui sait rendre heureux les jours de son épouse(3) et lui pardonner son amour maternel(4)

(1) Voir p. 86-88

(2) L'Orphelin de la Chine, Acte I, sc. 6 et 7; Acte II, sc. 1 et 2 etc.

(3) Id. III, 2.

(4) Id. III, 3.

Mais il y a une différence essentielle entre Zamti et les héros du drame chinois : Tandis que ceux-ci comme poussés par l'instinct agissent simplement sous l'impulsion d'un sentiment noble, c'est vrai, mais presque aveugle, tandis que Tcheng Yeng fait des sacrifices pour répondre aux bienfaits de ses maîtres et que Han Kiué et Kong Suen acceptent la mort par un esprit de redresseurs des torts médiévaux, Zamti, au contraire, quoique touché aussi, de pitié, agit surtout sous l'empire de la morale : chez lui, c'est la raison qui triomphe de tout ; il raisonne sur la mort comme sur son devoir, devant son épouse comme devant son ennemi. C'est que Zamti n'est pas un simple médecin de village, un homme de l'époque féodale comme Tcheng Yng; c'est

— — — — un de ces lettrés que respectait l'Asie (Orph. II, 7)
C'est un Confucianiste! Non pas un Confucianiste ordinaire qui se borne à connaître la doctrine du maître, mais un Confucianiste, qui en paroles et en actions, copie ponctuellement le sage antique. Portant en lui les lois divines, il s'en fait l'interprète suprême, il les prêche à son valet comme à son épouse, au conquérant tartare comme à ses lieutenants. Il enseigne "la raison, la justice et les mœurs, et il exécute lui-même ce qu'il enseigne. On dit de Confucius que ses actions ne démentent jamais ses maximes et que par sa gravité, sa modestie, sa douceur, sa frugalité, le mépris qu'il faisait du bien de la terre et l'attention continuelle qu'il avait sur ses actions, il exprimait par toute sa personne les préceptes qu'il enseignait par écrit et par ses discours"(1)

(1) Du Halde, T. II, p. 326.

Voilà pourquoi Zanti fait le plus douloureux sacrifice pour sauver l'héritier de ses rois. On dit encore de Confucius qu'il fut "toujours égal à lui-même dans les plus grandes disgrâces et dans les traverses qui étaient d'autant plus capables de le déconcerter lorsqu'elles lui étaient suscitées par la jalousie de personnes mal intentionnées, et dans un lieu où il avait été généralement applaudi."(1) Voilà pourquoi Zanti déploie une énergie extraordinaire pour tenir tête à la force brutale.

D'un oeil d'indifférence, il a vu le ~~duppl~~lice

Il repète les noms de devoir, de justice,

Il brève la victoire, on dirait que sa voix

Du haut d'un tribunal nous dicte ici ses lois (Orph.IV,2)

C'est une véritable image de Confucius que Zanti :

Etre un Confucieniste, c'est être à la fois un homme moral et moraliste, un élément civilisé et un facteur civilisateur, un homme qui se laisse gouverner par la sagesse et qui par la sagesse gouverne, les autres. Pour montrer la gloire du Confucieniste dans tout son éclat, l'auteur ne se contente pas de le représenter sans pouvoir politique, il présente son héros comme investi de la plus haute fonction dans le gouvernement. Il connaît sans doute par l'ouvrage de Du Halde et d'autres écrits comment la monarchie chinoise était organisée; Le conseil de l'Empereur était composé de six tribunaux et d'une Cour de Surveillance Suprême : celle-ci et le tribunal Li Pou notamment *donc*

(1) Ibidem.

les organes les plus originaux et qui montrent le mieux le génie du peuple Chinois. Le ministre de Li pou est pour ainsi dire, le chef politique du Confucianisme: il a soin des sacrifices et du temple que l'empereur a coutume d'offrir au Ciel, à la terre, par exemple; il a la direction des arts libéraux et enfin des trois lois ou religions qui ont cours ou qui sont tolérés dans l'empire (1)

Les membres de la Cour de Surveillance sont appelés Inspecteurs ou Censeurs publics : ils ont la charge de censurer la conduite de tous les fonctionnaires et de veiller sur l'observation des lois. Ils n'épargnent pas même la personne de l'empereur lorsqu'il est répréhensible." (2) Ils se font extrêmement redouter et il y a des traits étonnants de leur hardiesse et de leur fermeté. On en a vu un accuser des Princes, des grands seigneurs, des Vice-rois Tartares, quoiqu'ils fussent sous la protection de l'empereur. Il est même assez ordinaire que, soit par entêtement, soit par vanité, ils aiment mieux tomber dans la disgrâce du Prince et même être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croient qu'elles sont conformes à l'équité, et aux règles d'un sage gouvernement" (3) Il est inutile de dire que le ministre du Li-pou et ces censeurs sont toujours des lettrés distingués. Aussi Voltaire représentait-il son héros à la fois comme le ministre du Li-pou et comme un de ces censeurs. C'est un ministre des Cieux et on honore partout son saint ministère.

(1) Du Halde, T.II, pp.28-29.

(2) Id. p.30.

(3) Id. pp.30-31.

C'est aux yeux des Tartares, un de ces fonctionnaires Confucianistes,

qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,

Sur leur vain tribunal osaient braver cent ~~trois~~ (Orph.II,7)

Zanti est donc le symbole du pouvoir que le Confucianisme exerce dans le gouvernement ~~et~~ dans la civilisation du pays

Outre ces qualités dont Voltaire compose Zanti, il faut peut-être encore voir dans le portrait de ce héros les traits d'un célèbre personnage historique dont l'auteur avait certainement quelque connaissance. Il s'appelle ~~Ventientsiang~~ un des plus grands lettrés de la Chine, premier ministre, généralissime et le seul soutien de la monarchie chinoise lorsqu'elle était sur le point d'être détruite par les Mongols. Gaubil a parlé de ce grand homme dans son Histoire de Gengis-kan. Voici ce qu'il dit de sa mort.

Ventientsiang était prisonnier à Tatou depuis plusieurs années. L'empereur(1) le fit venir en sa présence et lui proposa d'être à son service. Il lui offrit une des charges de ministre d'état. Ventientsiang remercia le Prince, lui dit qu'il ne reconnaissait pas deux empereurs et demanda à mourir. L'Empereur ne peut rien gagner sur cet esprit inflexible et ne pouvait se résoudre à le faire mourir.

----- (Mais enfin les grands de la cour lui ayant représentés tous les dangers que la vie d'un tel prisonnier pouvait ~~lui~~ faire courir aux Mongols, il consentit à sa mort).

Ce grand homme fut conduit à une place publique, il se tourna

(1) Goubillel, petit-fils de Gengis-Kan.

vers le sud (1) battit la tête (2) et reçut le coup de mort
avec un grand courage (3)

La réponse de Zanti fait à Gengis-Kan est exactement la
même ^{que celle de Ventientiang} quoique la proposition du tartare soit différente :

La souveraine voix de mes maîtres augustes,

Du sein de leurs tombeaux, parle plus haut que toi :

Tu fus notre vainqueur et tu n'es pas mon roi.

Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.

Arrache moi la vie et respecte mon zèle (Orph.III,3)

Si Ventientiang eut été à la place de Zanti, il n'eût pas *parlé*
répondre autrement.

3) Idamé.

Pour autant que Zanti est Chinoise Idamé nous paraît une Européenne. Nous avons vu comment elle a été créée. Il est vrai qu'en la créant, Voltaire a peut être consulté quelques modèles Chinois, mais ses principaux traits, sont puisés dans le théâtre classique qui fournit au poète la situation de notre héroïne. C'est un beau rôle si on le considère comme une synthèse des héroïnes raciniennes et cornéliennes. Mais du point de vue des mœurs chinoises, que l'auteur prétend lui faire représenter, c'est un rôle manqué, et la plupart des beautés sont autant d'invraisemblances. Non pas que les sentiments qu'elle exprime et les vertus dont elle fait preuve soient inconnus en Chine. L'humanité est au fond la même partout. Les

(1) Pour honorer et saluer la Cour des Empereurs des Song (qui était au Sud de la Chine) - note de Gaubil.

(2) Se prosterner jusqu'à terre, façon de saluer.

(3) Gaubil, Histoire de Genghiscan, p.198.

Les femmes des pays les plus barbares sont tout aussi sinon plus accessibles à l'amour conjugal et à la tendresse maternelle que les femmes du pays dont on vante si hautement la civilisation moderne. Pour les vertus les femmes chinoises sont capables de beaucoup ~~plus~~ grands sacrifices qu'Idamé, Témoin, ces Femmes Illustres dont on lit les vies dans Du Halde.

Mais ce qui n'est pas chinois chez l'héroïne de Voltaire, c'est d'abord sa manière d'agir, ensuite sa manière de s'exprimer. Pour se rendre compte de cette invraisemblance, il faut se porter par la pensée dans la Chine d'avant la révolution. La femme chinoise était soumise à un régime d'isolement quasi absolu, extrêmement sévère, régime établi par les moralistes confucianistes depuis la plus haute antiquité. Voici ce que l'on dit de ce régime :

"Les jeunes garçons et les jeunes filles ne doivent pas s'assembler ni s'asseoir dans les mêmes endroits, ni se servir des mêmes objets; ils ne doivent rien se donner de la main à la main; une belle soeur ne peut avoir d'entretien avec son beau-frère. Si une jeune fille déjà mariée rend visite à ses parents, elle ne se mettra pas à la même table que ses frères. Ces usages ont été sagement établis pour séparer entièrement les personnes du sexe différent et un chef de famille ne saurait être trop exact à les faire observer....."

que les femmes s'assemblent rarement entre elles, il y aura moins de médisances et plus d'union entre les parents. On lit dans le Livre des Rites (1) que ce qui se dit dans l'apparte-
(1) Un des cinq livres canoniques chinois.

ment des femmes ne doit point être entendu au dehors et de même qu'elles ne doivent pas entendre ce qui se dit au dehors de leurs appartements. On ne saurait trop admirer l'extrême délicatesse de nos sages, et quelles précautions ils ont apportées pour empêcher jusqu'aux plus petites communications entre les personnes de différent sexes. (1)

Ce règlement d'une sévérité outrée peut paraître étrange et incroyable à ceux qui sont habitués à voir les femmes jouir presque de la même liberté que les hommes. Mais cela n'en est pas moins un fait passé en Chine; et les femmes chinoises étaient d'autant plus soumises à ce règlement qu'elles étaient de bonne famille. Etant donné cet état d'isolement absolu, comment Idamé aurait-elle pu faire connaissance avec le petit Temugin?

Supposons que cette connaissance soit possible, une femme chinoise, pourrait-elle aimer un guerrier tartare, sauvage et ignorant? Nous ne parlons pas de nationalité qui est une question plutôt psychologique que réelle, mais nous parlons du caractère. L'idéal du beau est l'expression la plus nette de la civilisation d'un pays et de la croyance d'une époque, il varie suivant l'espace et le temps. En Chine le Confucianisme encourageait trop le pacifisme et les lettres; partant, tout ce qui exprimait la paix et la vertu était beau. Le jeune homme qui, aurait le plus de chance auprès des femmes serait celui qui se distingue par sa douceur, sa modestie, son instruction, sa noblesse de coeur et son énergie latente. Le caractère

(1) Dissertation d'un grand lettré chinois, cité par Du Halde, T.III, 188-189.

du petit Temugin, avec son superbe courage et son habitude de ne parler qu'en maître inspire plutôt l'horreur. Il est étrange que le coeur d'Idamé aille de préférence vers lui. En inventant cet amour, l'auteur ignore la manière d'être des femmes chinoises ~~un~~ ainsi que l'esprit pacifiste du Confucianisme.

Si l'amour d'Idamé pour le Tartare est impossible, l'aveu qu'elle en fait n'est pas moins invraisemblable. Les femmes chinoises sont plus que délicates en matière d'amour, et d'autant plus réservées que la morale confucianiste condamne jusqu'à la moindre parole, jusqu'à la moindre pensée capable de blesser un amour légitime. On tolère bien l'amour d'une jeune fille, mais une fois qu'on est mariée, si cet amour n'est pas conçu ~~par~~ son mari, il doit être extirqué jusqu'à la dernière racine. Une femme chinoise, épouse et mère comme Idamé n'aurait jamais invoqué et avoué son ancien amour devenu illégitime. "Y penser est un crime" Orph. IV,5) mais en parler en est un plus grand encore. Comme l'héroïne de Voltaire qui connaît si bien la morale confucianiste aurait-elle conçu l'idée d'exploiter l'amour de son amant pour sauver son fils (Orph. IV,5)? Elle a oublié son mari?

Quant à son amour maternel, rien n'est plus naturel. Cependant aux yeux d'un Confucianiste, il ne convient pas bien avec sa prétention d'être héroïque. Le Confucianisme exige toujours l'extrême (1). Idamé est devant le conflit d'un devoir et d'un

(1) Les sinologues français - Wiegner - par exemple ! - prétendent que Confucius en prêchant Tchong (milieu) et Yong (ordinaire) a condamné le peuple chinois à la médiocrité. Or le mot de maître a été nettement commenté par ses disciples. Tchong signifie qui ne mène pas à côté, par conséquent qui mène droit au but, Yong signifie qui ne change pas, qui est permanent, toujours égal à soi; d'où la traduction fidèle des anciens jésuites:

sentiment. Qu'elle choisisse l'un et sacrifie l'autre! qu'elle soit mère ou citoyenne. Passe encore si comme Zanti elle épanche sa douleur en consommant le sacrifice. Mais comment aller jusqu'à décélérer au tyran le secret de son époux! Prétendre à la gloire sans se décider au sacrifice, voilà ce qu'une véritable chinoise n'aurait pas fait et qu'un artiste chinois n'aurait pas représenté comme idéal de femme.

§ 2. LES MOEURS.

I. Les mœurs tartares (1)

La tragédie contient de nombreux vers concernant les mœurs des deux pays. Ici encore se remarque la même opposition que dans les portraits. Tandis qu'en Chine tout parle de civilisation, en Mongolie, tout sent la sauvagerie.

Les terres de la Mongolie, à parler en général ne sont pas de nature à être cultivées "Trop voisines du désert, elles sont arides, sujettes à de fortes chaleurs, comme aux plus vigoureux froids; peu de pluie, beaucoup de vent, par conséquent peu de bois et de fontaines.

"innatuable milieu" L'expression Tchong Yong^{exprime} donc le caractère et nullement le degré de la vertu.

(1) Pour les mœurs des Tartares, voir Du Halde, T.IV, pp.21-38, 71-76; et Pétis de La Croix; Histoire de Genghis-Can, Liv. I.

Les Mongols sont des peuples, au lieu d'un peuple. Ils étendent jusqu'à la mer Caspienne et étaient connus en Europe sous le nom de Scythes. "Tous ces peuples, dit Du Halde; habitant sous leurs tentes, vivent de leurs troupeaux, vont d'un pâturage à l'autre : mettent leur habileté à savoir tirer de l'arc, à courir le cheval et à donner la chasse aux bêtes fauves. (1)

Ils ne bâtissent pas de maisons parce qu'ils trouvent les tentes plus commodes à déplacer: ils goutent fort peu de la paix parce que leur fougue ne peut se dépenser que dans la guerre.

Les Tartares, dit Palafox, ne sauraient vivre que parmy les armes, et la guerre; ils n'aiment et ne respirent que de tenir la campagne, c'est là qu'ils trouvent leur joye et le plaisir de de leur vie (2)

Ces pages de Du Halde et de Palafox ont inspiré Voltaire dans plus d'un ouvrage.

Dans la Princesse de Babylone, par exemple, lorsque l'héroïne arrive dans la Scythie, elle est étonnée de la différence si grande entre cette contrée et la Chine, deux pays si voisins. "Point de villes en Scythies par conséquent point d'arts agréables, On ne voyait que de vastes prairies et des nations entières sous des tentes et sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur.

Dans l'Essai sur les Moeurs : il nous décrit des peuples : Ces pays paraissaient peuplés de temps immémorial sans qu'on y ait presque jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peu-

(1) Du Halde IV, 21.

(2) Palafox, Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares, p.418.

seaux plus comme aux Arabes Bédouins un goût pour la liberté
et pour la vie errante qui leur fait toujours regarder les
villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent
leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, la vie nécessairement frugale, peu
de repos goûté en passant sous une tente ou sur un chariot
ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes,
endurois à la fatigue, qui comme les bêtes féroces trop mul-
tipliées se jettent loin de leur tanière. (1)

Mais c'est dans l'Orphelin qu'on trouve un tableau complet.
Il y est dépeint et le pays et la nation et le genre de vie
qu'elle mène. Ce sont de stériles champs (Orph.II,6) des "dé-
serts sauvages" (Id.I,1). Seulement, il force un peu les traits
pour mieux encadrer ses héros ; il parle des "antres du Nord"
(Id. II,6) et du "climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages
(Id. I,1) Or les Mongols n'habitent point les antres. La des-
cription de la vie du peuple est plus exacte. Les mongols, c'est
une nation farouche,

----- d'une autre nature

que les ~~kikx~~tristes humains qu'enferment nos remparts.

Ils habitent des champs, des tentes et des chars;

Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.

De nos arts, de nos lois, la beauté les offense (Orph.I,3)

Ils sont nés pour la guerre et non pour la cour (Id.IV,3)

comme le dit bien Gengis Kan, Ils ne savent rien respecter.

(1) ouvr. cité. Chap.IX.

C'est

----- un tas ensanglanté
de monstres affamés et d'assassins sauvages.

Si Gengis est arrivé à les discipliner, ils sont

Disciplinés au meurtre et formés au ravage.

Remarquons en outre que la guerre est non seulement le métier
des hommes, mais aussi une occupation ordinaire des femmes.

Tout en se chargeant du soin de leurs enfants et de leurs
tentes, elles s'amuseaient souvent à des tueries à côté de leurs
compagnons

De nos travaux grossiers les compagnes sauvages

Partageaient l'âpreté de nos mâles courages (Orph. II, 7)

La mère de notre conquérant en fournit un fameux exemple.

Aujourd'hui encore on trouve à la Mongolie autant de bonnes
cavalières que de bons cavaliers.

Au sujet de l'idée de Dieu et de l'esclavage, il y aurait
des restrictions à faire :

On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,

Qui remplissent de sang la terre intimidée,

Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée;

Tant la nature même en toute nation

Grava l'être Suprême et la religion (Orph. I, 1)

Les Mongols ont embrassé la religion des Lamas, religion boudhis-

te. Le fait que "Gengis publia.....qu'il fallait ne croire

qu'un Dieu et ne persécuter personne pour sa religion"(1), fait

dont ces vers sont un écho, n'est suggéré que par le récit qu'a

(1) Voltaire, Essai sur les Mœurs, chap. LX.

fait Pétis de La Croix d'après les historiens arabes. Or les missionnaires catholiques, même ceux qui avaient voyagé en Mongolie et qui en connaissaient bien l'histoire comme les O.P. Gerbillon et Verbiest n'ont pas fait mention dans leurs mémoires de l'idée d'un Dieu unique chez les Mongols; ils sont tous d'accord que ceux-ci ne connaissent que l'idolâtrie. Il faut donc reconnaître là une erreur de la part de Pétis de La Croix, et une liberté de la part de Voltaire qui exploite cette erreur pour soutenir sa thèse déiste.

Quant à l'esclavage, il est vrai qu'il existe chez les tartares. Les esclaves mongols sont persuadés dès leur plus tendre enfance qu'ils ne sont nez que pour servir et leurs maîtres que pour commander. (1) Il est encore vrai que Gengis-Kan avait demandé à la cour de Pékin des jeunes gens comme esclaves. Mais depuis leur établissement en Chine, les Tartares ne traitent plus les vaincus en esclaves. Voltaire est donc inexact quand il met ses vers dans la bouche d'Etan :

Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage? (Orph.I,3)

II. LES MOEURS CHINOISES.

A. Antiquité de la civilisation chinoise et influence du Confucianisme.

Le tableau des moeurs tartares tels que nous venons de l'es-

(1) Du Halde, IV, 23.

quisser d'après Voltaire est fort sommaire, parce que nos voisins avant Gengis-Khan n'avaient presque pas d'histoire et que leur civilisation était tout à fait rudimentaire. Il n'en est pas de même du peuple chinois. Il a une histoire longue et glorieuse qui remonte jusqu'au XXVII^e siècle, av. J.C., sa civilisation est d'autant plus complexe que les sciences et les arts y ont prospéré et d'autant plus splendides que les peuples voisins étaient barbares.

De nos peuples jaloux tu connais la fierté,

De nos arts, de nos lois, l'auguste antiquité,

Une religion de tout temps épurée,

De cent siècles de gloire une suite avérée;

Tout nous interdisait, dans nos préventions,

Une indigne alliance avec les nations (Orph. I,1)

En effet, les Chinois sont fiers de leur supériorité morale et matérielle. Il semble, dit Le Comte, que les Chinois dès leur origine se soient senti quelque chose de plus que les autres hommes, semblables à ces princes qui portent en naissant une fierté naturelle qui les distingue toujours du peuple. Soit que les royaumes d'alentour fussent barbares ou qu'ils fussent inférieurs en sagesse, ils se firent dehors une maxime d'Etat de n'avoir commerce avec les étrangers qu'autant qu'il serait nécessaire pour recevoir leurs hommages; encore ne cherchaient-ils pas ces marques de souveraineté par un esprit d'ambition, mais pour avoir l'occasion de donner aux autres peuples de la terre les lois et les règles du gouvernement parfait.(1)

(1) Le P. Le Comte, Nouveaux Mémoires sur l'Etat présent de la Chine, Amsterdam, 1698, T.I, p.172.

Les anciens historiens chinois avaient l'habitude de faire remonter la civilisation du pays jusqu'au-delà de quatre mille ans avant l'ère chrétienne.

En réalité, avant Hoangti, c'est la période préhistorique sur laquelle on ne peut établir aucune certitude : les peuples chinois vivaient pêle-mêle avec les autres races dans un état encore à moitié sauvage, tout au plus peut-on affirmer que le feu fut alors découvert, que les arts de construire des cabanes, de cultiver la terre, de domestiquer les animaux furent successivement inventés. C'est du règne de Hoangti (2697-2596) que date la civilisation du pays. Sous le règne de cet empereur, les différentes races qui occupaient la Chine avec les Chinois furent anéanties ou chassées, les arts reçurent un premier perfectionnement, la plupart des facteurs de la civilisation tels que l'écriture et le calendrier, la soie, etc... furent créés et alors se forma cet isolement géographique et moral que d'autres progrès postérieurs ne cessèrent d'affermir.

Mais l'évènement le plus considérable de l'histoire de la Chine, c'est l'influence du Confucianisme. Cette école philosophique prit naissance avec son fondateur Confucius(1) à l'époque de l'Orphelin de Tchao, c'est-à-dire à une époque où la monarchie chinoise fondée sur une base peu solide de la féodalité, venait de sombrer dans une révolte générale des vassaux et où les progrès moraux et matériels acquis au bout de deux

(1) Confucius ou K'ong Foutse, terme qui signifie en Chinois Le Sage K'ong (551-479)

mille ans de travail menaçaient de disparaître(1) Ce grand Génie à la fois idéaliste et pratique qu'on met parmi les plus illustres philosophes et moralistes du monde, sauva du naufrage les lois morales et les institutions sociales qu'il jugea conformes à la nature ~~nn~~ humaine ou à la situation géographique du pays. Il les codifia et les développa; il en ajouta de nouvelles, qu'il trouvait indispensables au maintien de l'ordre et à l'élévation de l'esprit. Grâce à la valeur intrinsèque de sa doctrine, grâce à ses nombreux disciples, grâce enfin aux circonstances sociales et politiques, son école triompha définitivement vers le II^e siècle avant l'ère chrétienne, avec l'avènement des Han (206 av. J.C.-219 apr.J.C.) et gouverna officiellement la Chine jusqu'à la Révolution de 1911.

Ce roi sans couronne (2), les empereurs le vénéraient immédiatement après le ciel et tâchaient, s'ils étaient sages, de modeler leurs gouvernements sur ~~ses~~ préceptes moraux; les mandarins, de leur côté, s'efforçaient de maintenir les moeurs du peuple dans le cadre tracé par le chef des lettrés.

Le triomphe du Confucianisme forme le pivot des deux grandes périodes de la civilisation chinoise. Quoiqu'elle en ait, la Chine moderne dérive de la doctrine du grand sage qui en est à la fois la source et l'âme.

B. Les idées religieuses.

Le Confucianisme n'est pas une religion proprement dite. Il n'a ni la forte organisation cléricale qui caractérise les gran-

(1) Voir pp 21-24

(2) Sou Ouang, mot chinois signifiant roi sans pouvoir politique.

des religions, ni les pratiques formelles, - souvent superstitieuses - qui prédominent dans certains cultes dégénérés. Sa double base est : le Ciel et l'âme immortelle; mais né au moment où la civilisation chinoise avait obtenu des conquêtes remarquables, il n'avait plus qu'à les préciser, à les défendre. L'idée de T'ien (ciel) ou de Chang-ti (Dieu) est aussi ancienne en Chine que les premières organisations sociales du peuple chinois; on peut la faire remonter aussi loin que l'histoire permet de nous représenter les mœurs du passé. Les premiers empereurs tels que Hoang-ti (2697-2596), Yao (2357-2256) et Chuen (2255-2204) adoraient le ciel.(1)

Tant la nature même en toute nation

Grava l'Etre Suprême et la religion (Orph.I,2)
dit Voltaire du Tartare. Ces deux vers s'appliquent bien plus exactement aux Chinois. Le ciel des premiers Chinois ne différait guère du Dieu Chrétien, témoin, les cinq Livres Canoniques dont quatre sont antérieurs à Confucius.

"On y voit surtout dans un de leurs livres canoniques, nommé Chu-King que le T'ien, ce premier être, l'objet du culte public est le principe de toutes choses, le père des peuples, le seul indépendant qui peut tout; qui n'ignore rien de ce qui est le plus caché, pas même le secret des cœurs; qu'il veille à la conduite de l'univers; que les divers événements n'arrivent que par ses ordres, qu'il est saint, sans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, souverainement juste, punissant

(1) Voir Le Comte, Nouveaux Mémoires, t.II, p.89, et sq.

avec éclat le crime jusque sur le trône qu'il renverse et sur lequel il place celui qui lui plaît ; que les calamités publiques sont des avertissements qu'il donne pour la réforme des mœurs, que la fin de ces maux sont des traits d'une justice miséricordieuse.....(1)

C'est ce Dieu unique et tout-puissant que le Confucianisme a hérité de l'antiquité. Il en a consacré le culte qui consiste en des sacrifices solennels offerts par l'empereur. Mais si le culte formel est simple, le culte spirituel est d'une ferveur incroyable. Les Confucianistes en ont étendu l'application dans toutes les règles du gouvernement et de la morale. "Le Père est le T'ien de la Famille, le vice-roi, le T'ien de la Province, et l'Empereur le Tien du Royaume.(2) et ajoutons que le mari est le Tien de la Femme. Nous expliquerons ce mécanisme tout à l'heure; il suffit ici de remarquer que l'idée de Dieu coulait dans les veines des institutions chinoises comme le sang dans le corps.

Cette idée de Dieu a traversé plus d'une crise, d'abord à l'introduction du Bouddhisme (I siècle) ~~ensuite a traversé plus d'une crise, d'abord à l'introduction du Bouddhisme~~ ensuite à la formation de certaines sectes de lettrés qui tâchaient de fusionner la "triple religion" confucianiste, Bouddhiste et taoïste (XIII^e et XIV^e siècle) Mais les Confucianistes orthodoxes ont toujours défendu le déisme primitif, en tant que les institutions confucianistes restèrent, en vigueur la Chine conserva

(1) Du Halde, T.III, p.4.

(2) Du Halde T.III, p.3.

Une religion de tout temps épurée (Orph.I,1)

et

----- ce Dieu de la terre et des cieux

Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,

Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres (Id.I,6)

Aussi ancienne que l'idée de Dieu est la croyance à l'immortalité de l'âme. La manifestation la plus éclatante de cette croyance est le culte des ancêtres, qui remonte à la plus haute antiquité. Confucius, plus moraliste que métaphysiciens; n'a pas émis d'opinion sur l'immortalité. "Si je vous dis, dit-il un jour à ses disciples, que l'âme est mortelle, c'en est fait de la piété filiale, car le fils s'estimera exempt de tout devoir envers ses parents après leur mort. Si je vous dis au contraire que l'âme est immortelle, alors les fanatiques se donneront la mort pour suivre leurs parents et ce serait inhumain (1) Malgré cette conversation d'authenticité douteuse Confucius penche vers l'affirmative. Le culte des ancêtres qu'il encouragea eût manqué de base s'il avait cru le contraire. D'ailleurs les Confucianistes parlent constamment des "mânes des ancêtres au ciel qu'il faut consoler. Ces mânes veillent diligemment sur les descendants de leur famille comme en Europe les saints patrons sur les habitants de la paroisse. Ils ressentent de la joie ou de la douleur lorsque leurs descendants ont fait une bonne ou une mauvaise action, aussi bien l'honnête chinois n'accomplit aucun acte de quelque importance dans penser à l'effet que cet acte pourrait produire sur l'esprit

(1) Voir Hiao King, livre de piété filiale.

des ancêtres.

Cette affection pour les défunts se manifeste encore par des faits d'ordre matériel. Les enfants traitent leurs parents morts avec autant de respect et d'amour que de leur vivant; ils leur bâtissent de magnifiques tombeaux, de beaux temples où ils leur offrent des sacrifices. Ces temples et ces tombeaux sont vénérés et inviolables comme si les mânes y habitaient, car, pensent-ils, puisque les mânes comme esprit, peuvent se trouver partout, pourquoi ne pourraient-ils pas être à la fois au Ciel, dans les temples et dans les tombeaux?

Les lieux (la sépulture) leur sont fort chers (au chinois) dit Semedo, quelques uns y bâtissent des maisons commodés fermées tout à l'entour et par le dedans pleines de cyprès et d'autres arbres conformes à la nature du sol....Leurs tombeaux sont de pierres proprement travaillées, et dessus leurs sépultures, ils dressent des statuts d'animaux, comme de Cerfs, d'Eléphants et de Lyons faites semblablement de pierres avec des Epitaphes pompeux et des compositions curieuses à la louange des défunts. Les plus considérables....font bien d'autres dépenses; car ils font bâtir les palais somptueux, et des salles sous terre, comme des Cimetières, où sont des niches bien apistées pour y mettre leur cercueil après leur mort....(1)

C'est cet usage qui a permis à Voltaire de faire cacher l'Orphelin

(1) Le P. Alvarez Semedo, Histoire universelle de la Chine, Lyon, 1667, pp. 108-110.

Dans le sein des tombeaux bâtis par les ancêtres (Orph.I,6

----- dans ces asiles sombres

Où les rois ses aïeux on révère les ombres (Id.IV,6)

C'est là encore un des reflets du Confucianisme que le poète a su exploiter.

C. Le Gouvernement.

L'Empereur est le T'ien du Royaume, c'est à dire qu'il est le principe du peuple, le représentant du ciel sur la terre. Ainsi le premier sentiment qu'on a inspiré aux peuples, c'est un respect pour le prince qui va presque jusqu'à l'adoration On le nomme le fils du ciel et l'unique maître du monde, ses ordres sont réputés saints, ses paroles tiennent lieu d'oracle, tout ce qui vient de lui est sacré" (1) Il a un pouvoir sans borne comme le ciel, et comme le ciel dont la volonté est mystérieuse, il ne se laisse voir que rarement, reste toujours dans son palais vaste et imposant interdit au public, et dirige de là les affaires politiques d'une main invisible. Cette majesté orientale grandiose et mystérieuse a été bien saisie par Voltaire. L'empereur de la tragédie est appelé "auguste maître" il est "de tous les humains le plus grand, le plus juste" il "dérobait à la publique vue" et parlait une langue sacrée, sa famille est qualifiée de "famille de dieux sur la terre adorée" Ce portrait de l'Empereur chinois est bien buriné, mais est-ce à dire qu'un maître si absolue peut abuser de son pouvoir?

(1) Le Comte, Nouveaux Mémoires, T.II, p.4. Voir aussi Du Halde T.II, p.10 et suiv.

Nullement. Par le principe même qu'il représente, il doit être bon, car le ciel est la bonté par excellence. Il doit agir en bon père, car le ciel agit en bon père envers tous les êtres. Ciel, père, empereur sont autant de termes dérivés du même principe d'amour. "C'est un principe qui est né avec la monarchie que l'état est une grande famille, qu'un prince doit être à l'égard de ses sujets ce qu'un père de famille est à l'égard de ses enfants, qu'il doit les gouverner avec la même bonté et la même affection. Cette idée est gravée naturellement dans l'esprit de tous les Chinois. Ils ne jugent du mérite du prince et de ses talents que par cette affection paternelle envers les peuples et par le soin qu'il prend de leur en faire sentir les effets en procurant leur bonheur. C'est pourquoi il doit être selon la manière dont ils s'expriment" le père et la mère du peuple." Il ne doit se faire craindre qu'à proportion qu'il se fit aimer par sa bonté et par ses vertus : ce sont de ces traits qu'ils peignent leurs grands empereurs et leurs livres sont tous remplis de cette maxime". (1)

L'Empereur doit donc avant tout aimer ses sujets, les faire travailler et veiller à leurs mœurs.

Ce principe ne s'applique pas seulement à l'administration intérieure, il s'étend encore à la politique extérieure.

L'empereur de la Chine a la haute mission de civiliser les voisins barbares que les Confucianistes désignent avec mépris sous le nom de Hoa Wai (2) Si à l'égard de ses sujets, il peut

(1) Le Conte, Nouveaux Mémoires, I, p. 173.

(2) Hoa Wai : Wai, hors de ; Hoa, civilisation = barbares.

quelquefois infliger des châtements; à l'égard de ses voisins, sa bonté doit être plus radicale encore; car étant barbares, ils sont moins doués par le ciel il faut en avoir pitié. L'unique attitude qu'on doit adopter, c'est de les attirer par la bonté pour leur donner la sagesse; jamais on ne doit les ~~sub-~~
~~juger~~ à force armée. "Ainsi, quand parmi les tributaires, quel-
qu'un se dispensait de comparaître au temps marqué, ils (les
Chinois) ne les obligeaient pas à force ouverte de se soumettre;
au contraire, ils lui portaient compassion. Qu'y perdons-nous,
disaient-ils, s'il est toujours barabre? Puisqu'il s'éloigne
de la sagesse, il doit s'en prendre à lui-même toutes les fois
qu'il manquera par passion ou par aveuglement."(1)

Le Confucianisme condamne donc absolument la guerre. La Chine a dû à ce pacifisme toutes ses grandeurs et tous ses revers. Aux époques de prospérité, cette sage politique fit une
si grande réputation aux Chinois que dans toutes les Indes,
dans la Tartarie, dans la Perse, on les regardait comme les
oracles du monde; et le Japonnais en avaient conçu une si haute
idée que quand Saint Xavier leur porta la foi. (quoique en ce
temps-là, la Chine eût beaucoup perdu de son ancienne probité)
une des plus grandes raisons qu'ils opposaient au Saint était
que cet empire si sage, si éclairé, ne l'avait pas encore em-
brassée (2)

Dans sa décadence la Chine ne sut même pas se défendre contre la force brutale de ses voisins barbares.

(1) Le Comte, I, 173.

(2) Le Comte, I, 173.

Sous le glaive étranger, j'ai vu tout abattu,
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit (Orph.I,2)

Mais la force morale de la sagesse se trouble et ne se brise pas; elle se redresse sitôt que l'oppression cesse et souvent même elle la brise. Tel est le cas de Gengis-Kan dans la tragédie :

Que dis-je? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique industriel, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
gouvernant sans conquête et régnant par les mœurs (Orph.IV,2)

Ces deux tirades, l'une par la bouche de Zamti et l'autre par la bouche de Gengis, résument parfaitement le gouvernement débonnaire et pacifiste des Chinois avec tous les bons et mauvais effets.

D. La Morale fondamentale.

Dans l'Orphelin de la Chine, il est continuellement question de dévouement au roi, de piété filiale et de fidélité conjugale. Avec ces trois devoirs que le Chinois nomme Tchong, Hiao et Kié,

nous touchons à la pierre angulaire du Confucianisme. Ils sont dérivés de la fameuse "triple hiérarchie" dont les chefs sont le roi, le père et le mari. C'est sur elle que reposaient l'ordre de la société et la solidarité du peuple.

1° Le Tchong, dévouement au roi ou le patriotisme.

Le Tchong, signifiant le dévouement au roi, est le plus sacré de tous les devoirs. Il prime tout dans les conflits.

Telle est notre misère :

Vous êtes citoyenne avant que d'être mère. (Orph. I, 3)
Cette suprématie découle du caractère même de la monarchie chinoise. L'empereur est le chef suprême et absolu du royaume, donc,

Nous lui devons nos jours, nos services, notre être

Tout, jusqu'au sang d'un fils, qui naquit pour son maître
(Id. IV, 6)

Mais le Tchong n'a pas toujours signifié dévouement au roi.

Ce mot a pris diverses acceptions suivant l'évolution politique de la Chine. A l'origine il signifiait le dévouement en général, à un prochain quelconque, sens que nous conservons encore aujourd'hui. A mesure que la société s'organisait en féodalité, il s'appliquait essentiellement au dévouement à un seigneur, à un maître. Ainsi dans l'Orphelin de Tchao, c'est ce dévouement au Seigneur qu'on tâche de représenter, c'est ce Tchong féodal qui poussa les héros à faire les plus grands sacrifices. Plus tard, lorsque le pouvoir de l'empereur s'affermait avec le triomphe du Confucianisme, le Tchong acquit un troisième sens plus étroit : le dévouement au roi ou empereur, tel que Voltaire le dépeint dans sa pièce.

Jusqu'ici ce devoir implique toujours une personne plus ou

moins réelle comme objet. A partir du IV^e siècle, une quatrième signification se dégage : c'est le patriotisme (1) qui a pour objet non une personne réelle, mais une personne morale, un organisme, une idée, - la patrie. Un Européen va s'étonner que le patriotisme se soit formé si tard en Chine. Mais ce retard n'est que trop naturel si l'on tient compte de la situation politique du pays. Qu'est-ce que le patriotisme? C'est l'amour de ce grand moi collectif dont on fait partie et qui se distingue du non-moi. Selon la loi psychologique, c'est dans les relations d'égal à égal, du sujet avec l'objet que se développe la conscience du non-moi et du moi : sans le non-moi, le moi n'existerait pas. Or, la Chine dans l'antiquité c'était l'univers: elle est immense, et elle était entourée de peuplades barbares; comme hommes, celles-ci ne comptaient pas. Partout c'était la Chine, et hors de la Chine, il n'y avait plus d'hommes. Dans un tel isolement moral, comment le patriotisme pouvait-il se former? Ce n'est que vers le IV^e siècle à mesure que la puissance des Tartares se faisait sentir, que le Chinois apprit à distinguer de plus en plus la patrie de la non-patrie.

Le patriotisme, nouvelle signification du mot Tchong, a subi une évolution à son tour. Pendant dix siècles environ, il se trouva compris dans le dévouement au roi, parce que le roi représentant le pays, ne faisait qu'un avec la patrie.

(1) Certains sinologues français ont nié jusqu'à l'existence du mot Patriotisme dans la langue chinoise. Ils ont ainsi prouvé leur ignorance.

C'est ce patriotisme mixte que Tsi-Kiun-Tsiang exalta dans son drame. Mais, au même siècle du poète (XIII^e s?) lors de la poussée irrésistible des Mongols, moment où Voltaire place l'action de sa tragédie, l'empereur déchu de sa mission de représentant. En 1276, la Princesse et l'empereur son fils se rendirent aux envahisseurs. Les mandarins patriotes tout en leur gardant le respect, se ~~comp~~ firent avec eux, et défendirent l'Empire avec un autre chef ~~à~~ la tête (1) Dès lors le patriotisme se sépara nettement du dévouement au roi. Néanmoins, ce patriotisme, dégagé de Tchong tout en conservant l'ancienne appellation, n'est pas encore devenu le nationalisme de nos jours. Il impliquait plus la notion de vertu ou de civilisation que la notion de race. Pourquoi les Tartares étaient-ils méprisables? Parcequ'ils n'étaient pas civilisés, dès qu'ils seraient civilisés, ils seraient Chinois, car civilisé et Chinois étaient alors synonymes. Voilà pourquoi et comment le peuple chinois a pu supporter les empereurs, dits Tartares. "Notre patriotisme se contentait de cette victoire de l'esprit" (2) dit M.G. Lanson de la France au XVIII^e siècle nous pourrions en dire autant de la Chine sous les dynasties mongole (1277-1367) et Mantchoue (1644-1911).

De tout ce qui précède sur le Tchong, nous tirons sur l'Orphelin de la Chine, les remarques suivantes :

(1) Voir. Pp5.

(2) Gustave Lanson, Histoire de la Littérature Française, Paris, 19^e éd. p.629.

A.) Malgré toutes les différences d'objets et d'époques, c'est le même tchong qui fait agir dans le drame chinois et dans la tragédie française.

B.) En mêlant ensemble les mots "sujet" et "citoyen", empereur" et patrie" Voltaire dépeint assez exactement l'état de Tchong de cette époque où le patriotisme n'était pas tout à fait séparé du dévouement au roi.

C.) En Français du XVIII^e siècle, l'auteur a très bien pénétré la psychologie des lettrés chinois du vieux temps qui se contentaient de la victoire de l'esprit.

Aussi Zamti finit-il par dire :

Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?

Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus (Orph. V, 6)

2^o Le Hiao, piété filiale — Le Hiao ou piété filiale est une des plus grandes originalités du confucianisme. Il est la source de la forte organisation familiale et la cause de la population prodigieuse. Quoique venant en seconde place, il est la base et le modèle des autres devoirs : un mauvais fils ne peut jamais être un sujet fidèle ou un ami dévoué, croit-on en Chine.

De nos parents sur nous, vous savez le pouvoir,

Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image

Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge (Orph. IV, 4)

Ces vers de Voltaire équivalent à peu près à la formule que nous avons énoncée plus haut : le Père est le Tien de la famille. De là on tire facilement les devoirs des parents et des enfants.

Les parents comme le Tien doivent la tendresse à leurs enfants. Mais comme l'amour paternel est naturel, les confucianistes ne fiant à la nature n'ont pas pris la peine de dissenter sur les devoirs des parents, de sorte qu'il ne reste plus qu'un pouvoir formidable à leur actif. Les pouvoirs paternels étaient vraiment sans bornes : le père pouvait disposer de la vie de son fils : que ne peut-on faire d'un

— — — — — enfant obscur à qui j'ai donné l'être.
(Orph. II, 3)

comme Zamti raisonne. Ainsi, il est moins révoltant pour les Chinois d'autrefois de voir Tcheng Yng sacrifier son enfant que pour les Français du XVIII^e siècle de voir Zamti accomplir la même vertu horrible.

Cependant il est à remarquer que malgré la négligence des premiers Confucianistes, les abus des parents n'ont pas manqué d'amener les législateurs à limiter le droit paternel. A mesure que les mœurs s'adoucissent, l'enfanticide est de plus en plus rigoureusement défendu, et cela depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne. A l'époque où Voltaire ~~sa~~ place l'action de sa pièce, un père qui aurait fait mourir son fils de sa propre autorité était passible de mort. En 1394, un pauvre ouvrier de Chantong sacrifia un de ses fils pour la guérison de sa mère; l'empereur révolté de cette action barbare(1) punit sévèrement le coupable ~~et~~ quoique le sacrifice fût motivé par la piété filiale mal interprétée; et les annales nationales signalent l'affaire comme une calamité publique. Ainsi Esi Kiun-Tsiang représentant le sacrifice de Tcheng-Yng ajouta
(1) De Mailla, Histoire Générale de la Chine, Paris, 1779, T.X, p. 99.

à son drame un beau trait de couleur locale, tandis que, attardé de vingt siècles, ce même sacrifice devient un anachronisme moral entre les mains du poète français.

Comme corollaires aux droits paternels, le fils doit aux parents l'amour, le respect, l'obéissance et le bon traitement dans leur vieillesse. Mais si la piété filiale ne consistait qu'en ces devoirs, le Confucianisme ne différerait pas beaucoup des autres doctrines morales; ce qui fait de la piété filiale une vertu si originale, c'est une suite de devoirs après la mort des parents. Le fils doit % enterrer ses parents selon les rites et offrir aux mânes des sacrifices réguliers; par-dessus tout, il doit laisser au moins un héritier mâle pour offrir ces sacrifices à sa place. C'est là le plus impérieux de tous les devoirs compris dans le Hiao. On peut manquer de trois façons différentes à la piété filiale, a dit Monfucius (1) et la façon la plus criminelle, c'est de mourir sans laisser d'héritier. Ne pas mourir sans héritier, voilà un devoir dont l'Européen n'aurait jamais eu l'idée.

Ici encore, une remarque très importante à faire : il s'agit dans l'une comme dans l'autre tragédie d'un "fils unique" (2) qu'on sacrifie. Tsi Kiun-Tsiang inventeur de ce trait et le public Chinois, voient dans cette action un triple effet : en donnant son fils unique, le héros sacrifie à la fois sa tendresse paternelle, le soutien de ses vieux jours et surtout un de ses devoirs les plus sacrés de la piété filiale. Voltaire qui copie le poète chinois, n'a eu certainement en vue que la

(1) Monfucius ou Montse, le plus grand disciple de Confucius, (IV^e siècle avant J.C.)

(2) L'Orphelin de Tchao, II (Du Halde, III, 438) et l'Orphelin de Chine, I, 6.

douleur d'un père; il n'a jamais pu soupçonner toute l'importance que le mot "unique" comporte.

3° La Tsié, fidélité conjugale..

La Tsié ou la fidélité conjugale tel qu'il est prêché par les Confucianistes est peut-être de tous les devoirs chinois le plus austère et le moins compris par les Européens. Le moins fondé sur la nature, il a provoqué le plus de réaction aujourd'hui. Voltaire ~~n'a~~ ne l'a pas pénétré dans toute son ampleur, aussi son Idamé est un rôle manqué.

La femme chinoise sous le régime confucianiste n'a jamais été assez heureuse pour trôner sur les hommes comme les ^{provençales} dames du moyen-Âge, ni assez malheureuse pour être roulée de coups par messieurs les chevaliers comme les Françaises dans les Tabliaux. C'est une sorte de pupille dans la société, protégée choyée, mais soumise à une tutelle perpétuelle. Sa "triple dépendance" est célèbre : jeune fille, elle dépend du père; mariée elle dépend du mari, --- dépendance de beaucoup la plus longue et la plus absolue bien entendu, --- veuve, elle dépend du fils aîné. Sa plus grande gloire, c'est de savoir aider et obéir, et son plus grand honneur, d'être chaste et de garder la fidélité au mari. Son mariage ne se faisait point selon son suffrage, comme le présente Voltaire. Ce sont γ les parents qui lui choisissent un homme. Ce choix paternel une fois fait, elle est à jamais liée à son fiancé ou mari, (car, en Chine, les fiançailles ne comptent pas moins que le mariage)

Mon hymen est un noeud formé par le ciel même,

Mon épous m'est sacré..... (Orph.IV,4.)

Ce noeud subsistait même après la mort, à plus forte raison, il ne peut y avoir de divorce. On avait bien la répudiation, mais la répudiation ne peut jamais se faire que quand on^a découvre chez la femme une infirmité morale ou physique. Ainsi le mariage en Chine est indissoluble. En faisant proposer le divorce par Zanti, Voltaire donne une fausse idée des moeurs chinoises. Quelles soient les circonstances, un lettré chinois n'aurait jamais conçu "ce sacrifice impie".

Nous disons dépendance absolue de la femme, qu'on ne s' imagine pas qu'il s'agisse d'une simple incapacité juridique.

C'est une dépendance avant tout morale.

O toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore (Orph. V, 5) dit Idamé à Zanti. En effet, le mari est le T'ien, le Ciel, la Providence de la femme. Le devoir immédiat de la femme, c'est d'obéir au mari et de l'aider à accomplir ses devoirs à lui. Vis-à-vis de ces devoirs, surtout des devoirs politiques, elle est en quelque sorte irresponsable. Si elle y est obligée dans certaines circonstances, c'est parce que son mari y est obligé. On excuse une femme si, entraînée par son mari, elle agit contrairement à un de ces devoirs; mais si elle s'arroge une loi morale en désobéissant à son mari, sa faute est doublée. Remarquons en outre qu'en Chine, on tient toujours compte de la vertu de la femme pour juger de la valeur d'un homme, car, selon les confucianistes, la perfection d'un lettré doit commencer par sa propre personne et sa propre famille pour s'étendre graduellement à ses prochains, à son royaume, jusqu'à l'univers : Comment un homme pourrait-il se faire respecter par autrui si sa sagesse ne peut pas même rendre ver-

tueuse sa propre femme? Dans la tragédie Zanti et Idamé agissent dans deux directions divergentes et presque opposées :

Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère (Id.IV,4)
Voilà qui nuit non seulement à la valeur morale de la femme, mais encore à la perfection du mari.

E. Devoirs envers le prochain et devoirs envers soi-même.

Après ces devoirs fondamentaux viennent les devoirs envers le prochain et les devoirs envers soi-même : justice, bonté, fidélité à la promesse ou au serment, bienséance, respect de soi-même, etc. Les héros de la Tragédie ont invoqué plusieurs fois la justice et la fidélité au serment. Dans cet ensemble seul le suicide demande notre attention car le Christianisme et le Confucianisme le conçoivent de façons différentes.

Le Christianisme condamne le suicide parce qu'en sortant de la vie de sa propre autorité, on commet un crime plutôt contre Dieu et contre soi-même. Le Confucianisme, pratiquement (1) fait une distinction : il condamne le suicide égoïste ; mais encourage plus ou moins le suicide altruiste. Car s'il est louable de recevoir la mort pour la vertu ou pour l'honneur, pour-

(1) Nous empruntons cette distinction à l'ouvrage de Durkheim : le Suicide. Les Confucianistes eux-mêmes n'ont pas fait une distinction si nette ; ils encouragent seulement les actes qui rentrent dans la catégorie des suicides altruistes selon la définition de Durkheim.

Le christianisme admet et admire les suicides indirects, lorsque par exemple des femmes, pour échapper au déshonneur, sont obligées de se précipiter dans le feu, dans l'eau ou de se lancer du haut d'une maison, etc.

quoi le serait-il moins de se la donner pour le même but :
Il est vrai que le suicide est contre la nature et que souvent
il ne sert à rien de positif, mais au moins c'est un exemple
qui enseigne à aimer plus la vertu et l'honneur que la vie.

Cette conception du suicide est profondément enracinée
chez les Chinois et a passé avec le Confucianisme chez les
Japonais (1) On se donne la mort soit pour sauver la vie d'
autrui, soit pour suivre quelqu'un à qui l'on doit la fidélité
soit enfin pour se soustraire à un déshonneur inévitable.

Aujourd'hui encore subsiste dans certains cas en Chine la
triste coutume pour les femmes de mourir avec leur époux, et
au Japon pour les hommes de mourir avec leur honneur (2)

Lors de la prise de Pékin par les Rebelles (1644) événement
dont Voltaire a profité pour encadrer son action dramatique,
l'empereur Tsong Tchong jugeant tout perdu, se donna la mort
après avoir fait mourir tous les siens. Cet acte est regardé
par les Chinois comme fort louable, car si sa mort ne put sau-
ver l'Empire, il accomplit au moins son devoir de souverain
de ne pas survivre à sa dynastie, et de ne pas se laisser
avilir entre les mains des agresseurs. Mais les auteurs chré-
tiens regardent cet homicide par soi-même d'un oeil tout dif-
férent. En copiant chez de Mailla le récit de cette mort tra-
gique, le P. Jouve la critique sévèrement, disant que "pour en

(1) Il semble qu'on abuse plus encore au Japon qu'en Chine de
cette doctrine de Confucianisme. Les philosophes japonais
regardent l'homicide de soi-même comme une action vertueuse
quand elle ne blesse pas la société. Le naturel fier et vio-
lent de ces insulaires met souvent cette théorie en pratique
et rend le suicide beaucoup plus commun encore au Japon qu'
en Angleterre (Voltaire, Essai sur les Mœurs, chap. XLII,
du Japon.

(2) C'est le suicide d'honneur qu'on appelle en Japonais Harakiri.

venir là il ne faut que beaucoup de folie ou beaucoup de faiblesse" (1) Voltaire n'a pas mieux jugé ce sentiment d'honneur oriental. Dans son essai sur les Moeurs, il reproche au malheureux monarque d'avoir mis fin "à un empire et à une vie qu'il n'avait pas osé défendre" (2) C'est pourquoi dans sa Tragédie, il préfère faire mourir son empereur chargé des fers tartares. Or, cette façon de mourrir d'un souverain est précisément la plus ignominieuse aux yeux des Chinois. A la fin de la tragédie, la tentative du suicide des époux serait un trait de mœurs chinoises. Mais voici la raison que l'auteur donne par la bouche d'Idamé :

----- Eh bien! Ecoute-moi :

Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?

Les taureaux aux autels tombent en sacrifice :

Les criminels tremblants sont traînés au supplice;

Les mortels généraux disposent de leur sort.

Pourquoi des mains d'un maître % attendre ici la mort?

L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?

De nos voisins altiers imitons la constance :

De la nature humaine, ils soutiennent les droits

Vivent libres chez eux et meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie

Et plus que le néant ils craignent l'infamie.

Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil

Un depose insolent le plonge d'un coup d'oeil.

Nous avons enseigné ces braves insulaires

Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires,

Sachons mourir comme eux. (Orph. V, 5)

(1) Voyez de Brunem, Histoire de la Conquête de la Chine, p. 174, note 59.
(2) Ouvrage cité, chap. CXCIV De la Chine du XVIII^e s. et du Commentaire du XVIII^e

Cette tirade montre plutôt la conception japonaise du suicide et les relations morales du Chinois avec son voisin insulaire. On y trouve trop de rudesse japonaise et point de morale confucianiste. Les époux malheureux auraient de meilleures raisons à donner : ils ont tout essayé pour sauver l'héritier de l'empire , et ils ont sacrifié leur fils unique et ont été jusqu'à compromettre leur honneur; maintenant que l'Orphelin est entre les mains de l'ennemi, tout espoir est perdu, et leur tâche est terminée. Pour rester dans la note chinoise, ils auraient dû mourir comme le général Tchang Chekiai (1) pour ne pas survivre à leur empereur.

(1) Voir p. 70

CHAPITRE IV. - APPRECIATION DE LA TRAGÉDIE.

C'est à l'oeuvre après tout qu'il faut en revenir, dit H. J. Guyau, et c'est elle qu'il faut apprécier en la regardant d'un point de vue même d'où son auteur l'a regardée. (1) Nous avons fait jusqu'ici l'exégèse, l'anatomie de l'Orphelin de la Chine. De même que dans les membres disséqués, on ne découvre pas un homme, de même dans les éléments décomposés, on ne trouve pas une oeuvre d'art. Nous allons maintenant "considérer l'oeuvre en elle-même".

§ 1. La Thèse philosophique.

L'Orphelin de la Chine fut représenté à Paris le 20 août 1755. J.J.Rousseau avait fait son Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les Hommes, et venait d'en envoyer un exemplaire au poète tragique. Celui-ci lui répondit par une longue lettre (30 août 1755) dont le premier passage est fort plaisant et ironique :

"J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant

(1) J.M. Guyau, L'art au point de vue Sociologique, Paris, 1926, p.47.

d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi...." (1)

Cette lettre fut insérée dans la première édition de la tragédie qui eut lieu un mois après la représentation et elle conserva sa place dans certaines éditions postérieures des oeuvres du poète. Un tel assemblage paraît à première vue une pure coïncidence. Mais ~~de~~ on saisit les idées philosophiques de la pièce, on verra qu'il est plus significatif qu'on ne croit

Nous savons les deux courants d'idées du XVIII^e siècle que représentent nos deux philosophes. Tandis que Rousseau était l'ennemi déclaré et implacable des sciences, des Arts, et de toute civilisation. "Voltaire était l'incarnation la plus éclatante de son siècle. Cette civilisation, ces arts, ces sciences que Rousseau considérait comme les fléaux de l'humanité, Voltaire croyait au contraire qu'ils en étaient les fableaux.(2)

Et puis, à cet antagonisme philosophique s'ajoute une rivalité personnelle. Voltaire était le patriarche incontesté de l'Europe philosophique et littéraire lorsque les Discours de Rousseau commencèrent à faire du bruit.

La gloire du Genèveis était d'autant plus éclatante qu'elle était brusque, et ne laissait pas d'inquiéter ~~aucun de nos~~ un peu le penseur français. Il est vrai que la jeune gloire

(1) Voltaire, Oeuvres, Ed. Beuchot, T.LVI, p.714.

(2) P. Maugras, Voltaire et J.J.Rousseau, p.39.

était encore loin de porter atteinte au vieil honneur, et que le petit Jean-Jacques" ne paraît jamais au maître plus âgé qu'avec un ton révérencieux et quelquefois même flatteur.

Mais il n'en existait pas moins entre eux une sorte de rivalité instinctive et une lutte plus ou moins voilée.

A la lecture du Discours sur l'Inégalité, "Voltaire resta frappé de stupeur, nous dit P. Maugras.

"Ainsi, il se trouvait un homme pour nier la civilisation: Le Discours sur les Arts et les Sciences n'était donc pas une gageure, une fantaisie écrite dans un accès passager de misanthropie, c'était la première étape d'un plan bien arrêté et sérieusement conçu. Et ce plan, on le poursuivait avec ténacité, puisque le Discours sur l'Inégalité en marquait la seconde étape.

"Cette fois l'attaque contre la société était plus vivante encore, où l'auteur s'arrêterait-il dans cette vie?

" Mais ce n'est pas un rêveur vulgaire qui se dresse ainsi devant lui et s'attaque à tout ce qu'il aimait passionnément. C'est un homme de talent, et du talent le plus dangereux! Va-t-il l'écraser sous les sarcasmes, couvrir de ridicule ces théories si étranges, si paradoxales qui prêtent si bien les flancs à la raillerie? Il n'en est rien. Se rappelant que Jean-Jacques était l'ami de tous les encyclopédistes, qu'il faisait partie du cénacle philosophique, le patriarche ne voulut pas diviser la petite Eglise. Mieux valait ménager ce nouveau venu et lui laisser rendre à la bonne cause les ser-

vices qu'elle en pouvait attendre. (Et il se contenta de lui écrire une lettre presque familière en réponse de son second Discours (1)

Cette page de Magras dépeint fort bien les sentiments du patriarche à l'égard du nouveau venu.

Mais l'historien a tort d'affirmer que Voltaire ne fit pas grand cas du premier Discours de Rousseau, fait en 1750 et qu'il ne songea pas même à une réfutation plus sérieuse du second. En réalité, tout le paradoxe du Genevois dans le Discours sur l'Inégalité est déjà contenu en germe dans celui sur les Sciences et les Arts, et dès 1750 ses "vues heurtaient directement la conviction de Voltaire, telle qu'il avait exprimée dans Le Mondain. Rousseau le savait comme Voltaire sut dès lors qu'il avait un antipode.(2) Celui-ci ne pouvait rester indifférent d'autant plus que Jean Jacques l'avait apostrophé et l'avait classé parmi les "esprits dégradés"(3) Il ne se con-

(1) G. Magras, Voltaire et J.J. Rousseau, p.39.

(2) D.F. Strauss, Voltaire (tr. Louis Marval) p.245.

(3) Rousseau Discours sur les Sciences et les Arts, 2^e partie : Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de la récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans les temps où les savants devenus à la mode, ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leurs libertés?Ce qu'il fera, messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes."/>

Voir aussi le passage précédent du même Discours.

tenta donc pas de répondre à son rival par un froid dédain ou de le ridiculiser dans un écrit insignifiant : Timon ou le Brûleur de Livres, comme le suppose Maugras (1) Il tâcha de le réfuter dans une oeuvre plus imposante, et cette oeuvre plus imposante c'est l'Orphelin de la Chine. S'il se contenta d'une simple lettre pour le second Discours, c'est parce que ce Discours n'est que la suite du premier et que l'Orphelin de la Chine alors déjà écrit, peut les réfuter l'un et l'autre. Aussi l'auteur a-t-il mis cette lettre à la tête de la tragédie en guise d'avertissement.

Nous ne pouvons affirmer que l'Orphelin de la Chine fut écrit uniquement pour réfuter le Discours de Rousseau, puisque la première idée de la pièce fut conçue trois ans plus tôt (1747) et que la mise en exécution eut lieu trois ans plus tard. Mais nous estimons comme incontestable l'intention de l'auteur d'en faire un instrument de lutte philosophique.

Rousseau a couronné son paradoxe sur les Sciences et les Arts de deux exemples puisés chez les Chinois et les Scythes :
"Mais pourquoi chercher dans les temps reculés, des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistants? dit-il après avoir passé en revue tous les anciens pays où les sciences et les arts auraient causé la ruine. Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les sciences épuraient les moeurs, si elles apprenaient aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animaient le courage, les peuples de la Chine devraient être sages, libres et invincibles.

(1) Voir Voltaire et J.J. Rousseau, pp. 16 et suiv.

Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne lui soit familier, si les lumières des ministres, ni la prétendue sagesse des lois, ni la multitude des habitants de ce vaste empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant et grossier; de quoi lui ont servi tous ses savants? Quels fruits a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Serait-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchants?

Opposons à ce tableau, continue-t-il, celui des mœurs du petit nombre des peuples, qui, préservés de cette contagion des vaines connaissances ont par leurs vertus, fait leur propre bonheur et l'exemple des autres nations.

- - - - - Tels furent les Scythes dont on nous a laissé de si magnifiques éloges. - - - - -

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoraient pas que dans d'autres contrées, des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et sur la vertu, et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes, les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barabres; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine" (1)

Donc, Rousseau condamne la civilisation dans les Chinois et fait l'apothéose de l'état sauvage dans les Scythes ou Tartares, vainqueurs de la Chine. Voltaire, avec les mêmes exemples prouvera juste le contraire.

(1) Rousseau, Discours sur les Sciences et les Arts, 1^o partie.

"..... Les vainqueurs tartares, dit-il dans l'épître dédicatoire de l'Orphelin, ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent les arts établis à la Chine, ils adoptèrent toutes ses lois.

"Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare, et les Tartares ont deux fois donné cet exemple; car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire, au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation, gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant qui a été le premier but de mon ouvrage".

Mais Voltaire ne se contente pas de répondre à son adversaire ainsi grosso modo, et indirectement, il réfutera son paradoxe point par point, dans les plus petits détails.

En effet, que soutient Rousseau dans son Discours?

1° que les sciences et les arts doivent leur naissance "à nos vices" à notre "oisiveté" à nos erreurs. Par combien d'erreurs, s'écrie-t-il, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle?

2° qu'ils ne produisent d'autres effets que d'amollir le caractère, d'efféminer le corps, de corrompre les mœurs et d'évincer la vertu, et que par là, un peuple devient infailliblement fragile à l'attaque. "On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevait sur notre horizon". Et la vertu enfuit, le pays tombe en ruine et devient la conquête des autres peuples. Tel est le sort de toutes grandes civilisations du monde, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome et de la Chine.

3° que les sciences et les arts ne sont bons qu'à affermir l'esclavage et que par là ils sont devenus nécessaires aux puissances de la Terre.

Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissants, peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffant en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin élevé les trônes, les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents, et protégez ceux qui les cultivent....."

4° De ces considérations Rousseau conclut implicitement qu'il faut détruire les sciences et les arts et retourner ainsi à la nature pour être libre et heureux, conclusion qu'il développera dans son "Discours sur l'Inégalité".

Tous ces points se retrouvent dans la Tragédie. Voltaire y fait parler Rousseau par la bouche des Tartares.

1° Qu'est-ce que les arts? Ils sont les "enfants de la mollesse" (1) D'où viennent "ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits"? C'est "l'erreur" qui "les dicta" (2)

2° Quels fruits les Chinois ont-ils retiré de leurs arts et de leurs sciences? Aucun, puisque ces exercices de l'esprit "n'ont pu les sauver des fers et de la mort"(3) Au contraire, ils ont fait leur "faiblesse" Voyez ces lettrés "trop enorgueil-

(1) L'Orphelin, IV, 2.

(2) Ibidem, II, 5.

(3) Ibidem, IV, 2.

lis du faste de leurs lois".

Leur foule est innombrable : ils sont tous dans les chaines
(Oph.II,7)
Voyez ces lois, par lesquelles "l'univers fut instruit"

----- Il n'en est plus -----

Il n'est ici de lois que celles de mon coeur,

Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur
(Id. IV,4)

Ainsi, la force, la nature triomphe avec le Scythe; le Chinois
le peuple policé n'est plus.

3° Néanmoins Gengis-Kan, puissance de la terre, ne détruira
pas "tous ces fruits du génie:

Si l'erreur les dicta cette erreur m'est utile,

Elle occupe ce peuple et le rend plus docile (Id.II,5)

Donc , les sciences, les lettres et les arts vont étendre des
guirlandes de fleurs sur les chaines de fer; ils vont affirmer
la domination du maître et consolider l'esclavage.

Voilà la thèse de Rousseau.

Mais voici l'antithèse de Voltaire :

1° Les sciences et les arts n'excluent point la sagesse et
la vertu; ils ne corrompent point les mœurs. Témoin, la Chine
Voyez ce couple héroïque qui personnifie la civilisation chi-
noise :

A son roi qui n'est plus, immolant la nature

L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure

L'autre pour son époux est prête à s'immoler,

Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler (Id.IV,2)

2° Les trones sont-ils affermis par les sciences et les arts? La société n'a-t-elle d'autres bases que les besoins du corps? Nullement. Regardez la Chine.

Cet Empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect du serment..... (Id. IV, 4°)

Ce sont là autant de vertus dérivées de la loi naturelle.
C'est sur elles que doit se baser le gouvernement d'un peuple policé: c'est la civilisation et non l'esclavage.

3° Il est vrai qu'un empire ainsi fondé ne peut résister à la force brutale. Mais

----- S'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais (Id. IV, 4)

4° Jean Jacques vante si hautement l'état de la nature, il nous fait un tableau si séduisant de la grandeur des Scythes, des moeurs des "barbares" Eh bien! voici un Scythe qui nous confesse lui-même son état de la nature :

Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?

J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même?

Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté

De monstres affamés et d'assassins sauvages,

Disciplinés au meurtre et formés aux ravages (Id. IV, 3)

Voilà les barbares qui selon Rousseau, feraient "par leurs vertus" leur propre bonheur et l'exemple des autres nations!

5° Les Chinois et les Scythes, c'est la civilisation et la nature. Dans l'une c'est la morale, la vertu, la sagesse, les lois, les sciences, les lettres et les arts; dans l'autre c'est la force aveugle, la vigueur physique et le courage sauvage. Voilà le véritable tableau que Jean-Jacques aurait dû nous tracer. Est-il vrai que les hommes civilisés ne peuvent lutter contre les hommes restés dans l'état de la nature? Est-il vrai que les barbares ont vaincu les Chinois? Pas du tout. C'est plutôt le contraire qui est vrai: Voyez donc Gengis le Tartare admirant malgré ^{lui} les arts, les lois, les travaux, la sagesse et la vertu des Chinois; voyez-le s'inclinant devant la civilisation; voyez-le enfin acceptant le joug des lois chinoises et la domination du lettré Zamti. N'est-ce pas plutôt le Tartare qui est vaincu par le Chinois? N'est-ce pas là la supériorité de la civilisation? N'est-ce pas le peuple policé qui, par ses vertus, fait son propre bonheur et l'exemple des autres nations? Puisque la civilisation est supérieure à la nature, éloignons-nous donc de l'état de la nature et avançons toujours dans la civilisation. Voilà qui est à l'antipode de la philosophie du Genevois.

La tragédie finit par le triomphe de la vertu :

Idamé.

Que peut vous inspirer ce dessein?

Gengis.

Vos vertus. (Orph. In fine).

Tous les amis de l'auteur admirent ce "beau mot" et l'auteur lui-même en est fier. "Quand ils seraient tous contre moi,

dit-il, je ne céderais pas; il m'est impossible de finir plus heureusement " (1) En effet, ce "beau mot" est bien le but auquel tend ou plutôt doit tendre tout le développement antérieur.

Remarquons tout de suite qu'ici Voltaire ne diffère point de Rousseau, car c'est aussi au nom de la vertu que celui-ci condamne les sciences et les arts. Seulement, pour l'un, la vertu est plutôt la simplicité de mœurs, la liberté et la vigueur physique, il faut donc la chercher dans l'état de la nature; pour l'autre, la vertu c'est le triomphe de la raison, et la raison ne se développe que dans l'état de la civilisation.

Que faut-il penser de ces deux thèses si opposées? Avant de déclarer la faillite du paradoxe de Rousseau, d'accord avec les hommes de bon sens, relevons quelques parcelles de vérités perdues parmi tant de sophismes. Certains arts, et des sciences mal appliquées font souvent plus de mal que de bien. Plus d'un philosophe aujourd'hui crie contre le "barbarisme scientifique" de l'Europe. Pour les arts, nous ne citerons qu'un seul exemple : le cinéma. Combien de gosses sont corrompus par ce prétendu instructeur de l'enfance! Et puis, pourquoi ne pas le dire? même dans ses critiques adressées à la civilisation chinoise, il n'est pas tout à fait sans fondement. Le Chinois est trop entiché de son pacifisme, on plutôt le pacifisme prêché par les premiers confucianistes a dégénéré : Si la Chine n'eût été pacifique jusqu'à perdre la force défensive, elle n'eût pas été deux fois subjuguée ^{par les Tartars.}

(1) Lettre à D'Argental, 30 juillet, 1755 (Ed. Beuchot, T. LVII, p. 683)

Mais à part ces quelques observations justes, Rousseau se trompe complètement; il a trop généralisé et conclu trop vite. Laissons de côté sa thèse générale, cent fois réfutée, pour nous borner à ses opinions sur la Chine. Il ne savait pas qu'en Chine, les lettrés ne sont pas des artistes, mais des moralistes qui doivent pratiquer la vertu et défendre le Confucianisme; et que les arts chinois ne sont pas des arts licencieux mais des oeuvres qui servent à propager et à inspirer la morale. Ensuite il a négligé la force assimilatrice du peuple chinois, force qui est pourtant un des traits les plus caractéristiques de la civilisation chinoise : tous les peuples qui ont pénétré en Chine ou qui l'ont conquise, furent ⁱⁿ distinctement chinoisés. Lorsque, en 1621, le fondateur de la dynastie manchoue, prit Moukden, il prévint bien que sa race deviendrait chinoise si elle s'établissait dans la Chine. Les King et les Mongols ont quitté leurs pays pour habiter la Chine, dit-il, à peine une génération a-t-elle succédé à une autre qu'ils furent complètement chinoisés. Faut-il que nous subissions aussi le même sort, nous manchous?" Et ce même sort, malgré son appréhension, s'est réalisé dès le XVIII^e siècle.

C'est sur ces points d'une importance capitale où Rousseau s'est trompé, que Voltaire s'est appuyé pour déclancher l'attaque. Voilà qui fait la force de son antithèse et qui constitue une des plus belles originalités de sa tragédie.

§ 2. Valeur littéraire.

L'Orphelin de la Chine jouit d'un grand succès. Tout le monde, sauf les ennemis du poète (1) en parla avec des éloges sincères ou flatteurs. On doit attribuer ce succès moitié au gout particulier du siècle, moitié à la signature d'un nom qui était la célébrité européenne; Car, aujourd'hui, malgré quelques jolies trouvailles on ne peut plus lire sans ennui la pièce jusqu'au bout. Sans doute Voltaire en modifiant le thème du drame chinois, a cru le perfectionner, sans doute il a fait entrer dans sa tragédie tout ce qu'il croit manquer au prototype : "unité de temps et d'action développement de sentiments, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion", etc.

Mais l'oeuvre n'en a pas moins de gros défauts, dont viennent ^{certain} précisément des modifications ou des additions.

Nous ne parlerons pas des nombreux emprunts d'images, de tournures ou de vers que l'auteur a faits chez les grands classiques dans en avoir l'air, ni des répétitions inutiles qui languissent parfois l'action (2)

Ce qui saute aux yeux, c'est d'abord une série d'invéraisemblances. Comment, par exemple, Idamé, qui est au courant de tant de choses, peut elle ignorer que le destructeur de Catai est son

(1) Tel Boucher qui parodia la tragédie dans une pièce en un acte et en vers, intitulée : les Magots.

(2) Pour les emprunts, voir chap. II, § 3. Signalons encore quelques vers isolés, par exemple :

Vous êtes citoyenne avant que d'être mère (Orph. II, 3)

O pur sang de mes rois! o moitié de ma vie! (id. IV, 5)

Arrête, il ne l'est plus : y penser est un crime (id.)

Ce sont là autant de vers cornéliens.

Pour les répétitions, on peut supprimer par exemple la sc. 2 de l'acte V, où Idamé fait la même prière à Octar que dans la sc. 4 du même acte à Gengis-Kan.

ancien amant, et si elle l'ignore, pourquoi ne s'étonne-t-elle pas en l'apprenant? (I,1) Comment Zanti a-t-il pu entrer dans le Palais et en sortir sans être arrêté par les Tartares? Comment l'empereur a-t-il pu lui faire la recommandation lorsque les assaillants barbares se sont déjà saisis de sa personne? Toutes les raisons que donne le mandarin ne suffisent pas pour justifier cette merveille (I,2). A la fin du IV^e acte, comment se peut-il qu'une femme sache si bien les nouvelles des Coréens alors que son époux les ignore? Admettons que celui-ci soit observé par les Tartares, mais de si bonnes nouvelles, Idamé n'aurait-elle pas dû les lui apprendre dès le début de leur entretien, avant la proposition du divorce? Et puis, toute l'action est censée se passer en vingt quatre heures, comment les Coréens qui ne sont encore que "vers les rives du fleuve" à la fin du III^e acte, et que Gengis-Kan a fait observer avec diligence par ses soldats, auraient-ils pu tout à coup s'ouvrir "un secret passage?" et encore "non loin de ces tombeaux!" Entre le IV^e et le V^e acte, que de ~~rares~~ vicissitudes se sont succédées! Idamé a couru au tombeau, ranimé l'Orphelin, elle l'a porté jusque chez les Coréens, elle a animé les soldats; mais "Gengis à marché" combattu et anéanti l'armée de ~~sour~~ secours; et notre héroïne est découverte, arrêtée, rejetée aux fers et ramenée, - et tout cela comme en un clin d'oeil!

Un autre défaut commun à toutes les oeuvres dramatiques du poète - c'est que ses héros raisonnent trop et souvent sur un ton déclamatoire. Passe pour Zanti, puisqu'un lettré est essentiellement un philosophe et qu'un philosophe doit toujours philosopher un peu. Mais Idamé! elle semble plus philo-

sophe que le plus grand philosophe du monde! Epancheur-t-elle son coeur maternel, la voilà partie pour la misère humaine, pour les lois premières! Repousse-t-elle l'amour de Gengis, la voilà partie pour la philosophie politique de l'Empire! Il n'y a pas jusqu'à Gengis "soldat dans la poudre élevé" jusqu'à Octar, guerrier "blanchi sous le harnais" qui ne soit grand raisonneur. Partout, on débite de grandes maximes philosophiques, partout on raisonne sur la nature, sur l'amour sur la guerre, sur la politique, etc.etc..

Mais le plus grand de tous les défauts se trouve dans la structure même de la pièce. Voltaire a ajouté au vieux fonds une intrigue d'amour, et la tragédie donne dès lors l'impression de deux oeuvres cousues ensemble. Le sujet paraît tout à fait changé dans les deux derniers actes : il n'y est presque plus question de l'Orphelin. L'auteur s'en rend bien compte d'ailleurs : "L'Orphelin était trop oublié" dit-il à d'Argental"

(1) Il chercha à y remédier, mais il n'y arriva pas. Il faut dire qu'il n'était pas fâché de cette disparate : il chérissait trop l'intrigue d'amour, sa propre invention, pour la supprimer. Et puis, elle plaisait fort à ses contemporains. La Harpe, par exemple, avait le même faible pour la trame sentimentale que l'auteur lui-même. Il regrette que le poète se soit obstiné à étendre la tragédie jusqu'à cinq actes, mais il paraît regretter encore plus que le sujet ne soit "de nature à fonder un grand ~~sur~~ péril sur le caractère de Gengis et un grand intérêt sur son amour" (2)

(1) Lettre à d'Argental, 6 juillet 1755, (Ed. Beuchot, T.LVI, p.664
(2) La Harpe, Cours de Littérature, Paris, chez Didot, 1870, t.II p.362.

En effet ce qu'il admire le plus dans la pièce, c'est le rôle d'Idame. "(C'est un modèle) que le rôle d'Idamé, dit-il. Voltaire n'en a point fait de plus beau; il est intéressant et noble d'un bout à l'autre, et du plus grand pathétique au second et au troisième acte. Il est sans exemple que le talent tragique ait produit un rôle de cette force dans un poète sexagenaire, et c'est une des exceptions qui étaient réservées à Voltaire. Idamé est sans contredit la partie la plus intéressante de la tragédie de l'Orphelin." (1)

Chose curieuse! La partie que Voltaire a développée avec le plus d'affection et que La Harpe a déclarée la plus intéressante paraît aujourd'hui la partie la plus banale. L'auteur a été sans doute aveuglé par cette "malheureuse séduction et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfants qu'on vient de faire;" (2) et le critique a été séduit par son goût pour le classicisme dont le rôle d'Idamé est un dernier reflet. C'est M.L.Crouslé qui le premier voit plus juste. Il s'étonne que Voltaire attache tant d'importance à l'intrigue d'amour. "Mais il se trompait, dit-il, l'intérêt de l'Orphelin n'est pas du tout dans une intrigue d'amour : il réside dans des sentiments plus élevés, ceux de deux époux qui sacrifient leurs personnes et jusqu'à leur enfant au salut d'une dynastie et à l'avenir d'un empire. C'est un des sujets les plus tragiques qu'il ait jamais traités: on s'étonne qu'il ne le sente pas ou qu'il ne veuille le dire"(3)

Pour nous, cette intrigue d'amour constitue le plus grave

(1) La Harpe, Cours, T.II, p.362.

(2) Voltaire, Lettre à d'Argental, 23 juin 1755 (Ed. Beuchot, T.LVI, p.660)

(3) L.Petit de Juleville : Histoire de la Langue et de la littérature française. T.VI, p.128

défaut de la pièce. Nous avons vu que par son amour pour Gengis-Kan, Idamé est devenue une femme européenne et que par conséquent, elle fausse les couleurs locales qui sont une des originalités de la pièce. Mais l'influence que l'amour exerce sur l'ensemble de la tragédie est plus fâcheuse encore.

D'abord, l'amour de Gengis pour Idamé produit de très mauvais effets sur le rôle de Zamti. Il sent presque l'adultère. Or, le ~~cocu~~ ^{cocu} n'est point propre au théâtre; il convient à peine à la comédie : on sait quelles critiques sévères ont été adressées à Georges Dandin de Molière. Zamti qui est le type du lettré chinois, le représentant de Confucius, le Confucianisme personnifié, doit être majestueux, vénérable et irréprochable. Le cocuage lui convient encore moins qu'à Georges Dandin, qui est ^{au} fond un type comique. Il est vrai que l'amour de Gengis n'est qu'^{une} épreuve ~~pour~~ la vertu d'Idamé; mais du côté du mari, il n'en constitue pas moins une tache avilissante. L'auteur lui-même le sait bien d'ailleurs/ "La Noue a assez l'air d'un lettré chinois....dit-il; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu" (1) Voyez de quel ton plaisant il parle de son lettré chinois! Un rôle qui paraît si comique à l'auteur paraîtrait-il tragique aux yeux des spectateurs?

Voltaire a cherché à y remédier : "La situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme a quelque chose de si avilissant qu'il ne faut pas qu'il paraisse; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet ".(2)

(1) Lettre à d'Argental, 3 août 1754 (Ed. B. T.L.VI, p.484.)

(2) Lettre au même, 8 sept. 1754, (id.p.498).

Son expédient pour éviter le scandale c'est donc de ne plus laisser paraître le lettré. Or, au lieu d'atteindre le but, cet expédient constitue un autre défaut plus grave encore. Zanti est le champion de la nation chinoise au même titre que Gengis-Kan du côté de la nation tartare. Il doit paraître, il doit lui tenir tête, le confondre et être plus grand et plus éloquent que lui, car c'est lui qui va convertir le barabre. Mais dans la tragédie, c'est juste le contraire: il ne paraît presque plus depuis le troisième acte, il ne parle plus. C'est Idamé qui va raisonner avec Gengis-Kan. N'est-ce pas ridicule de voir une femme déclamer de grandes maximes philosophiques et politiques alors que le prêcheur reste muet dans un coin? Renverser les rôles de l'homme et de la femme pour éviter le "mauvais effet" signalé plus haut, n'est-ce pas réparer une sottise par une autre sottise?

L'effet de l'amour sur Gengis-Kan n'est pas plus heureux. Il ne fait pas tort seulement à son caractère qui est devenu trop galant et trop délicat pour être celui d'un Tartare, mais il fausse surtout sa conversion, premier but de la pièce. Toute conversion sérieuse doit être basée sur la raison. On aurait dû confondre le Tartare uniquement par la morale et la philosophie et l'émerveiller uniquement par des actes héroïques: il faut s'adresser à son intelligence et éveiller chez lui des sentiments élevés. C'est d'ailleurs ce que l'auteur comptait faire (1) et qui est sa plus belle originalité. Mais, contradiction incompréhensible; il met continuellement l'amour

(1) Voir p. 190

à côté de la morale, et dans beaucoup de passages, l'amour régné seul dans le coeur des héros. "Je ne vous parlerai que de Gengis, dit-il un jour à son ami : c'est Arlequin poli par l'amour. C'est plutôt le Cimon de Boccace et de La Fontaine.

Chimon aime, puis devint honnête homme

La Courtisane amoureuse, vers 24

Voilà le sujet de la pièce " (1) qu'est-ce à dire? Est-ce Idamé avec l'amour, ou est-ce Zanti avec la morale et la vertu qui convertit le Tartare? Est-ce la passion de Gengis ou est-ce la défense de l'Orphelin qui est le sujet? La pièce ne pourrait-elle pas se terminer indifféremment par Vos vertus ou par Mon amour? Convertir un Tartare par l'amour d'une femme, est une idée à la Voltaire qu'un auteur Chinois n'aurait jamais conçue.

Les deux derniers actes roulent presque complètement sur l'amour, et c'est ce qui les rend infiniment inférieurs aux trois premiers. On n'y éprouve plus cet intérêt intense qui tient les spectateurs en haleine au début. Gengis avance, Idamé repousse, l'un avance de nouveau, l'autre repousse encore. Ce sont entretiens amoureux et confidence sentimentales à n'en plus finir. L'action languit et traîne étrangement. La Harpe croit que le développement de l'amour est la seule ressource de Voltaire pour allonger la pièce. En réalité, la persécution de l'Orphelin et la conversion de Gengis-Kan fournissent plus de matériaux à Voltaire qu'Athalie n'en a fourni à Racine. L'auteur y a introduit l'amour simplement parce qu'il voulait faire de beaux vers et se rabaisser au goût de son siècle. (2)

(1) Lettre à d'Argental, 8 mars 1755 (Ed. B. T. LVI, p. 608)

(2) Voir p. 82

Si par malheur une pareille idée fût venue à Racine, Athalie eût été plus applaudie à son apparition, mais le théâtre français aurait alors un chef-d'oeuvre de moins. On voit par là combien un poète doit se méfier des applaudissements de son époque!

C O N C L U S I O N .

L'Orphelin de la Chine est une pièce typique du théâtre ~~français~~ du XVIII^e siècle. Ecrit dans une période transitoire entre deux grandes écoles opposées, il garde le reflet de la première et porte le germe de l'autre.

Le vieux fonds fourni par le drame chinois est classique, malgré des péripéties incroyables : il est racinien par le sentiment et cornélien par l'héroïsme. Voltaire n'avait qu'à le couler dans le moule du XVII^e siècle, c'est ce qu'il a fait. Il a scrupuleusement conservé la méthode de ses illustres prédécesseurs, depuis les trois unités jusqu'à la coupe du vers, depuis les monologues et les tirades jusqu'aux rôles des confidents. Et ce qui le rapproche le plus de Corneille, de Racine et de Molière, c'est que l'Orphelin de la Chine, comme Horace, Athalie ou le Misanthrope, est une action où se développent des types complets de caractères et de passions : le barbare et le civilisé, l'amour et la vertu.

Mais sous ces traits classiques perce une gerbe d'idées nouvelles. Les caractères que Voltaire dépeint ne sont pas ceux qu'on trouve dans n'importe quel pays et à n'importe quelle époque : ils sont chinois et tartares, du XIII^e siècle ; ils sont encadrés dans les mœurs dont on ne peut méconnaître le caractère spécifique - de sorte que l'Orphelin de la Chine est l'évocation pittoresque de toute une ~~civilisation~~, de toute une époque. Mieux encore, l'auteur ^{ne} s'est pas contenté

du simple pittoresque et d'une simple chronique colorée et émouvante, il a visé surtout à prouver une vérité philosophique : la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare. Jamais poète n'a représenté un événement historique d'une si haute importance, ni fait une oeuvre à si grande portée;

De ce point de vue, l'Orphelin de la Chine occupe une place unique dans le théâtre du XVIII^e siècle, Les romantiques avec Victor Hugo, ne feront que reprendre et développer ce que Voltaire a essayé dans cette tragédie.

Malheureusement, Voltaire n'est pas un génie capable de perfection. Il n'a ni assez d'énergie pour se libérer du goût frivole de son siècle, ni assez de coeur pour comprendre la passion dans toute sa vérité et dans toute son intensité, ni assez de sagacité pour pénétrer l'esprit d'une civilisation orientale. Il a profité de Tsi Kiun-Tsiang, mais en le défigurant; il a imité les classiques, mais n'en a pas gardé qu'un pâle reflet; il a fait des tableaux de moeurs, mais ses Tartares ne sont pas assez tartares ni ses Chinois assez

Chinois; il a voulu prouver la force civilisatrice de la morale, mais en a gâté l'effet par l'introduction d'un amour banal. En un mot, il a mêlé le galant au sérieux, et le ridicule au sublime; et pour emprunter une image à l'auteur lui-même, l'Orphelin de la Chine, est une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles. (1)

(1) Voltaire, Le monde comme il va, XVIII^e.

Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes, à notre fausse délicatesse! et combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes? (1)

(1) J.J.Rousseau, Discours sur les Sciences et les Arts, seconde partie.

B I B L I O G R A P H I E .

Cette liste ne contient que les principaux ouvrages utilisés pour le présent travail. Nous marquons d'une croix ceux qui sont dans la Bibliothèque de l'Université ~~de~~ Catholique de Louvain, et d'un astérisque ceux qu'à nous avons trouvés dans la Bibliothèque Nationale de France.

I. L'ORPHELIN DE TCHAO.

A. Textes chinois :

- 1° Tsi Kiun-Tsiang : Tchao-che-Kou-eul ou l'Orphelin de la Maison de Tchao (Yuan Kiu Suen ou choix du Théâtre du Yuan s.l.n.d. T.XLII.)
- 2° Tsi Kiun-Tsiang : Tchap-Che Kou-eul Ta Pao-yuan ou la Vengeance de l'Orphelin de la Maison de Tchao, (Yuan-jen Pé Tchong Kiu ou les cent pièces de Théâtre des Yuan; Shanghai, Commercial Press, 1918, IX, série A, T.XLII, pp.1-47) +

B. Traductions.

- 1° Le P. Prémare : Tchao Chi Kou ell ou le petit Orphelin de la Maison de Chao, tragédie chinoise, traduite par (....) (Du Halde : Description.....de l'Empire de la Chine, La Haye, 1736, T.CCI, pp.416-460.) +
- 2° Stanislas Julien : Tchap Chi Kou-eul ou l'Orphelin de la Chine, drame en prose et en vers,traduit du chinois par (.....), Paris 1834. ★

C. Documents historiques.

- 1° Confucius : Tsong-tiou (1) (Annales d'Histoire des deux dernières périodes de la dynastie des Tchou) avec les explications de Tsouo, Houpé, 1897, Liv. X. +
- 2° Chema (Tsien) (2) : Se Ki (Annales de certaines dynasties chinoises) King-ling, 1862 +

II. L'Orphelin de la Chine.A. Textes.

- 1° Voltaire : L'Orphelin de la Chine (Oeuvres de Voltaire, Paris, Delangle, 1825-34, T.VI.pp.453-552) +
- 2° Voltaire : L'Orphelin de la Chine (Théâtre de Voltaire, Paris, Classiques Garnier" Nouvelle édition, s.d. T.II,pp.109-156.

B. Etudes.

- 1° La Harpe : Le Cours de Littérature, Paris, Didot, 1857-70, T.II/. +
- 2° Virgile Pinot : Les Sources de l'Orphelin de la Chine
Revue Littéraire de la France, 1907, pp.462-471) +

III. Autres ouvrages de Voltaire.

- 1° Correspondance, 1753-1755 (Oeuvres de Voltaire, avec notes de Beuchot, Paris, Lefèvre, 1829-1840, T.LVI) +
- 2° Essai sur les Moeurs (Oeuvres de Voltaire, Paris, Delangle, 1825-34, T.XIX-XXII) +

(1) Nous traduisons Tchoen-Tsiou, chroniques de Confucius?
(2) Nous traduisons Sema ts'ien.

3° Romans de Voltaire, Paris, Garnier, s.d. 1 vol.

IV. Ouvrages sur Voltaire.

1° D.F. Strauss : Voltaire, tr. Narval, Paris, 1876.†

2° E. Faguet : Dix-huitième siècle, Paris, Boivin, s.d.

3° G. Maugras : Voltaire et J.J. Rousseau, Paris, 1886†

4° L. Percy et G. Maugras : Voltaire aux Délices et à Ferney, Paris 1888.†

5° F. Brunetière : Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature Française, 1°, 3° et 4° séries, Paris, 1896-1899.†

6° V. Pinot : Voltaire et la Chine (Positions de Mémoires présentés à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, Alcan, 1906, pp. 317-323.)

V. La Chine.

A. Généralités.

1° Le P. Louis le Comte : Nouveaux Mémoires sur l'Etat présent de la Chine, Amsterdam, 1698, 2 vol.

2° Silhouette : Idée générale du Gouvernement et de la Morale des Chinois, Paris 1729, 1 vol. ★

3° Le P.J.B. Du Halde : Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise. La Haye 1736, T. I-III.†

B. Histoire.

1° Le P. Alvarez Semedo : Histoire universelle de la Chine, Paris 1667. ★

- 2° Le P. Martin Martini : Histoire de la Chine, traduite du latin par l'Abbé Le Peletier, Paris, 1692 ★
- 3° Le P. de Mailla : Histoire Générale de la Chine, ou Annales de cet Empire, Paris 1779.

C. Conquêtes par les Tartares.

- 1° Palafox : Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares, tr. par Collé, Paris, 1670. ★
- 2° Voyer de Brunem et P.D. M. (Le P. Jouve d'Embrun et le P. de Mailla) : Histoire de la Conquête de la Chine par les Tartares Mantchoux. Lyon, 1754. ★

D. La Chine et la France.

- 1° M. H. Cordier : La Chine en France au XVIII^e siècle, Paris, 1910⁺
- 2° Tchao-Tsing(Ting) : Les descriptions de la Chine par les Français, 1650-1750, thèse présentée à l'Université de Paris en 1928. +

III. Gengis-Kan et la Tartarie.

- 1° Pétis de La Croix : Histoire du Grand Genghiscan, Paris, 1710 ★
- 2° Nouvelle Histoire de Gengis-Kan, Conquérant de l'Asie, Paris, 1715. ★
- 3° Le P. Gaubil : Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous, ses successeurs, Paris, 1739 ★
- 4° Le P. Du Halde : Description....de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise, La Haye, 1736, T.IV. +

VII. Divers.

- 1° Madame Behn : Oronoko. tr. La Place, Paris 1745, 2 vol. ★
 - 2° Racine : Théâtre Choisi, avec une analyse, des notices,
des notes..... par G. Landon, Paris, Hachette, 1919.
 - 3° P. et T. Corneille : Thêtre, avec notes et commentaires
par Voltaire, Paris, Didot, 1879.
-

TABLE DES MATIERES.

Introduction.	1.
§ 1. Le XVIII ^e siècle français et la Chine.	1
§ 2. La Chine chez Voltaire.	9
Chapitre premier. Le Sujet - L'Episode de l'Orphelin dans la Littérature Chinoise.	20.
§ 1. Faits historiques.	21.
§ 2. Le Drame de Tsi Kiun-Tsiang. — <i>L'Orphelin de Tchao</i>	35.
§ 3. Appréciation de l'Orphelin de Tchao.	52.
1. Historicité et originalité du drame.	52.
2. Actualités dans le drame.	60.
§ 4. Critique des traductions françaises.	73
Chapitre II. Genèse de la Tragédie.	79.
§ 1. Métamorphose du drame chinois.	79.
§ 2. Persécution et défense de l'Orphelin.	
Trame principale de la tragédie.	83.
§ 3. Conquête et amour de Gengis-Kan.	
Trame subsidiaire.	90.
1) Gengis-Kan conquérant.	91.
2) Gengis-Kan amoureux.	94.
§ 4. Idamé, trait d'union des deux trames.	100/
§ 5. La Prise de Pékin, — cadre de l'action dramatique.	110
§ 6. Le dénouement.	123.
Chapitre III. Les Caractères et les Mœurs.	133.
§ 1. Les Caractères.	134.
1) Les Tartares.	134.
A. Gengis-Kan.	134

B. Octar.	143.
2. Les Chinois.	146.
A. Zanti.	146.
B. Idamé.	152.
§ 2. Les Mœurs.	156.
1) Les Mœurs tartares.	156.
2) Les Mœurs chinoises.	160.
A. Antiquité de la civilisation chinoise et influence du Confucianisme.	160.
B. Les idées religieuses.	163.
C. Le Gouvernement.	168.
D. La morale fondamentale.	171.
1° Le Tchong, dévouement au roi ou le patriotisme.	172.
2° Le Hiao, piété filiale.	175.
3° Le Tsié, fidélité conjugale.	178.
E. Les devoirs envers le prochain et envers soi-même.	180.
CHAPITRE IV. Appréciation de la Tragédie.	184.
§ 1. Thèse philosophique.	184.
§ 2. Valeur littéraire.	192
Conclusion.	205
Bibliographie.	208
Table des Matières.	213

Appendice A

Notes biographiques sur quelques auteurs
importants cités dans la présente étude :

- | | | |
|---|-------------------|------------|
| 1 | Joseph de Primare | ff I - IX |
| 2 | Alvare de Semedo | X - XIV |
| 3 | Louis Le Comte | XIV - XVII |

Appendice A

Notes biographiques sur quelques auteurs importants cités dans la présente étude:

- | | | |
|---|-------------------|-------------|
| 1 | Joseph de Primare | pp. I — IX |
| 2 | Alvare de Seneado | X — XIV |
| 3 | Louis Le Comte | XIV — XVIII |

I
1) Joseph de Prémare

Joseph de Prémare, né à Cherbourg le 17.7.1666, se fit jésuite dans la province de France (en 1683). Parti de Rochelle le 7.3.1698 avec les pères Parrenin et Bouvet atteignit Sancian le 6 octobre. Après un pèlerinage : beau de Saint François Xavier, le P. Bouvet conduisit compagnons à Macao puis à Canton. Bientôt de Prémare fit Jao-tcheou un séjour prolongé; puis il vint à Kien-tchang, à Nantchang et à Kieou-kiang. C'est là qu'il reçut le lég Meaazbarba, lors de son passage en 1721. Exilé pendant la persécution de Yong-tcheng il mourut probablement à Macao 1735.

Dès son arrivée, il résolut de travailler énergique à répandre le christianisme et à se rendre maître de la littérature chinoise.

Le missionnaire.

Au Kiangsi, il prend en pitié les enfants abandonnés. Comme plusieurs missionnaires il les recommande à la pitié des dames françaises. On baptiserait principalement les filles. " On les élèverait jusqu'à un certain âge dans les principes de la religion, et on leur apprendrait les arts du pays propres à leur condition et à leur sexe. A quatorze ou quinze ans, on les placerait chez des dames chrétiennes qui les préféreraient à des domestiques idolâtres. (L.E.III,25)

Une petite relation de 1702 conservée par le père Foucquet donne une idée des excursions faites dans les campagnes. " Nous arrivâmes quelques jours avant le carême. J'exhortai les hommes à s'approcher des sacrements et je pressai les femmes d'achever leurs assemblées. C'est là parti-

culièrement qu'un missionnaire a besoin d'une patience et d'une égalité inaltérables. On y baptise les enfants, quelquefois des filles et des femmes adultes. J'ai éprouvé que c'est dans les villages qu'on fait le plus de fruits, et qu'y trouvant des âmes mieux disposées, c'est à dire plus saintes et plus innocentes, on y goûte aussi une plus grande consolation.....

" Comme nous étions trois jésuites (les PP. de Goville, Noël, et lui) nous résolûmes d'y faire toutes les cérémonies Le Jeudi Saint, avant la communion, je prononçai tout haut les actes qui se font en approchant de ce divin Sacrement. Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affections de coeur, cela eut beaucoup de succès, et je remarquai sur le visage de ces bons chrétiens une dévotion que je n'avais pas encore vue. La chapelle où nous plaçâmes le Sain Sacrement était bien parée, et les belles images de la Passion, qu'on m'a envoyées cette année de France, touchèrent sensiblement les chrétiens. Je fis le soir, le lavement des pieds de la manière qui est marquée dans le Rituel..... Le Vendredi Saint, l'adoration de la Croix se fit à l'ordinaire, et elle fut suivie d'une longue et rude discipline qu'on prit à la vue de J.-C. en croix, et en répandant beaucoup de larmes. Le soir, nous dîmes Ténèbres. On expliqua ce que signifiaient ces 15 cierges placés en triangle, et qu'on éteint l'un après l'autre, excepté le dernier que l'on cache sous l'autel.... Cette explication les contenta fort, et ils furent charmés de voir qu'il n'y avait pas une seule de nos cérémonies qui ne renfermât quelque sens mystérieux. (I.E.III166)

Le sinologue.

Le P. de Prémare étudia la langue et la littérature chinoises en homme qui voulait se mettre en état d'écrire et de faire des recherches dans les monuments originaux. Et il réussit à merveille!

(1) " La fin ultérieure et dernière à laquelle je consacre cette notice et tous mes autres écrits, écrit-il, c'est de faire en sorte, si je puis, que toute la terre sache que la religion chrétienne est aussie ancienne que le monde, et que le Dieu-Homme a été certainement connu par celui ou ceux qui ont inventé les hiéroglyphes chinois et composé les king; voilà mon cher, l'unique motif qui m'a soutenu et animé pendant plus de trente ans dans mes études sans cela fort ingrates". (Lettre à Fourmont. L.E.III,840)

Sa théorie figuriste.

Ses recherches approfondies sur les antiquités chinoises l'amènèrent à soutenir un système singulier qui consistait à trouver dans les livres canoniques et dans les autres monuments littéraires anciens, les traces de traditions supposées transmises par les fondateurs de l'empire. Le sens obscur de certains passages, leurs interprétations divergentes, les allégories, les Odes, les énigmes des mutations, l'analyse de quelques symboles, appuyèrent cette opinion, regardée comme favorable à la propagation du christianisme.

On pouvait accueillir avec défiance cette théorie étrange dont les suites paraissaient si graves. " Mais, écrit Rémusat, ce qui était moins juste, c'était de suspecter

les lumières ou la bonne foi d'hommes respectables, qui n'étaient pas moins distingués par leur science que par leur probité. On eut mieux fait d'examiner les textes sur lesquels reposaient leurs assertions, et de voir si ces textes sur n'étaient pas susceptibles d'interprétations plus naturelles que celles qu'ils proposaient. C'est ce que peu de personnes pouvaient essayer à cette époque. (Nouveaux Mélanges II, 267)

Ces idées lui attirèrent de gros ennuis. Le 18 oct. 1727 le P. Général dut le rappeler immédiatement. Toutefois, en Février 1728, "en considération de ses mérites personnels" et sur sa demande exprimée le 5 déc. 1727, la Propagande se contenterait du désaveu avec serment des écrits favorables aux rites chinois qu'on lui attribuait, ou, s'il en était l'auteur, d'une retractation claire. Le 5 oct. 1736 l'ordre était renouvelé mais ne trouva plus le Père en vie.

Pour tout dire le P. Gaubil, d'une autorité considérable l'appréciait avec sévérité (Grolier IV p. 361)

Ouvrages chinois.

1. Vie de Saint Joseph, chaste époux de la Vierge. 1 fascicule revisé par les PP. Kögler, Bouvet, Fridelli, approuvé par le P. Visiteur Hinderer; T' oucêwè 1910, 3^o éd.
Panégyrique de S.J. M. S. (Fourmont 275)
2. Véritable sens des six espèces de caractères. Dialogue entre un vieillard et un lettré, avec des hypothèses singulières.
3. Explication vraie du Symbole; insérée dans le Jou kiao sin (Texte chinois et traduction latine arch. sj. françaises)

4. Vie de Yang K'i-kuan, écrite sous la direction du Père.
5. L'Esprit perspicace est le Maître suprême, petit infolio; à la suite se trouvent des opuscules annotés par le P. Foucquet dont quelques-uns sont du P. Prémare. (Klaproth Catalogue II.26)
6. Exposition de la Religion (ms arch. sj. franç) 1re partie conservée " ce qu'il faut connaître avant de croire à l'Incarnation"

Ouvrages Européens.

1. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur c'est sa Notitia linguae sinicae composée à Canton en 1728, imprimée à Malacca; "Cura Collegii anglo-sinici" en 1831 aux frais de lord Kingsborough, sur une copie de Julien, depuis passée à Wylie; traduite en anglais avec quelques modifications par Bridgman, in 8° Canton 1847, office du Repository. Réimprimé à Hong-Kong.

Il en expédia 3 exemplaires: le 1er à Fourmont, parti le 10 déc. 1728, arrivé le 11 février 1730 et perdu depuis; le 2d. en 3 volumes, arrivé après la mort de Fourmont porte en tête les approbations manuscrites des PP. Noël(as) de Collet et Domange, contresignées par le P. Placide Hervieu, alors supérieur. D'après le catalogue de Klaproth (2me partie 1911): "Notitia linguae sinicae, 2 cah. petits in-4°, manuscrit exécuté en Chine, qu'on croit être l'original même du P. de Prémare; il contient des corrections importantes et des variantes nombreuses. On y trouve notamment un "caput tertium de sinica urbanitate inter louendum" de 42 pp. (British Museum, addit. manuscripts, 11.707) mais d'après Cordier il n'y a " que la seconde partie, tronquée, et un fragment de la 3me

partie."

Pour Rémusat c'était l'ouvrage le meilleur, sans contre-dit, de tous ceux que les Européens ont composés.

Ni grammaire, ni rhétorique, mais plutôt un traité de littérature où l'auteur a réuni ce qu'il avait recueilli sur l'usage des particules et les règles grammaticales; avec de nombreuses observations sur le style, les locutions particulières à la langue antique et à l'idio~~m~~e commun, les proverbes, les figures les plus usitées, une foule d'exemples sont traduits, commentés au besoin. Quittant la route battue, l'auteur substitue aux règles des grammairiens, des phrases modèles. Jugeant les autres par lui-même " il a cru que l'on consentirait à apprendre le chinois par la pratique au lieu de l'étudier par la théorie....."

L'introduction donne: a) une idée générale des livres chinois, de la manière de les lire et des dictionnaires; des sons de la langue et de la manière de les représenter; b) un index des mots le plus en usage.

1re partie: langue vulgaire et style familier: grammaire et syntaxe; emploi de certaines lettres; particules négatives, diminutives, augmentatives, itératives, initiales et finales; principales figures de mots, comme la répétition, l'antithèse, l'interrogation; proverbes. Le Chinese Repository, t.XV, p.140 donne: " Chinese proverbs, selected from a collection in the English version of P.Prémare's Notitia..."

Seconde partie; langue écrite et style relevé. Ce qu'il dit des particules est un véritable traité suivi de l'étude des

divers genres de style, avec exemples. Un dernier chapitre incomplet est formé d'une collection de phrases composées de 1, 2, 3 et 4 caractères. La troisième partie manque.

2. L'orphelin de la maison Tchao traduction du Tchao che kou-eul (du Halde t.III p.339); publié à part avec des éclaircissements sur le théâtre des Chinois, par Sorel Desflottes; Paris in-12, 1755. Elle est accompagnée de deux lettres du P. à M. Fourmont l'aîné. Voltaire en a tiré sa pièce " L'orphelin de la Chine".

3. Extraits du Chou-King (du Halde II 298)

4. Huit Odes du Cheu-King (du Halde II 308)

5. Selecta quaedam vestigia praecipuorum religionis christianae dogmatum ex antiquis Sinarum libris eruta (Ms. à la Bibl.Nat.) Analysé par l'abbé Sionnet (Annales de philosophie chrétienne, 1837 t.14-18) 658 pages in-4°. M.Paul Perny a publié la traduction avec les textes chinois dans "Vestiges des principaux dogmes, avec un tirage à part de 200 exemplaires; enrichi de notes par M^l. Bonnetty et P.Perny, in-8° Paris, 1878, précédé d'un bref Léon XIII.

De Prémare avait déclaré: "Je désire faire connaître à tous que j'adhère de toute mon âme à tous les décrets et préceptes de la Sainte Eglise, notre mère, de telle sorte que je ne cesse jamais, jusqu'à mon dernier soupir, de croire et de parler comme elle. Que Dieu m'en fasse la grâce! Je rapporte purement et simplement ce qui est dit dans les livres des Chinois, n'ayant rien autre chose en vue, sinon le salut de ces peuples..... Ce traité fut d'abord composé en 1712. Mais comme, dès lors, je n'ai cessé de parcourir les

VIII

auteurs chinois, et que tout mon temps et mes soins ont été consacrés au perfectionnement de cet ouvrage, j'ai cru devoir le refaire à neuf. J'en ai changé le plan tout entier. J'ai corrigé quelques erreurs et je l'ai augmenté de moitié.

(Canton 21 mai 1725)

5 bis. Antiqua traditionis selecta vestigia (Ms. arch. sj. françaises)

6. Le monothéisme des Chinois, imprimé à Paris par Ponthier in-8° 1862; publié dans "Revue orientale et américaine" dans Annales de philosophie chrétienne 5me série III, 131 sq.

Ecrit en forme de livre datée de Canton 1728.

Manuscripts.

7. Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King et sur la mythologie chinoise, publiées par de Guignes sous le Chou-King de Gaubil (pp.XLIV à CXLVI) et par Pauthier dans les livres sacrés de l'Orient pp.13 seq. Le Père y donne les fables sur Fou Hi etc."pour satisfaire la curiosité de ceux qui sont aises de savoir ce que la Chine a conservé par tradition touchant les premiers âges du monde."

8. Tria opuscula a) an missionarii possint ac interdum debeant citare gentium monumenta in favorem christiane religionis?

b) Doctrinae 12 propositum Sinis applicantur.

c) Variae quaestiones circa libros king et eorum usum proponuntur et solvantur. 52 pp. petit in-4° (Ms. autographe de la collection Brotier, arch. sj. franç)

9. De Prémare avait collaboré avec le P. Hervieu au Dictionnaire latin-chinois; grand in 4° traduit de Danet.

Vocabularium latino-sinicum ad usum missionariorum s.j.

Ms. in-4° de 314 pages jusqu'à Demereor.- De romana lingua
dialogus, Ms. in-4°, 48 pp. (Manuscrits aux arch. S.J. franç.
avec une lettre du 1er octobre 1701)

10. Le Yé-kim: (lettre de 1723 à Fourmont) mais perdu.

11. Traité sur les hiéroglyphes (i b) mais égarés

12. Explication des 16 articles (i b) mais perdu.

13. Arte de l'idioma sinico; espagnol et chinois, en 4°

48 p. inachevé (vendu par Libri)

2) *Alvaro de Semedo*

Le P. de Semedo (1585-1658) entré aux jésuites à 17 ans, étudiait la philosophie, quand il s'embarqua pour les Indes, en 1608. Il termina ses études à Goa, et fut envoyé en 1613, à Nankin. Compagnon inséparable du P. Vagnoni pendant la persécution de 1616, il partagea sa prison et toutes ses souffrances, à l'exception de la bastonnade, parce qu'il était si malade qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Exilé à Macao, il put rentrer en 1620, mais il changea son ancien nom de Sié Ou-lou en celui de Té-tchao-lou.

"Il avait, dit le P'ouo sié tsi, le visage rouge-blanc, les yeux profonds, le nez pointu, la barbe rousse. Il est Européen, il a 32 ans et a obtenu le grade de docteur; il y a 3 ans et 6 mois qu'il est arrivé à Macao." Il demeura plusieurs années au Tché-kiang, surtout à Hang-tchéou, où l'autorité du Docteur Michel lui fut d'un grand secours pour créer de nouvelles chrétientés. Il allait aussi visiter les fidèles du Kiang-si et du Kiang-nan, et habita Kia-ting et Chang-hai jusqu'au moment où il se rendit à Si-ngan fou (Relation de 1621, dans Histoire de ce qui s'est passé, pp.120 seq.)

C'est le premier Européen qui vit la fameuse inscription découverte en 1625. "Comme on creusait les fondements d'un édifice près de la cité, dit-il, les ouvriers bûchant rencontrèrent une table de pierre, de la longueur de plus de 9 empans (190 centimètres), de la largeur de 4 (84 centim.) et de l'épaisseur d'un et davantage. Une des extrémités aboutissait en figure de pyramide dont l'éguille avait 2 empans de haut, et la base un autre. Sur la face de cette pyramide était une croix bien formée; les bouts de laquelle finis-

saient en fleurs de lys, semblables à celles qu'on trouve gravées sur le tombeau de l'apôtre St. Thomas, en la ville de Méliapor. Cette croix était couverte et entourée de certains nuages avec trois lignes écrites au pied, tirées de travers et formées de grandes lettres, comme celles dont on se sert communément en Chine, si nettement et si distinctement empreintes, qu'on les pouvait facilement lire. Tout le dessus de cette grande pierre était aussi gravé de semblables lettres, quoique toutes ne fussent pas de même grandeur, et qu'il y en eût quelques-unes d'étrangères, dont on n'eut pas sitôt connaissance." (Histoire...., p.227.)

Après plusieurs années passées au Chen-si et Kiang-si (1630), le P.Alvare de Semedo fut envoyé à Rome, en 1636, comme procureur.

Parti de Macao en 1637 il mit la dernière main à sa Relation à Goa en 1638, et arrivait heureusement en Portugal en 1640 et à Rome en 1642. Aussitôt que l'on sut son dessein de ramener des ouvriers, "il s'en est présenté un si grand nombre de tous les endroits, qu'il n'y a presque pas de provinces d'où il ne reçut quantité de lettres de plusieurs Pères, qui s'offraient et faisaient d'instantes prières pour être admis à la participation de ses travaux; et des deux seules maisons de Coïmbre et d'Evora, il reçut les noms de plus de 90 religieux qui pour la plupart, avec des lettres signées de leur sang, s'offraient à partir pour cette mission. (Semedo, Histoire, p.245)

Néanmoins, à son départ, 1644, il ne fut accompagné que des PP.François Sinamo, italien, et d' Ignace Lagote,

le Régulo le délivre et lui permet de retourner à son église, et peu après d'aller à Macao pour refaire sa santé. (Dunyn Szpot, Hist., ad an? 1652)

Il passa les dernières années à Canton dans les bonnes grâces du Régulo Kon.

1. Tse k'ao, 2 vocabulaires; chinois-portugais et portugais-chinois.
2. Annuae litterae e Sinis, ann. 1622-23, datées de Hang-tcheou, 3 juin 1623, in-8°, Milano, 1627; dans Histoire de ce qui s'est passé, in-8°, Paris, Cramoisy, 1627, pp. 147 seq.
3. Relatio de magna monarchia Sinarum, ou Histoire universelle de la Chine, in-4°, Paris 1645. Original portugais: Relação da propagação da fé no regno da China e outros adjacentes, in-4°, Madrid, 1641. Manuel de Faria y Soza l'a revu et disposé dans un autre ordre: Imperio de la China, i Cultura evangelica en el por los religiosos de la Compania de Jesus, in-4° Madrid, Jean Sanchez, 1642.

Le premier livre comprend l'état temporel: royaume, mœurs, usages, langue, habits, superstitions, guerre, et commerce (Bretschneider, *Early European Researches*, p. 7) On y trouve la première notice sur le thé, sa préparation et ses usages. Le second livre donne l'état spirituel, les commencements de l'Evangile, l'histoire de la persécution de Nanking; vie et mort du Docteur Léon.

4. "Narré véritable de la persécution excitée contre les chrétiens au royaume de la Chine. Extrait des lettres du P. Alvarez Semedo." Paris 1619; Bordeaux 1620.
5. Lettres conservées à Montpellier et à Bruxelles.
6. Réfutation des arguments du P. Longobardi sur les questions

du nom chinois de Dieu et des rites.

3/ *Louis Le Comte*

Le P. Louis Le Comte (1655-1728)

Louis Le Comte né à Bordeaux d'une famille noble, entra au noviciat à l'âge de 16 ans. Ses études; le professorat et la prédication ne l'empêchèrent de faire beaucoup de mathématiques. Pendant la traversée, en 1685, à bord de l'Oyseau, il sut plaire aux gens d'esprit et se faire entendre des matelots. (de Choisy, Journal, pp.18,63,107) Il observa les immersions et les inversions des satellietes de Jupiter au cap de Bonne Espérance, à Pondichéry, à Louvo et à Siam, la conjonction de Jupiter et de Mars, février 1687, à Louvo, une éclipse de soleil à Kiang-tcheou, fin avril 1688, le passage de Mercure sur le soleil, à Canton, le 10 novembre 1690, et diverses éclipses de lune.

Peu après son arrivée à Pékin (7 février 1688), il fut envoyé au Chansi, puis au Chen-si pour avoir soin de l'ancienne chrétienté du Saint P. Le Pèvre, où il travailla deux ans. Dans son voyage à Canton, entrepris avec le P. de Fontane, à dessein d'obtenir justice contre les Portugais, il dressa une carte des rivières, de Nankin à Canton. Renvoyé en France pour instruire les supérieurs. (Lettres édif. III, p.97, 104 seq.) il arrivait en 1692 et se rendit à Rome. Retenu en France il devint confesseur de la duchesse de Bourgogne et mourut à Bordeaux en 1728.

Sa méthode d'apostolat se réduisait à 3 points:

" 1. De nourrir la pitié des anciens fidèles par la prédication de la parole de Dieu, et surtout par les exhortations parti-

culières, infiniment plus utiles que tout ce que l'on dit en public; par des comparaisons, des paraboles, des histoires et par l'explication du catéchisme.

" 2. Le second point était la prière. Outre le temps de la messe, je les assemblais deux fois le jour dans l'église pour faire des prières publiques, et comme il faut aux Chinois quelque chose qui frappe les sens, comme ornements, processions, chants, bruit des cloches, cérémonies de l'Eglise, je leur procurais en cette matière ce que l'Eglise permet aux fidèles. Je m'appliquais à leur inspirer du respect pour les mystères, respect qui s'étendait aux images, aux reliques, aux médailles, à l'eau bénite etc..de plus, une grande dévotion à la Sainte Vierge et un amour tendre pour Jésus-Christ

" 3. L'instruction des enfants adultes, qui est le troisième point, ne l'occupait guère moins. Le moyen qui me parut le plus efficace, fut de prendre dans ma maison un maître d'école chrétien, habile et zélé. Les enfants y venaient étudier, et je prenais de là occasion de leur inspirer de la dévotion, et de les instruire des principaux articles de notre sainte foi."

Le Père a pris une grande part dans *l'importante* questions des rites. (Nouveaux Mémoires II p.262 sq.)

1. Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, 2 in-12, Paris, Anissn, 1696. Volume I. Portrait, 14, ff.n.chiffrés, 508 pages, 19 planches.- Vol.II. 1 f.n.chiffré, 536 pages, 2 planches. Plusieurs éditions et diverses traduction. Ce sont lettres adressées à de hauts personnages.

Tome I. 1re à M.de Pontchartrain, sur le voyage de Siam et

de Pékin; 2°, à mad. la duchesse de Nemours: réception par l'empereur et description de la ville; 3°, au cardinal de Furstenberg: des villes, des bâtiments et des ouvrages de la Chine; 4°, au comte de Grécy: des climats, des terres, des canaux, des rivières et des productions (1); 5e, au marquis de Torcy: du caractère particulier de la nation, son antiquité, sa noblesse, ses usages, ses bonnes et mauvaises qualités; 6e, à mad. la duchesse de Bouillon: de la propreté et la magnificence des Chinois; 7e à Mgr. l'archevêque de Reims: de la langue, des caractères, des livres et de la morale; 8e, à M. de Phéliepeaux, secrétaire d'Etat: du caractère particulier de l'esprit du Chinois. Tome second: 9e, au cardinal d'Estrées, de la politique et du gouvernement; 10e, au cardinal de Bouillon, de la religion ancienne et moderne des Chinois; 11e, à M. Rouillé, Conseiller d'Etat, de l'établissement et du progrès de la religion chrétienne en Chine; 12e, au R.P. de la Chaise, confesseur du Roi, de la manière d'annoncer l'Evangile et de la ferveur des nouveaux chrétiens; 13e, au cardinal de Janson, de la religion chrétienne approuvée par un édit récent et public; 14e à M. l'abbé Bignon, idée générale des observations faites aux Indes et en Chine.

(1) Dans cette lettre, il est le premier à parler de la culture du tabac: le tabac a été introduit en Chine par les ports du Fou-kien, à la fin du XVI ou au commencement du XVII siècle. (Bretschneider, Early European Researches, p.27.) M. Cahen (Le Livre de comptes, pp.99 seq.) a tiré des Mémoires du P. Le Comte d'intéressants détails sur le commerce russo-chinois au XVII siècle.

2. Eclaircissements sur la dénonciation faite à Notre Saint Père le Pape des nouveaux Mémoires de Chine, in-12°, s.l.1700.

3. Réponse à la lettre de MM. des Missions Etrangères au Pape sur les cérémonies chinoises, in-12, s.l. 1702.

4. Mémoires de Forbin, chef d'escadre (rédigés sur ses notes par Raboulet et le P. Le Comte) 2 in-12, Amsterdam (Rouen) 1729, 1748.

5. Un Routier de Ning-pouo à Pékin et depuis Pékin jusqu'à Kiang-tcheou: "J'ai aussi le cours des rivières qui mènent de Nankin à Canton; c'est une carte de 18 pieds de 1 long, et chaque minute y occupe un tiers de ponce; les détours la largeur de la rivière, les moindres îles et les plus petits villages y sont exactement marqués.- Nous avons réformé en partie les côtes de Coromandel, de la Pescherie, de Malaque, de Nergni et de Camboje.- J'en ai deux qui peuvent paraître au jour: l'une qui représente l'entrée du port de Ning-pouo; on y a joint la route de Siam à la Chine; l'autre de la Grande Tartarie." (Le Comte, Nouveaux Mémoires t.II, pp.492 seq.)

6. Lettre à Mgr. le Duc du Maine sur les cérémonies de la Chine, in-12, Liège, Streel, 1700.

7. Lettre de Rome, du 17 mars 1702 à M. de Brisacier, Supérieur des Missions-Etrangères; dans la Réponse aux nouveaux écrits de MM. les Missions-Etrangères, in-12, s.l. 1702, pp.94-99.

8. Scriptum R.P. Le Comte ad R.R. ac E.E.Card.Marescottum, de iis quae geruntur in Sinis, circa Confucium et

XVIII

primogenitores defunctos, in-8° Colon. Agripp. 1701.

9. Lettre d'un Missionnaire s.j. sur les rites chinois.
(1697).

10. Des cérémonies de la Chine. Liège, 1700, in-12 +
demi-rel., 1 fnc, 183 pp.